

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 42
MONTREAL, 20 MARS 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'HIVER A LA CAMPAGNE



UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 MARS 1897

Mme ARTHUR DANSEREAU

Le dernier numéro du SAMEDI était sous presse quand nous avons appris la mort de Madame Arthur Dansereau, épouse du sympathique Maître de Poste de Montréal, et belle-mère de notre ami, M. Lionel Dansereau, ex-co-propriétaire du SAMEDI.

Mme Arthur Dansereau est décédée le vendredi 5 courant, à Montréal à l'âge de 43 ans, enlevée brutalement à l'affection de sa famille, à l'es time de ses nombreux amis, après une courte maladie.

Les obsèques de la regrettée défunte ont eu lieu mardi matin, au milieu d'un immense concours de parents et d'amis, faible, mais consolante et ultime satisfaction pour ceux que cette femme de bien laisse après elle et bien propre à adoucir la douleur qui les frappe.

Tous ceux, sans exception, qui ont connu Mme Arthur Dansereau et reçu son aimable hospitalité, partageront la douleur de ses proches.

Nous adressons, à la famille en général, à Messieurs Arthur et Lionel Dansereau, nos confrères en journalisme, en particulier, les plus sincères et sympathiques condoléances des propriétaires, rédacteur et typographes du SAMEDI.

BOUQUET DE PENSÉES

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une plume frissonne lorsqu'on écrit sur du papier glacé.

x

L'homme sage préfère tomber entre les mains des voleurs que dans celles des fous.

x

Ne pas acheter de bijoux pour s'en parer, c'est de l'économie; s'emparer de ceux d'autrui, c'est de l'économie sociale.

x

Une des choses qui engage une fille à rester célibataire, c'est que, dans cet état, elle n'a à laver que la vaisselle d'une personne.

x

Une femme a beau avoir des manches si grosses qu'elle ne puisse pas ser dans une porte, elle trouvera toujours le moyen, la nuit, de passer à travers les poches de son mari.

UN SOLITAIRE

DEVINETTE



Cherchez le compagnon de l'étudiant Allemand.

AU ROYAL



Ce que j'ai vu hier au Royal.

LA RÉCIPROQUE

Le garçon. — Mais, monsieur, les cinquante centimes que vous me donnez est mauvais!

Le client. — Possible, mais croyez-vous par exemple m'avoir servi un bon dîner?

PREUVES A L'APPUI

Monsieur. — Je t'assure, ma chère amie, que mes opinions sont absolument opposées à ce que les femmes accomplissent le même ouvrage que les hommes.

Madame. — C'est bien aussi mon opinion, mon cher Louis, aussi je pense

bien que tu vas m'aller fendre du bois et me rapporter du charbon pour la fournaise.

PAS DIFFICILE

Bouleau. — Tu es pauvre causeur, mon cher Bouleau, et je ne sais vraiment pas comment tu as fait pour prendre sur toi de faire la demande à Mlle Pascomode?

Bouleau. — Je n'ai pas eu grand chose à dire, va, et nous nous sommes entendus tout de suite. Je lui ai donné un jonc et, le glissant à son doigt, elle m'a dit simplement: — Correct, il me va à merveille.

QUE VOULAIT-IL DIRE?

C'était à un dîner, la conversation, à laquelle chacun prenait part, roulait sur le mariage.

— Je connais, dit une jeune dame, une femme de mes amies qui, à l'article de la mort, fit appeler son mari et lui demanda sa parole que, si elle voulait mourir, il ne se marierait pas avec une jeune fille qu'il avait courtisée avant de se marier.

Eh bien, le croiriez-vous, il ne voulait rien lui promettre, et mon amie, prise d'une folle jalousie à la pensée qu'il pouvait épouser cette fille, prit du mieux, guérit, et se porte actuellement comme vous et moi. Que pensez-vous de cela, messieurs?

— Je pense que c'était un fou, répondit vivement Muzodor.

— Qu'entendez-vous dire par là, monsieur Muzodor?

— Il aurait dû lui faire la promesse.

PROPOSITION



Le jeune Leffronté. — Eh, la dame... eh... auriez-vous objection à vous asseoir un peu sur ce tuyau? Je joue à la cache avec les copins et avec vous ici, je suis sûr qu'ils ne me trouveront pas.

EN MARCHANDISES

Madame Pathelin. — Alors, tu as fait acquitter ce pauvre diable de Prendstout qui était accusé d'avoir volé des volailles.

L'avocat Pathelin. — Oui, ma chère, et très honorablement pour lui.

Mme Pathelin. — J'en suis bien contente, quoique il soit reconnu comme si mauvaise paie que tu n'auras peut-être pas un sou de lui pour ton travail.

Mr Pathelin. — Peut-être bien, mais va voir dans le hangar la belle paire de dindons que j'y ai apportée.

JUS'Ê INQUIÉTUDE

Elle. — Je suis bien fâchée, Monsieur, de vous désobliger, mais je ne puis prendre votre demande en considération, je ne me marierai jamais.

Lui. — Jamais! mais, Mademoiselle, qu'allez-vous donc faire de votre immense fortune?

CURIEUX CAS

Clara. — Est-ce l'amour qui les a fait se marier.

Louise. — L'amour! Ah bien oui. La haine, ma chère.

Clara. — La haine?

Louise. — Oui. Ils vieillissaient tous les deux et c'est la haine du célibat qui a été la cause de leur mariage.

LEQUEL!

Bouleau. — Je dis que le père Noé a été le premier buveur de vin connu et qu'il doit y avoir une raison à cela.

Bouleau. — La raison! Pas difficile à trouver. Quel est l'homme qui aurait eu autant de raison que Noé de mépriser l'eau.

SINISTRE APPARITION



Bouleau (qui habite sur le chemin du Saulx-au-Récollet et qui rentre chez lui à deux heures du matin). — Dites donc... cocher?... est-ce que... par hasard, vous... ne voyez pas... quelque chose de blanc... de...vant... la porte?

Le cocher. — Oui!

Bouleau. — C'est y comme qui... dirait... une femme avec quelque... chose... dans les bras?

Le cocher. — Oui!

Bouleau. — Eh bien, mon ami... menez moi donc... au plus... proche hôtel... Quand ma femme... se tient sur la porte... en costume de nuit... par... un temps... pareil, j'aime mieux... aller coucher... ailleurs.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DVI

FERVEUR D'ANTAN

Le crépuscule règne en l'église gothique,
Une lampe d'argent qui luit au fond du chœur,
Répandant à l'entour une douce pâleur,
Emplit toute la nef d'une clarté mystique.

Voilànt tous les objets sous un gris incertain,
La nuit tombe et du haut des monts descend la brume.
Tandis que la première étoile au loin s'allume,
Les clochettes des bœufs tintent dans le lointain.

A genoux et priant dans l'ombre de l'abside,
Un fidèle ab'orbé dans sa pieuse ardeur,
Regarde les grands saints de pierre, l'air songeur,
Habitants de la nef silencieuse et vide.

Mais eux tous, le col ceint de leur gorgerin d'or,
Drapés dans la roideur des lourdes dalmatiques,
Rèvent, agenouillés en des poses mystiques
Sous le geste serein du Christ Pantocrator.

JEAN SILVA.

MON IDÉAL

(Pour le SAMEDI)

Je le revois encore tel qu'il était ce jour là ; l'air infiniment distingué, quand grave et respectueux il s'inclina bien bas devant moi, murmurant quelques paroles banales de convenances. Mon cœur cessa de battre ; interdite et tremblante je ne trouvai pas un mot à dire et me contentai de suivre du regard cette figure pâle, que je croyais être une apparition, car j'avais déjà rêvé de ces yeux noirs si profonds, si expressifs ; de cette belle tête brune qui venait de s'incliner devant moi. Et puis sa voix, oh ! sa voix, elle chante encore dans mon âme. A mes moments de tristesse, évoquant de mélancoliques souvenirs, j'entends une mélodie qui me berce ; c'est sa voix, sa voix si douce, elle chante l'espoir, elle chante l'amour ; pour mon cœur, hélas ! c'est un chant de mort !

Quand plus tard je le revis, une femme jeune et charmante s'appuyait à son bras. Elle était brune comme lui, comme lui elle était belle et distinguée. Il lui disait de tendres paroles et semblait heureux et fier d'être son protecteur.

Mon regard seul, s'il n'eût été voilé de larmes, eût pu trahir l'agitation de mon âme quand, grave et respectueux, il s'inclina devant moi. Je le revois comme à ce jour heureux, à cet instant unique où mes yeux ravis avaient cru entrevoir l'idéal rêvé.

JULIA.

Joliette, nov. 1896.

INSTANTANÉS

XXVI

AMSTERDAM

C'est dans le vieux port.

Il pleut.

Les nuages crèvent peu à peu, le décor change et, de temps à autre, des pans d'azur laiteux apparaissent au ciel, mettant un fond clair à la lourde masse des quais — gluants et visqueux — sur lesquels s'alignent les maisons grises.

O, ces maisons grises, ces estacades encombrées de caisses, de tonneaux, de ballots divers !

Les pavés sont noirs sous la poussière du charbon que l'eau délaie en une boue grisâtre.

Il pleut et l'eau du vieux port semble fangouse comme un égout.

Les lourds navires, empuantis d'huile, de peinture, de goudron, ont peine à retrouver leur reflet, dans cette eau troublée où naviguent tous les détritrus de la ville ; horribles épaves.

De loin, la forêt que forment les mâts, les vergues, les cordages, semble se découper comme une sépia sur un ciel gris ; sépia dessinée très délicatement, avec des dentelures de toile d'araignée et, ça et là, la tâche plus noire qu'y plaque l'énorme cheminée d'un steamer, vomissant une fumée charbonneuse.

C'est dans le vieux port et il pleut.

SILVIO.

GARANTIE ABSOLUE

C'était il y a quelques semaines sur le Pacifique ; le train s'arrête subitement à une station.

Un voyageur (s'adressant au conducteur). — Eh conducteur, ais-je le temps d'aller prendre un coup ?

Le conducteur. — Oui, monsieur.

Le voyageur. — Et pouvez-vous me garantir que le train ne partira pas en mon absence ?

Le conducteur. — Absolument ! je vais aller en prendre un avec vous.

DANS UN RESTAURANT

Le vieux monsieur. — Garçon, je pense bien que vous ne me direz pas que cet agneau-là est du printemps ?

Le garçon. — Si monsieur, il en est.

Le vieux monsieur. — De quelle année, alors ?

SANS PEINE

Louise. — Mon cher Henri, je puis vous assurer qu'Henriette a accepté Joson Grossetête.

Henri (tristement). — Hélas. Et pourtant ne suis-je pas un parti aussi sortable que Joson ?

Louise. — Certainement, et sans peine. Joson n'est tout simplement qu'un âne vaniteux.

Washington, le héros de l'indépendance américaine, n'a jamais connu la peur. Il a combattu les Indiens, les Anglais et épousé une veuve.

Je n'ose appuyer sur les arrangements qui me plaisent, de peur que la Providence ne soit pas du même avis. — MME DE SÉVIGNÉ.

DEVINETTE



— Où sont passées les bouteilles de vin qui étaient encore ici il y a cinq minutes ?
— C'est l'homme qui les a prises.
— Quel homme ? Où est-il ?

HISTOIRE MORALE



Il était un méchant gamin qui, voyant un pauvre tramp passer sur la route, et ayant en mains un superbe biscuit, s'amusa méchamment à lui dire : — "Eh là-bas, l'homme, si vous voulez un bon biscuit, venez donc chercher celui-ci." Et il se le mit entre les dents.

DÉSÉSPÉRANCE

(Pour le SAMEDI)

A. M....

A la fenêtre je regarde : —
La sombre, l'effrayante nuit !...
Rien, pas une étoile ne luit...
Au lointain hurle un chien de garde. —

C'est tout l'image de mon âme,
Environnée d'obscurité
Où l'a plongée sa cruauté...
Au loin, mon amour vaincu clame,

Et hurle à la Fatalité ! —

GASTON DAMOUR.

L'AMOUR DES BÊTES

COMÉDIE EN UN ACTE

JEANNETTE, 20 ans. — LE PÈRE — LA MÈRE.

Jeannette est en train de rêver dans sa chambre, avec un petit chien griffon sur les genoux et un petit chat blanc perché sur l'épaule, quand son père et sa mère entrent à la suite l'un de l'autre, graves et pas du tout à la plaisanterie.

JEANNETTE. — C'est vous ?

LE PÈRE. — C'est nous.

LA MÈRE, qui tient une lettre. — Sais-tu ce que nous écrit Mme de Saint-Honneur ?

JEANNETTE. — Ma prochaine belle-mère ?

LA MÈRE. — Oui. Eh bien ! d'abord, elle ne l'est plus, ta prochaine belle mère. Elle nous écrit que ton mariage est rompu, qu'à la suite d'une conversation que vous avez eue, hier, son fils et toi, il est inutile de donner suite à des projets qui nous étaient chers à tous... Bref, c'est cassé ! Ton père et moi, nous tenions beaucoup à ce mariage.

LE PÈRE. — Moi surtout.

LA MÈRE. — Nous sommes très vexés, et nous avons bien peur que ce qui arrive ne soit de ta faute. Aussi venons nous te demander ce que tout cela signifie.

LE PÈRE. — Nous voulons des éclaircissements, des explications.

JEANNETTE. — Mme de Saint-Honneur ne vous en donne donc pas dans sa lettre ?

LA MÈRE. — Oui et non. Des phrases vagues auxquelles nous n'avons rien compris : "Incompatibilité d'humeur manifeste entre les deux jeunes gens..." Qu'est ce que ça veut dire ?

LE PÈRE. — Vous paraissiez vous plaire beaucoup, au contraire ?

JEANNETTE. — J'y suis !

LE PÈRE. — Ah ! ça n'est pas dommage.

LA MÈRE. — Dis nous vite.

JEANNETTE. — C'est à cause des bêtes.

LE PÈRE. — Hé !

LA MÈRE. — Quelles bêtes ?

JEANNETTE. — Les bêtes, mes bêtes... Toutes les bêtes en général et en particulier.

LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'elles ont à voir dans ton mariage ?

JEANNETTE. — Oh ! énormément. Laissez moi vous raconter.

LA MÈRE. — Je flairer encore quelque sottise de toi, ma pau-

vre petite enfant. Ton amour immodéré des animaux nous a déjà fait avoir bien des ennuis.

LE PÈRE, à sa fille. — Va. (À sa femme.) Ne l'interromps pas.

JEANNETTE. — C'était, hier, la première fois que M. de Saint-Honneur était autorisé à me faire régulièrement sa cour ; et vous avez été assez gentils pour nous laisser un peu seuls, aller et venir dans l'appartement. Comme vous me connaissez, vous pensez bien que je n'ai rien eu de plus pressé que de lui parler des bêtes et de lui demander s'il les aimait ?

LE PÈRE. — Ça devait lui causer une bien douce joie, cette question-là !

LA MÈRE. — Oui, pour un fiancé ! Es-tu maladroite, ma chère enfant !

LE PÈRE, à sa fille. — Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

JEANNETTE. — Il m'a dit qu'il ne les détestait pas.

LE PÈRE. — Eh bien ! c'est très gentil, c'est tout ce qu'il faut.

JEANNETTE. — Moi, j'ai trouvé ça mou. Je lui ai proposé de lui montrer les miennes.

LA MÈRE. — Quelle idée lui as-tu donnée de toi !

JEANNETTE. — Il a accepté très poliment. Je lui ai fait faire la connaissance de mon petit monde. Il a vu Bellotte, le chat Patapon, ma caille, ma tourterelle, mes trente oiseaux des îles, mes poissons rouges et la tortue Olympe. Il a même pris Olympe dans sa main, et il lui a dit deux ou trois mots aimables, qui ont été perdus parce qu'Olympe était toute drôle, hier... J'avais remarqué ça dès le matin, elle penchait sa petite tête à gauche... elle a quelque chose de pas naturel...

LE PÈRE. — Abrège, abrège, laisse là Olympe.

LA MÈRE. — Il me semble qu'il a été charmant, ce jeune homme ! Bien d'autres, à sa place, n'auraient pas eu tant de

complaisance.

JEANNETTE. — Attends, maman. Après cette visite, je lui ai parlé très nettement de mon amour des bêtes.

LE PÈRE. — Pour changer.

JEANNETTE. — Et je me suis montrée à lui sous mon vrai jour : ridicule, ennuyeuse, vieille fille, mère-aux-chiens... bête moi-même à la folie ! Enfin, j'ai été très franche, et je lui ai avoué que telle j'étais, telle il fallait me prendre... ou me laisser, parce que j'étais incurable, et que tous ceux qui avaient essayé de me guérir y avaient perdu leur français.

LE PÈRE. — Qu'est-ce qu'il disait, pendant ce temps-là ?

JEANNETTE. — Il m'écoutait en pâlisant.

LA MÈRE. — Pauvre garçon ! Il t'aimait peut-être beaucoup, et alors il devait bien souffrir.

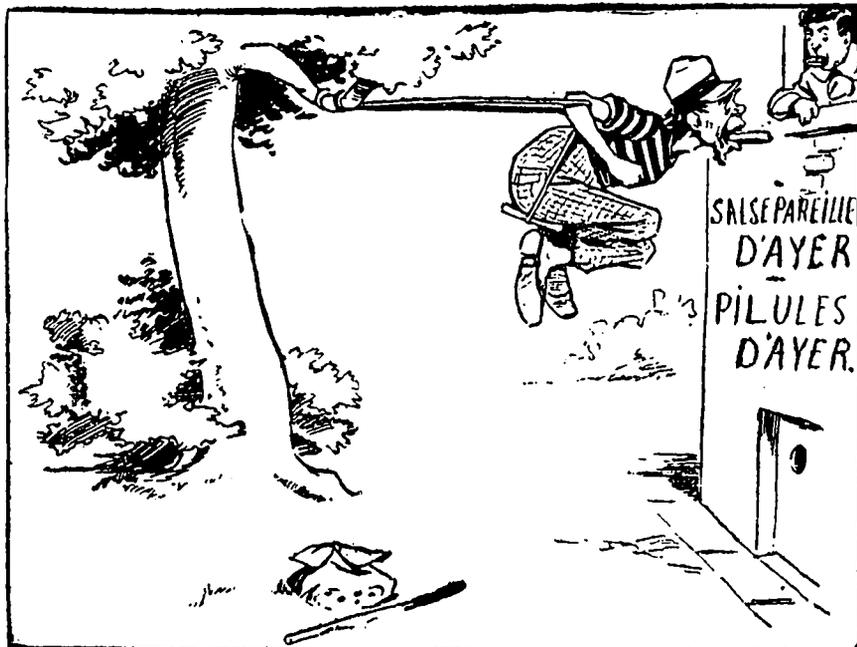
JEANNETTE. — Il guérira, console-toi. Quand je suis arrivée à la fin de ma confession, je lui ai donc déclaré en deux points : "Ainsi, monsieur, je ne vous prends pas en traître, et je vous pose mes conditions. Si vous m'aimez, et si vous tenez vraiment à ce que je sois Mme de Saint-Honneur, il faut me laisser adorer les bêtes grotesquement, sans limites, puisque c'est ma maladie, et, en plus de ça, il faut que vous les aimiez vous-même et ne jamais me contrarier ni me faire de peine sur ce chapitre là. Un dernier mot : j'emporte avec moi ma petite ménagerie, cela va de soi. Pour rien au monde je ne laisserais à la maison tous ces pauvres petiots..." C'est ici — je dois dire — c'est à ce moment-là que j'ai senti qu'il faiblissait et que le calice lui devenait amer : "Vous voulez que nous ayons tout ça chez nous ? — Tout ça, oui, Monsieur. Réfléchissez donc bien." Il a souri et m'a répondu d'un air très aimable : "Oh ! c'est tout réfléchi, Mademoiselle", comme si ça voulait dire qu'il consentait. Mais moi, je me doutais bien déjà que son parti était pris, et qu'il ne voulait plus ni

HISTOIRE MORALE — (Suite)



Le tramp, qui se nommait Lamalice et ne démentait pas son nom, lui demanda une minute pour s'équiper, puis, prenant son clan...

HISTOIRE MORALE — (Suite)



III

...il s'empara de l'objet en litige à la grande stupéfaction du méchant garçon...

de moi, ni de mes insectes. Et vous voyez que je ne me trompais pas, puisque, ce matin, sa bonne mère nous donne nos huit jours.

LE PÈRE. — C'est tout ?

JEANNETTE. — C'est tout.

LE PÈRE. — Alors, ça n'est pas bien grave. Et tout peut s'arranger.

JEANNETTE. — Comment ça ?

LE PÈRE. — Tu renonceras à tes bêtes, voilà tout.

JEANNETTE. — Moi ? renoncer... les abandonner... Jamais !

LE PÈRE. — Ecoute-moi.

JEANNETTE. — Pour qu'elles meurent toutes ! Oh !

LE PÈRE. — Veux-tu m'écouter, soupe au lait. Tu les laisseras ici, on en aura grand soin.

JEANNETTE. — Qui ça ? C'est peut être toi qui donneras à manger à genoux à O ympe ? et qui prendras la tourterelle dans ton lit ?

LE PÈRE. — Non. Bien sûr, ce ne sera pas moi. Mais...

JEANNETTE. — Qui, alors ?

LE PÈRE. — Les domestiques.

JEANNETTE. — C'est ça ! Jamais ! Je ne me marierai pas ! Je ne veux pas me marier ! Qu'on me laisse tranquille !

LA MÈRE. — Tu oublies que ce mariage était très avancé ?

JEANNETTE. — Il reculera. Il a déjà reculé.

LE PÈRE. — Que tu as reçu ta bague ?

LA MÈRE. — Une perle admirable !

JEANNETTE. — Je la renverrai.

LA MÈRE. — Enfin, tu nous contraries énormément. On est jeune fille ou on ne l'est pas. C'est très gentil d'aimer les animaux ; mais il ne faut pas non plus que ça dépasse les bornes pour tomber dans la folie !

JEANNETTE. — Grondez-moi, vous avez raison. Mais si c'est une manie, elle est bien innocente, et ça ne fait de mal à personne.

LE PÈRE. — Si ! ça te fait du mal à toi, que ça empêche de trouver un mari.

JEANNETTE. — Je n'en chercherai même plus.

LA MÈRE. — Mais nous en chercherons pour toi.

JEANNETTE. — Alors, trouvez-en un qui ait mes goûts, mes mauvais goûts, mes faiblesses, si vous voulez, mais trouvez-le. Sans cela, je coifferai sainte Catherine jusqu'aux épaules, et je resterai seule avec ma ménagerie.

LA MÈRE. — Tu n'es qu'une méchante enfant gâtée ! On a pourtant cédé à tous tes caprices, voyons ? Tu as d'abord désiré un chien, on te l'a donné. Après, tu as encore rêvé d'un angora.

LE PÈRE. — On te l'a donné. Trente francs je l'ai payé à l'exposition des chats. Et il déchire tous les rideaux !

JEANNETTE. — Aussi, je vous aime bien.

LE PÈRE. — Successivement, tu as eu des oiseaux... des petits, des gros, et de toutes les couleurs... une tortue, tout ce que tu as voulu, enfin !

JEANNETTE. — Je suis si heureuse ! Et puis, non, pas tout ce que j'ai voulu... Rappelez-vous le grand danois ?

LE PÈRE. — Oh ! ne remets pas cette histoire là sur le tapis.

JEANNETTE. — Mon grand César, que mon oncle m'avait donné pour mes étrennes, et que vous m'avez forcée de vendre au bout de huit jours ! Il était si beau, si doux...

LA MÈRE. — Si doux ! Tu sais bien pourquoi on t'en a privée ? Il a failli dévorer dans l'escalier la grand-mère du propriétaire.

JEANNETTE. — C'est elle qui a eu peur, qui s'est laissé glisser comme une imbécile, et qui a dégringolé dix-huit marches.

LE PÈRE. — Oui. Et quand on est accouru au bruit, on a

trouvé ton César qu s'apprêtait à mettre en lambeaux la pauvre bonne femme évanouie...

JEANNETTE. — C'est faux ! Il la retenait ! Sans lui elle déboulina tout l'escalier, et n'a pas eu une égratignure. Oh ! jo ne me consolerais jamais de César.

LE PÈRE. — Laissons César.

JEANNETTE. — C'est comme pour le singe.

LA MÈRE. — Oh ! ça, jamais. Tant que tu seras à la maison, tu n'auras pas de singe.

LE PÈRE. — C'est un animal ignoble.

JEANNETTE. — Pas les tout petits, les ouistilis.

LE PÈRE. — Tous.

JEANNETTE. — On dirait des enfants.

LE PÈRE. — Parlons d'autre chose. Et puis, regarde autour de toi, dans la société ; les jeunes filles n'ont pas de singe.

LA MÈRE. — Tu en auras un quand tu seras mariée.

JEANNETTE. — Mais non. J'en ai justement parlé, hier, à M. de Saint-Honneur...

LE PÈRE. — Tu lui as parlé d'un singe ?

JEANNETTE. — Oui. Et il a fait une tête !

LE PÈRE. — Comment lui as-tu dit la chose ? Je tremble.

JEANNETTE. — Monsieur, je dois vous faire un aveu ; j'ai toujours désiré ardemment avoir un singe, mes parents n'ont jamais voulu y consentir, et ils m'ont toujours dit : " Attends d'avoir un mari, tu en auras un."

LE PÈRE, qui pouffe. — Tu... tu lui as dit dans ces termes-là ?

JEANNETTE. — Oui.

LA MÈRE, suffoquée. — Mais c'était d'une grossièreté ! Ah bien ! je ne m'étonne plus si ton mariage est dans l'eau !

LE PÈRE, qui éclate. — Non. C'est trop drôle ! Embrasse-

moi, tiens, je t'adore. Et puis, chéris tes bêtes, et le plus que tu pourras, ma fille. Tu es parfaite pour le reste. Il y a encore de pirs défauts. Par exemple, tu m'aimeras plus que la toitue ?

JEANNETTE. — Autant.

LA MÈRE, avec un soupir. — Ah ! que ton père est faible ? Si c'était moi qui aimerais les bêtes !

LE PÈRE, à sa fille. — Et puis, ne te tracasse pas. Nous te trouverons un mari, en nous promenant au Jardin d'Acclimatation. Un bon jeune homme, avec un pain de seigle. Nous te trouverons ça.

HENRI LAVEDAN.

Le théâtre, comme les autres arts a toujours eu des agréments de convention ; est-ce une raison pour lui imposer la convention de l'ennui ?

G. M. VALTOUR.

CE QU'IL AVAIT OUBLIÉ

Il en est arrivé une bien bonne à ce pauvre Calinau.

Dans la nuit, il entend un bruit singulier dans son salon et, ne sachant ce que c'était, il saisit le flambeau d'argent qu'il a sur sa table de nuit et descend à pas de loup, assez à temps pour apercevoir un individu qui, un gros sac sur le dos, se dirige vers la porte de sortie.

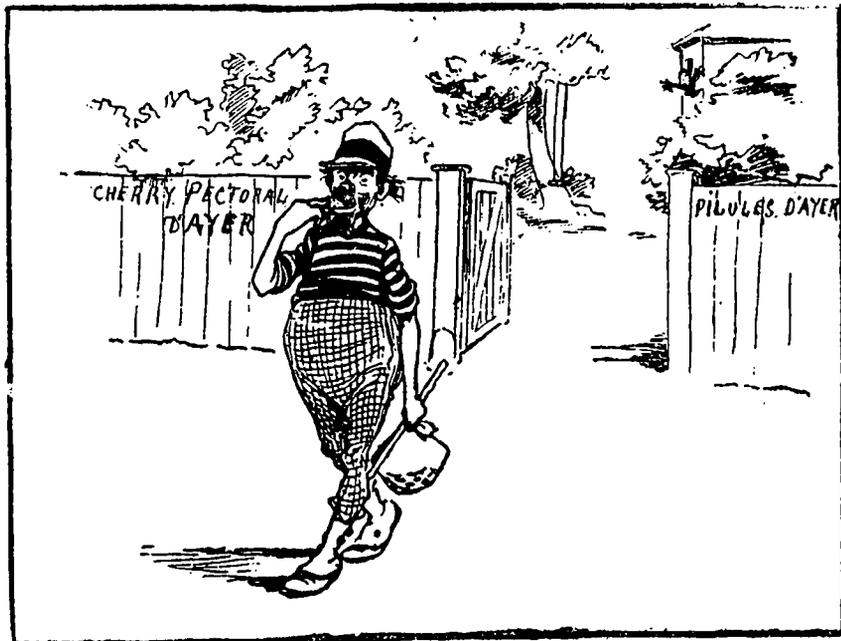
— Eh, l'ami, lui crie-t-il, où allez-vous comme ça ?

— Je m'en vais, monsieur, lui répondit poliment le voleur.

— Vous vous en allez ! Faites moi donc le plaisir de revenir ici, vous.

— Hein !... quoi... fit le voleur. Ah, le chandelier ! et, revenant sur ses pas, il prit le chandelier d'argent des mains de Calinau, en ôta la bougie qu'il lui remit, puis, fourrant dans son sac cette nouvelle acquisition, il s'en alla tranquillement. Calinau en est encore tout bleu.

HISTOIRE MORALE — (Fin)



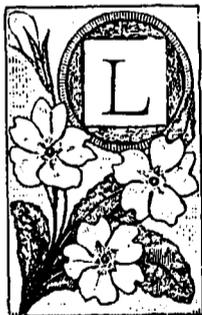
IV

...et le dévora consciencieusement jusqu'au bout en reprenant sa route. La moralité, c'est qu'il ne faut jamais se moquer des pauvres gens.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LES INONDATIONS EN FRANCE — RUPTURE DE LA DIGUE DE SAINT-FLORENT : 1. L'alarme à Saint-Florent à l'annonce de la rupture de la levée. — 2. Coupure de la levée. — 3. Les Secours. — 4. Le campement improvisé sur la digue.



Le 11 février, un peu avant midi, cinq journaliers étaient occupés à boucher, à l'aide d'énormes pierres, une fissure qui venait de se produire dans la levée, formant digue, qui protège les vallées du Mesnil et de Saint-Florent du Mottay (France), contre les crues, souvent terribles de la Loire. C'était à deux kilomètres du village de Pont de Vallée et presque à l'origine de la levée. Tout à coup, ils sentent le sol trembler sous leurs pieds, la fissure s'agrandit visiblement et ils se sauvent à toutes jambes, le nommé Martin du côté de Saint Florent, les quatre autres du côté de Montjean. La fissure s'élargissait sous la formidale poussée de l'eau qui, bondissant, arrachant tout, se répandit dans la campagne qu'elle eut bientôt transformée en un immense lac d'où émergent arbres et toitures.

Heureusement que les habitants de la vallée, prévenus du danger par Martin, avaient pu s'enfuir, déménageant ce qu'ils possédaient de plus précieux, poussant devant eux leur bétail affolé et qu'ils s'étaient réfugiés sur les parties de la levée restées solides.

Il est providentiel que la rupture se soit produite en cet endroit, car si elle avait eu lieu à la hauteur de Cheneveau et de la Motte, des villages entiers eussent été entraînés par les eaux et on aurait, probablement, de nombreuses pertes de vies à regretter.

Mais par quelles angoisses ont dû passer les malheureux paysans, assistant, du haut de leur campement improvisé, à la ruine de leurs récoltes pendant que s'étend sur la campagne le son terrible du tocsin ?

Nous représentons dans notre dessin d'ensemble :

- 1o La rupture de la digue à Saint-Florent ;
- 2o L'alarme au village.
- 3o La coupure de la levée après l'accident.
- 4o Les secours.
- 5o Le campement improvisé sur la digue.

* * *

Le célèbre acrobate Blondin, de son véritable nom, François de Grave-

let, vient de s'éteindre paisiblement, à l'âge de soixante-treize ans.

Blondin est le premier qui, sur un fil d'acier de la grosseur du petit doigt, ait franchi, à 300 pieds de hauteur, les chutes du Niagara, de la rive canadienne à celle américaine.

Il poussait le sang froid jusqu'à s'arrêter au milieu de son périlleux voyage pour confectionner, suivant toutes les règles de l'art, une omelette qu'il avalait ensuite, sans se presser, tout comme il l'eut fait assis à une table du restaurant Bougeant.

Qui se souvenait encore de cette célébrité du fil tendu dont la mort vient de raviver le souvenir ?

Je l'avais vu, plusieurs fois, accomplir ses étonnants exercices ; mais ce dont je ne perdrais jamais mémoire c'est ce qui lui arriva, il y a quelque trente ans, à Montpellier (France).

Blondin devait effectuer, sur son fil aérien, un double voyage : la première fois en conduisant une brouette dans laquelle se trouvait un homme ; la seconde avec le même homme grimpé sur ses épaules. Dans ces deux effrayants exploits, Blondin avait les yeux bandés et la tête dans un sac. Grande affluence de public pour assister à la fête quand, au moment de commencer, Blondin constate avec stupeur que son aide, un Yankee long et désossé qui le servait dans ses exercices, dormait comme un soliveau, ivre à ne pouvoir se remuer. Comment faire ? L'acrobate allait rendre l'argent, ce qui, vous l'avouerez, est toujours fort ennuyant, quand un autre grand diable, l'aéronaute Porlié, qui, le lendemain, devait ascensionner sur l'esplanade du Peyrou, se présente et offre de remplacer le Yankee si, en échange, Blondin consent à corser son ascension par des exercices de trapèze accomplis sous le ballon.

—Tope ! dit Blondin, mais surtout pas un mouvement, ou nous sommes morts tous les deux !

Porlié fut héroïque. Dans la brouette d'où pendaient ses longues jambes comme sur les épaules de l'acrobate, il ne bougea pas plus qu'une souche quoique, — il me l'a avoué en me racontant son odyssée, — une sueur froide inonda son dos.

— Mais aussi quand, le lendemain, il ascensionnait avec Blondin gambadant sous sa nacelle : "Quelle affluence de public ! Quel succès, mon bon !"

Ce fut un enthousiasme indescriptible, car l'on était dans le midi, pas loin de Tarascon, le berceau de l'illustre Tartarin !

Les deux héros n'eurent pas à se plaindre de leur double combinaison



L'ACROBATE BLONDIN

et Blondin, espérons le, ne fut pas trop dût pour son ivrogne de Yankee quand celui-ci daigna enfin de se réveiller.

* *

A l'heure où nous écrivons ces lignes on ignore encore l'attitude que prendront les puissances devant la réponse du roi de Grèce.

La situation est grave et l'imminence d'une conflagration générale toujours à redouter.

Il est évidemment facile de critiquer ce qui a été fait jusqu'à ce jour, mais qu'on veuille bien songer au cortège de calamités que peut déchaîner un simple malentendu et l'on comprendra mieux la redoutable tâche assumée par les puissances garantes des traités.

Pour ce qui est de la France, les paroles prononcées par Hanoteau : "Le pays n'a pas souffert les terribles mutilations de 1870, ni consacré vingt milliards à la reconstitution de son armée pour s'emballer en Orient", pèseront vraisemblablement plus, dans la balance du bon sens, que les ambitions du peuple Grec et les injures adressées, de tous les côtés, à



PAPAMALEKO

Un des principaux chefs de l'insurrection crétoise.

tort et à travers, à ceux qui, comme on le dit vulgairement, tiennent la queue de la poêle.

Ne lisons-nous pas, d'un de nos confrères de la presse hebdomadaire, les lignes suivantes qu'on dirait être écrites dans un accès d'hydrophobie :



INSURGÉS CRÉTOIS EN EMBUSCADE.

"La lâcheté, l'aberration aveugle de la France, de l'Angleterre et de la Russie resteront la honte du XIXe siècle, la honte que se seront jetées à elles-mêmes ces sales nations pour lesquelles on ne peut plus éprouver que dégoût et hauts le cœur."

Cela se cite, mais ne se commente pas.

Et l'insurrection gagne l'intérieur de la Crète, et Turcs, Grecs et Crétois sont aux prises dans les redoutables défilés des quasi-inaccessibles montagnes de l'île.

C'est une de ces scènes où une poignée d'insurgés foudroient, du haut de leurs inexpugnables rochers, les troupes turques envoyées à leur poursuite, que représente un de nos dessins.

Dans l'autre, nous voyons Papamaleko, un des chefs de l'insurrection crétoise qui, sans crainte aucune, est venu, porteur de l'arsenal de ses armes bizarres, se faire portraiturer chez Maptimianakis, le photographe fashionable d'Athènes.

LOUIS PERRON.

CHOSSES ET AUTRES

UN TRUC DE CHIEN

Il y a dans l'île de Madagascar des troupeaux de chiens qui circulent dans une agréable liberté pour vaquer à leurs petites affaires. Ces bons toutous, qui étaient, tout de suite, devenus les amis des soldats français, ont constamment à franchir dans leurs excursions vagabondes, les rivières de l'île marécageuse. Ils y sont attendus par d'affreux caïmans pour lesquels le chien est un inestimable régal. Il faut cependant passer l'eau.

Voici ce que font les chiens de Madagascar pour dérouter les "cocandrilles", comme disaient les troupiers. Ils se réunissent d'instinct une demi douzaine de chiens, parfois plus, une petite meute, vont se poster au bord de la rivière, et aboient tant qu'ils peuvent.

Aussitôt accourent de tous côtés des caïmans, attendant l'aubaine et laissant passer, à fleur d'eau, leur horrible museau. Lorsque les caïmans du voisinage sont bien réunis, les chiens partent tous ensemble, au grand galop, remontant la rive, et ils vont rapidement passer la rivière à deux ou trois cents mètres en amont. C'est une curieuse manœuvre, a dit un témoin oculaire, et nous l'en croyons volontiers.

Les chiens, importés d'Europe, qui ne connaissent pas ce "truc", sont infailliblement dévorés par les caïmans. Mais, comment les chiens hovas ou malgaches ont-ils inventé leur stratagème ? Comment s'en communiquent-ils la formule ? Voilà ce qu'ils n'ont dit à personne. On peut y voir cependant une remarquable preuve de l'instinct et de l'intelligence des animaux.

X...

Rien n'est plus immoral que l'ennui.—LÉON GOZLAN.

Qui me délivrera des Albums, en si bonne société qu'on puisse s'y trouver.—BÉRENGER.

LA RAISON



Le petit Robert.—Dis, maman ! est-ce que je pourrais avoir un autre morceau de tarte !

La maman.—Pourquoi demandes-tu cela quand tu n'as pas achevé le morceau que tu as sur ton assiette ?

Le petit Robert.—C'est que si je pouvais en avoir un autre morceau, je ne mangerais pas la croute de celui-ci !

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Une aimable plaisanterie du docteur M..., qui fait une étude approfondie des poisons végétaux.

—Dites-moi, mon cher, lui demandait l'autre jour un de nos confrères, comment reconnaît-on si un champignon est vénéneux ?

—Rien n'est plus simple... On le fait manger par sa belle mère... et on attend !

Un étudiant, qui loge au troisième étage, reçoit la visite de son concierge. Celui-ci à l'air un peu embarrassé en entrant :

—Ah ! Monsieur, dit-il, pour entamer la conversation et en homme qui se pique de littérature, Voltaire avait bien raison quand il disait que le premier qui avait comparé la femme à une fleur était un poète, et le second un imbécile.

—Eh bien, et le troisième ? demanda l'étudiant.

—Le troisième... Tiens ! vous m'y faites penser !... Je venais justement vous annoncer que le propriétaire vous l'augmente de trois cents francs !

M. Péruchet, de retour de campagne, où il est allé passer son dimanche, aborde près de la gare un de ses amis :

—Vous me voyez tout bouleversé, lui dit-il ; ma maison de campagne a été visitée par des cambrioleurs... Ils ont tout enlevé, tout, sauf...

—Quoi donc ?

—Les hypothèques.

USAGE PROBABLE



Louiset.—Dis, Henri, sais-tu pourquoi, c'te dame-là, elle a un machin comme ça sur le bec ?

Henri.—J'sais pas ! A moins qu'ça soit pour l'empêcher de mordre les assants.

Lu à la vitrine d'un cordonnier :
Ici on échange les claques
Singulier commerce !

—Mon frère ne mord pas du tout au latin et cependant je lui mâche les moindres mots !

—Pas surprenant, ça doit l'écœurer quelque peu !

Du Domino.

A la correctionnelle :

—Accusé, quelle est votre profession ?

—Mon président, empailleur, pour vous servir.

Deux pêcheurs à la ligne, l'un Tourangeau, l'autre Bordelais, font la conversation sur les bords du Chor.

—Est-ce que cela mord mieux que ça, chez vous ?

—Ah ! ze crois bien ! s'écrie l'homme du Midi ; par les chaleurs, on est obligé de museler le poisson !

* Un gavroche, arrêté comme vagabond, passe en police correctionnelle. Le président lui demande pourquoi il a quitté la maison paternelle.

—J'vais vous dire, M'sieur le président, répond le petit prévenu, j'ai appris que ma mère n'était que ma cousine...

—Que voulez-vous dire ?

—Je dis que ma mère n'était que ma cousine, mon père ayant épousé sa nièce.

VARIÉTÉS MUSICALES

Saint Georges, le librettiste, racontait ceci :

Le portier d'Halévy l'arrête au moment où il sortait, le lendemain de la première représentation des *Mousquetaires de la Reine* :

—Monsieur, lui dit-il, c'est chenu, votre musique !... Moi qui me couche tous les soirs à dix heures, je ne me suis endormi qu'au troisième acte.

—Merci, mon ami ! lui dit Halévy, je ferai des coupures."

Et il en fit !

Cet ouvrage fut représenté sur le théâtre des Tuileries ; le roi en fit de grands compliments au musicien, mais le musicien resta triste et taciturne toute la soirée. J'eus le mot de cette énigme en le reconduisant chez lui.

—Décidément, me dit-il, ce n'est pas un succès.

—Comment ! quand, depuis ton concierge jusqu'au roi de France, tout le monde est ravi de la musique !

—Mon ami, me répondit-il tristement, j'ai vu bâiller un chambellan..."

Parodie d'un apophtegme célèbre.

Deux ivrognes sont attablés.

L'un d'eux est endormi les coudes sur la table.

—Tu dors brute et l'rhum est dans les verres.

Un raseur est aperçu de loin, sur les boulevards, par un de ses amis, lequel va à ses affaires et ne tient pas à perdre son temps en écoutant les sonnettes d'un importun.

—Comment allez-vous, Charles ? demande le bavard.

—Comme le vent, mon cher, répond l'autre sans s'arrêter.

Toto, qui est très gourmand, a été vivement intéressé, au dessert, par une histoire que racontait un des invités.

Soudain, il se met à fondre en larmes.

—Qu'est-ce que tu as ? lui demande sa mère avec inquiétude.

Le petit, pleurant de plus belle :

—J'ai mangé ma tarte sans m'en apercevoir !

MÉDECINE EFFICACE

On disait à Delon, médecin mesmériste : "Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir ? — Vous avez, dit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri."

A l'école laïque :

Le maître.— Dans quelle famille d'animaux placez-vous l'homme ?

L'élève.— Dans les ruminants, M'sieu !

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est sujet aux rhumes.

Pensée d'un désabusé : "La mort, l'éternité, l'immortalité de l'âme diraient leur secret, que le cœur de la femme garderait encore le sien !"

DEVINETTE



—Où est donc passé Fido ?

—Je n'en sais rien ; il était ici, il y a une minute !

DANS LA NEIGE



Et seul immobile dans la nuit. (P. 10 col. 1.)

Depuis quatre ans Cyrille Lefèvre voyage par villes et par campagnes pour l'exploitation de son petit commerce et jamais encore il n'a vu, suivant l'expression des paysans, autant d'eau dans le temps. En cette saison ordinaire des frimas, en mi-décembre, une tiède brise de sud-ouest souffle la pluie par ondées lourdes et continues. Sans doute faut-il que l'hiver se purge ; mais les fossés pleins débordent sur les routes et, las de piétiner dans les flaques, Cyrille appelle de tous ses vœux le froid vif et sain, une bonne bise de nord qui gèle et qui sèche.

Par bonheur du moins, sa marchandise ne craint pas d'être mouillée, soigneusement renfermée dans une boîte de cuir qu'il abrite sous son manteau.

Car elle est précieuse sa marchandise, un lot complet de bijoux assortis et non pas des bijoux de chrysothale avec des brillants en strass ou des perles fines en verre soufflé, non, Cyrille ne sert qu'une clientèle sérieuse et tous les articles qu'il tient sont garantis solides et de durée ; les mères pourront les transmettre à leur fille. "Au trésor de la famille" ; voilà son enseigne et sa devise.

Cyrille est très connu dans ces parages, qu'il fréquente chaque année. Sa saison s'annonce fructueuse ; à l'occasion des étrennes il a dû rentrer à Paris pendant quelques jours, pour renouveler son stock, et, dans sa boîte pleine, outre les articles courants, les broches églantine ou marguerite, les épingles fer à cheval et les bracelets demi-jonc, qui se vendent communément pour cadeaux de nouvel an, il rapporte un article nouveau, des bagues alliance russe à deux corps enlacés et des boucles d'oreilles pour fillettes avec pendants émaillés bleu Cronstadt, qui séduiront assurément l'acheteur.

Hier soir, en descendant du train, qui le ramène de Paris, Cyrille n'a pu gagner tout de suite son centre d'action, un gros bourg perdu dans la campagne, au milieu de nombreux villages et que ne dessert aucune ligne de chemin de fer. Pour trouver à vendre il faut s'enfoncer dans l'intérieur des terres ; car le long des voies, à proximité des gares, les acheteurs ont une facilité trop grande à s'approvisionner sur Paris.

Donc Cyrille est parti ce matin par la nuit, afin d'arriver avec le jour. Le client de campagne prudent et méticuleux se défie des lumières trompeuses, des faux éclats sous les reflets de la lampe ; il aime à voir clair au soleil pour choisir et n'achète plus venu le soir. Or, en cette saison, les jours sont courts ; on ne doit rien en perdre, si l'on ne veut courir le risque de manquer aux affaires.

Cyrille a trois lieues à franchir et trois heures dans la fouettée d'air

matinal ne sont pour lui qu'une promenade. De sa main droite il tient sa boîte, précieusement comme un trésor : il l'apporte pleine et veut, dans un mois après la tournée des étrennes, la remporter plus d'à moitié vide.

Et, tandis que ses pensées se laissent entraîner ainsi sur la pente du rêve, il marche de son pas allègre, tout en songeant à sa vieille mère à qui, chaque mois, il doit envoyer une pension ; il songe aux frais de voyage, auberge à payer, souliers à renouveler ; il songe encore à tout l'argent qu'il doit mettre en réserve pour ses assortiments de marchandises. Comment, avec des frais pareils, tirer encore d'un si modeste négoce le moindre fonds d'économies ?

Et pourtant il approche de ses vingt-six ans et cette existence de colporteur le lasse, ce marchandage de grands chemins, l'offre de porte en porte, et les courses de nuit à travers la campagne. Il rêve le foyer tranquille, la petite boutique dans quelque faubourg de grande ville, une toute petite boutique, mais non si petite qu'on n'y puisse tenir à deux ; car un commerçant a besoin de se marier pour s'établir. Lui ne saurait du premier jour abandonner brusquement toutes ses sorties, et, tandis qu'il visitera la clientèle, à qui donc sinon à sa femme pourrait-il, en toute sécurité, confier la garde de sa boutique ?

Une femme, il cherche celle qui réalisera ses espérances. Ce n'est pas que par le monde manquent des filles à marier ; mais, pour en accepter une, il la veut active et courageuse. Une aide vaillante, c'est la fortune d'un commerce.

Cependant, tout en poursuivant son rêve Cyrille a perdu l'exacte notion des choses. Ne dirait-on pas que le vent durcit ? du moins la bise s'annonce, la bise fraîche qu'il invoquait tout à l'heure, la bise qui ranime le sang, excite le courage. En route ; on marche plus gaillardement poussé par un bon vent.

Eh non ! ce n'est pas la bise, mais un coup de bourrasque. Les dernières nuées qui viennent du sud-ouest se crèvent en pluie glacée ; dans sa main, qui s'engourdit, Cyrille ne sent plus la poignée de sa boîte. Des fonds du nord une tourmente se lève et Cyrille se hâte : d'instinct, d'après son temps de marche, il juge avoir franchi la moitié de la route ; qu'il avance ou qu'il recule, c'est à distance égale vers la station ou le bourg, qu'il doit aller chercher l'abri.

Déjà le grésil tombe, dru, violent, présage d'ouragan, et tout aussitôt, comme à leur tour de paraître, des flocons s'abattent lourds, pressés, enveloppants. Cyrille a déposé sa boîte et s'arrange un costume de circonstance. Avec sa couverture de voyage, qu'il portait en sautoir, il se fait un double manteau, l'assujettit par des ficelles autour de ses reins, de ses



Le cheval, qui se sent libre, part au trot. (P. 10, col. 2.)

épaules. Pour en fermer les entrées au vent, il lie fortement chaque jambe de son pantalon vers les chevilles et, son mouchoir lui couvrant la tête avec son chapeau par dessus, il ramasse sa boîte et reprend sa route, sûr, sous ce déguisement protecteur, de pouvoir braver neige et tourbillons.

Elle monte, la neige, et monde rapidement tant elle tombe épaisse ; les pieds s'enfoncent et la marche se ralentit.

Au jour, pour se maintenir dans la voie directe, on pourrait se guider sur les fossés des bas côtés ou sur les relèvements de talus, les accidents de terrain restant apparents sous la neige ; mais à cette heure tout disparaît, tout se confond en une même étendue blanche, et Cyrille, trompé par des ombres, va trop à droite tomber dans un fossé pour revenir trop à gauche tomber dans l'autre.

Que faire ? doit-il attendre ? Il sait qu'au matin un omnibus passera, l'omnibus qui, chaque jour, part du bourg pour se rendre à la gare. Service de courrier, c'est un service que rien n'arrête et par toute saison, par toutes les neiges il faut que la voiture passe à son heure.

Cyrille connaît le cocher, un vieux loup de route qu'on appelle même Loulou, père d'une jolie fille, à laquelle il a fait cadeau d'une montre que Cyrille a vendue. La montre est bonne, le vendeur n'a pas trompé, l'acheteur n'a pas marchandé ; donc tous deux sont restés amis et Cyrille ne doute pas qu'il serait secouru, recueilli dans la voiture.

Mais attendre c'est se laisser figer sur place par cette bise qui tourne en rond, vous pénètre, vous immobilise. Cyrille a souvent entendu conter l'aventure de voyageurs ainsi surpris, abattus dans neige et retrouvés gelés.

Cependant, devant les flocons qui lui flagellent le visage il a dû fermer les yeux pour ne pas être aveuglé. Sans voir il lutte, afin d'avancer quand même ; en ces efforts désespérés du moins il se réchauffe. Hélas ! de chaque poussée dont il enlève ses pieds alourdis par leurs semelles de neige, il glisse et fait écart, patine et trébuche ; il lutte encore, mais, par un ressaut trop brusque en arrière, ses reins s'entraînent et les épaules ont suivi les reins et la tête porte à son tour, et dans sa chute il a lâché sa boîte, qui rebondit et culbute.

Et vite, il se relève... sa boîte... sa boîte... ! A grand-peine de ses doigts transis il trouve dans sa poche quelques allumettes, dont il s'éclairc... Un point noir dans l'épaisseur blanche !...

D'écart en glissades il se traîne jusque-là, se baisse, ramasse... Sac et massacre !... Dans son corps glacé tout son sang brûle, sur son front où la neige s'est figée, la sueur perle. Oui, tant l'a secoué l'émotion ; malgré le froid, il est en nage... car en tombant sa boîte s'est ouverte... ; les six compartiments ont sauté de leur gaine et les bijoux épars sont enfouis sous un demi-pied de neige.

A tâtons il cherche vainement, n'ose faire un pas de peur de froisser sous son pied quelque pièce précieuse. Et seul, immobile dans la nuit, tremblant de froid, claquant des dents, glacé jusqu'au cœur, il attend le lever de l'aube en serrant sa boîte vide.

Lorsque l'aube se lève après cette heure terrible, Cyrille, culbuté par le froid et l'angoisse, était couché non plus dans un demi-pied, mais dans un pied de neige, et, lorsque arrive la voiture, elle le trouve évanoui.

La voiture est attelée de deux chevaux qui font le service d'un seul ; car, en une pareille débâcle, tout est lourd à tirer, même le plus léger omnibus. Par bonheur les chevaux tirent au pas ; le cocher n'a vu cette forme ensevelie que prêt à passer sur elle. Il arrête, descend, ramasse Cyrille, le reconnaît, le secoue, puis de toute sa force appelle :

"Hé, là, Denise ! vite la bouteille, sous le siège."

A l'arrière de l'omnibus un carreau s'ouvre, une tête blonde passe et de grands yeux bleus, qui semblent s'éveiller, interrogent surpris.

"Allons, Nise, le schnick ! L'ami Cyrille en a grand besoin."

D'un bond léger la jeune fille a sauté sur le sol de neige, durci maintenant par le froid et plus résistant sous les pas. Elle arrive aux marches-pieds d'avant, grimpe jusqu'au siège et d'un recoin tire le litre d'eau-de-vie qu'elle rapporte tout débouché ; puis, se servant de son mouchoir en guise de compresse, elle commence par frotter, les yeux, le front, les tempes. Son père s'étonne :

"Ah, ça ! Nise, tu nous gâches le schnick comme de l'eau pure."

Et seulement après avoir ramené la vie vers le visage, elle glisse la liqueur entre les lèvres.

"Sec, un bon coup, Nise. De la lave en bouteille : ça dégèle les trépassés."

Elle verse trop délicatement au gré du père Loulou, que les plus fortes rasades n'effraient pas d'ordinaire. Alors rudement il reprend :

"Bonne à rien ; tiens lui la bouche ouverte ; je vas te montrer comme on lève le coude."

"Oh ! père, pas trop fort ; il ne faut pas agir brusquement sur le cerveau."

Et plus doucement encore Denise reprend sa tâche, si bien que le père Loulou s'agace ; quand un de ses chevaux est pris de mal, c'est à pleins naseaux qu'il administre du vinaigre.

"Allons, passe le litre ; t'as peur du schnick, Nisette ; tu n'es qu'une fille."

Fille, Denise vaut mieux qu'un homme pour soigner et guérir, et, sans s'inquiéter des impatiences du son père, mais selon son instinct et son sentiment, elle secourt Cyrille.

Et lui rouvre les yeux. Il ne peut parler, il aperçoit le père Loulou d'abord, puis Denise, et d'un regard reconnaissant il remercie.

Et maintenant qu'on sait l'homme vivant, on l'embarquera dans la voiture. Sur la banquette avec les couvertures des chevaux il sera couché comme dans son lit :

"Toi, les pieds, Nise et moi, la tête. Enlève."

Et tout en tirant Cyrille par les épaules, le père Loulou grogne :

"En route, presto. Faut que le service se fasse tout de même."

En route ! mais non, mais non ! Cyrille a soudain retrouvé la parole... sa boîte !... Sa boîte !... on ne peut pas partir. Sa boîte, hélas ! pendant la dernière heure qu'a duré la bourrasque, la boîte a disparu, recouverte par la neige.

Cependant Cyrille est étendu dans la voiture, chaudement couvert et Denise a couru vers la place où doit être la boîte ; elle fouille avec ses mains, s'écorche les ongles ; la couche de neige est profonde et dure ; il faudrait pelle et pioche et le père Loulou, qui s'est réchauffé par une rasade, sent ses idées qui s'évoillent :

"Dépêchons, l'enfant ; jette-nous la bâche là-dessus pour nous remonter l'endroit au retour. Parbleu ! n'y a pas de crainte que personne nous la dérange."

Alors, tout content de ses précautions inventives, le père Loulou siffle à ses chevaux le signal du départ ; mais de l'intérieur de la voiture se font entendre des cris, puis des coups précipités frappés sur le carreau.

"Pas moyen de vous répondre, riposte Loulou, faut parer au service... A hue Tambour... dià la carne ; on va te chatouiller, Gustave !"

Tambour et Gustave, les deux chevaux, au lieu d'écouter le sifflet et d'entraîner la voiture, sautent de droite et de gauche à la manière des rosses, qui pour ne pas travailler dansent.

Loulou claque son fouet ; mais les cris recommencent ; alors violemment il rappelle Denise qui s'attarde à chercher encore.

"Allons, tonnerre ! Emballe-toi vite et fais-moi taire le voyageur ; on n'a plus le temps de se laisser distraire."

Denise connaît son père rigoureux sur le service. A cause des mauvais temps on s'était mis en route près d'une heure plus tôt ; l'avance, qu'on avait eu grand-peine à garder, se trouve maintenant compromise. Denise se hâte donc de revenir à la voiture ; elle ouvre la portière, va monter quand Cyrille l'arrête.

Incapable de se relever sur la banquette, où le retiennent couché les courbatures, il ne peut descendre pour empêcher le départ ; mais rapidement il explique les faits : sa boîte s'est ouverte. Les bijoux sont épars ; si la neige cède ; passer dessus c'est vouloir sûrement les écraser.

Alors Denise recourt vers son père qui s'époumone en excitant les bêtes ; elle lui frappe à l'épaule ; il se retourne et sacre. Tonnerre ! on démarrait ; les deux chevaux s'étaient décidés à tirer ensemble et la voiture s'ébranlait... Tonnerre ! pendant l'instant qu'il les a quittés de la voix et des yeux et du fouet aussi, les rosser, ne sentant plus la volonté du maître, se sont reprises d'inertie ; les roues sont retombées calées dans leurs ornières de neige. C'est un effort perdu.

Tonnerre, tonnerre ! Le père Loulou fouette, fouette ; Tambour se bute, s'accule à la voiture et, pour réparer la faute qu'elle a commise inconsciemment, Denise, s'élance vers lui, le tire à la bride, s'efforce de l'entraîner.

En même temps, d'un village lointain le vent apporte le son d'une cloche... quelle heure ? Le père Loulou tire sa montre... On n'a plus que le temps réglementaire, et le temps réglementaire, pour rouler sur un pareil fond de neige, c'est le retard. Si le train lui-même ne s'est trouvé bloqué, s'il passe exactement, le courrier aura manqué.

Les lèvres serrées, le poing fermé, Loulou sacre encore et, tonnerre ! on va voir s'il va rester en détresse comme un apprenti palefrenier. De la lanière et du manche il claque et cogne à tours de bras ; mais, quand les chevaux se sentent impuissants, dut-on les rouer jusqu'à les tuer, ils refusent.

Loulou se lasse de frapper. Peines inutiles, on ne démarrera pas.

Alors, égaré par la colère, fou de dépit et de désespoir, en deux enjambées il est remonté jusqu'à son siège, attrape le sac de dépêches que de là-haut il lance furieusement sur la neige. Le sac vient s'aplatir aux pieds de Denise.

Denise comprend ; c'est l'anathème que lui jette son père, car elle est la cause du dommage. Par son intervention malencontreuse elle a dans l'instant propice arrêté l'élan des bêtes et le sac gît devant elle comme un reproche ; mais, en un éclair de décision soudaine, elle le ramasse ; aussi vite, elle a dételé Tambour, noué les harnais solidement sur la croupe, puis le sac aux harnais et, s'accrochant à la crinière, d'un seul saut, comme on se met en selle, sur la croupe elle s'est assise ; déjà nerveux, excité par les coups reçus, le cheval, qui se sent libre, part au trot et, du haut de son siège, le père Loulou voit sa fille qui s'éloigne et qui bientôt se perd dans les fonds brumeux de l'horizon.

Tandis qu'elle dételait tout à l'heure, il a compris ce qu'elle allait tenter ; mais il n'a pas jeté le moindre appel pour l'en détourner ; n'était-ce pas l'unique moyen de sauver le courrier, le moyen que, plus jeune il eût tenté lui-même.

Et tout en fumant sa pipe et buvant un coup pour s'aider à prendre patience, il pense :

"Elle a de l'idée l'enfant tout de même ; Tambour est bien ferré ; c'est sûr qu'ils arriveront ; le courrier n'aura pas manqué."

Non, le courrier n'aura pas manqué. La tempête de neige ayant épargné la zone du chemin de fer, le train était entré dans la gare sans une minute de retard. Denise l'attendait depuis cinq minutes déjà ; contre un sac qu'il apportait elle remit le sien ; c'est l'échange ordinaire, et, moins d'une heure après, le père Loulou, qui surveillait les lointains, la vit repaître et la salua par un juron joyeux.

Cyrille surveillait aussi. Remis de son long trouble, mais gardant les douleurs et les courbatures, il s'était traîné jusqu'au carreau d'avant pour assister au retour de Denise.

Les cheveux au vent, la mante flottant à ses épaules, Denise arrive,

toute rouge plus encore de plaisir que de froid. Derrière elle ballottent le nouveau sac de dépêches, puis une pioche, une pelle, un tamis ; elle a tout prévu.

Pour la recevoir Loulou descend de son siège. Tout d'abord il s'occupe de mettre en sûreté le sac, puis il rattache Tambour à la flèche, le bouchonne et le couvre, et vite au déblai !

Déjà Denise pioche ; elle a retrouvé la boîte et les compartiments vides ; Cyrille, par une vitre ouverte, la conseille et la dirige.

La tâche est minutieuse et longue ; les mains sont gourdes, les doigts inhabiles ; mais sous la croûte de neige que la bise a durcie, les couches inférieures sont restées molles et passent au tamis facilement.

Enfin la place est déblayée ; les dernières pelletées secouées, fouillées, vérifiées, tous les bijoux sont retrouvés, remis en place dans leurs compartiments.

Pour reprendre la direction vers leur écurie les chevaux ont bien su démarrer, et sans trop d'encombres le retour s'est opéré.

Transporté dans son auberge, Cyrille dut garder le lit pendant tout un

long mois. Sa jeunesse et sa constitution robuste purent seules le sauver des suites ordinaires d'un ensevelissement sous la neige.

Sa campagne d'étrouées était sacrifiée ; toutefois il ne regretta pas les circonstances auxquelles il devait cette mésaventure ; car, pour un petit gain perdu n'est-ce pas une fortune qu'il trouvait ?

Pendant sa convalescence, il avait eu le loisir des réflexions et certes il avait dû s'avouer que la compagne active et courageuse qu'il rêvait, qu'il ne serait probablement pas venu chercher dans ce bourg, c'est là cependant qu'il la rencontrerait.

Il avait formé le projet d'aller, sitôt guéri, rendre visite au père Loulou, remercier Denise et la prier de choisir dans sa boîte une broche en témoignage reconnaissant. Et maintenant ce n'est plus une broche c'est une alliance qu'il serait heureux d'offrir, plus heureux encore de voir accepter.

Vaillante, Denise promet d'être une aide précieuse pour un commerce mais ce n'est pas tout ; elle a le cœur généreux, l'esprit avisé, l'âme forte et ces vertus-là sont encore les plus sûres garanties du bonheur.

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{ME} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

VIII — LES PREMIERS COUPS DE FEU

(A suivre)

A cinquante mètres en avant, trois groupes de sentinelles doubles surveillaient la campagne, par crainte d'un retour offensif de l'ennemi : crainte illusoire, précautions prises pour se conformer aux principes de la théorie, car les défenseurs de Maroway avaient fui pour tout de bon, talonnés par une épouvante qui leur avait fait semer par la campagne leurs armes, leurs munitions.

Seulement, il était très possible qu'à la faveur de la nuit "Ramasse-ton-Bazar" obéissant aux conseillers européens qui l'entouraient, tentât quelque attaque nocturne, dans l'espoir de surprendre ceux qui venaient de le chasser.

De Bérioux, son service achevé, avait cherché Pierre, inquiet de savoir si, dans l'affaire du matin, il n'avait rien attrapé, et ayant appris que sa compagnie était de grand'garde, il était venu se faire inviter à dîner — ce dont le sous-lieutenant avait été ravi.

Et maintenant, la nuit venue, assis en tailleurs, les jambes croisées sur la couverture de l'ordonnance Morillot, ils devisaient à la lueur d'une bougie, tout en fumant des cigarettes et en buvant à toutes petites gorgées le verre d'eau-de-vie de riz déniché par Morillot dans le coin d'une case.

Pierre qui, par son service même, était plus que tout autre au courant, sinon des nouvelles exactes, du moins des bruits qui circulaient, racontait à son ami que le général Metzinger devait repartir dans la nuit, avec le commandant Bienaimé, pour Majunga, afin de recevoir le général Duchesne, commandant en chef de l'expédition, dont l'arrivée était annoncée ; quant à la brigade, elle devait reprendre, dès le lendemain, la marche en avant, s'il en croyait du moins l'ordre qu'avait reçu le service d'éclaireurs de se mettre en selle à pointe d'aube, c'est-à-dire sur le coup de deux heures du matin, afin de voir un peu ce qui se passait en avant du marais de Maroway ; des indigènes prétendaient que Ramazombazaha s'était enfui dans la direction d'Ambato, avec l'intention d'y concentrer des troupes et d'opposer à la colonne française une résistance désespérée ; des prisonniers avaient raconté également que, pour surexciter le courage des soldats royaux, la reine avait envoyé, sur le théâtre de la guerre, son cher neveu, le jeune prince Rakotomena et que le premier ministre, pour ne pas être en reste avec sa souveraine, avait donné pour compagnon au prince son petit-fils Ratalifera ; les deux jeunes gens attendraient Ramazombazaha un peu en arrière d'Ambato, à un village distant de Maroway d'une quinzaine de kilomètres et nommé Andrato...

De Bérioux ajouta même ceci :

— Il est probable que là on se cognera pour tout de bon, car les deux jeunes gens seraient, affirmaient les prisonniers, accompagnés d'un Européen, sans doute un Graves ou un Shervington...

Il ajouta en se frottant les mains :

— J'aime autant ça... car si ça continue comme aujourd'hui, si on ne trouve tout le temps devant soi que des gens qui vous mon-

trent les talons, il n'y aura jamais moyen de décrocher un galon ou une croix...

— Et puis, répliqua Pierre, si réellement il y a des Anglais dans l'affaire, je ne serai pas fâché d'en tenir un à la pointe de mon sabre...

— Je te crois... tu n'es pas gourmand à moitié ; seulement, moi, j'ai l'avantage d'avoir un poulet d'Inde entre les jambes ; et tu me croiras si tu veux, mais je te fiche mon billet que si le bonheur me mettait sur la piste d'un de ces oiseaux-là... je piquerais droit dessus, jusqu'à ce que je lui aie coupé les oreilles.

Comme il achevait ces mots, un coup de feu retentit non loin : en un clin d'œil, Pierre fut debout, le sabre au poing, et s'élançait dehors, au moment même où le sergent Lauvard criait :

— Aux armes !

Les hommes du petit poste étaient sur deux rangs, adossés au mur de la paillote, attendant l'officier.

— C'est de ce côté qu'on a tiré, fit Lauvard, en étendant le bras dans la direction du bois où avaient été postées des sentinelles... c'est peut-être bien les Hovas qui rappiquent...

— Non ; car on n'a pas répondu au coup de feu, répondit très judicieusement le sous-lieutenant, plutôt quelque rôdeur...

— Ou quelque espion... dit à son tour de Bérioux...

— Des espions ! fit Pierre avec un haussement d'épaules ; ces gens-là ne sont pas encore assez civilisés pour...

Il s'interrompit en voyant surgir soudain d'entre les rizières un tirailleur sakalave qui lui dit :

— Là... mon lieutenant... soldat français li dire comme ça... ti venir tout de suite trouver li...

— Mais, enfin, que se passe-t-il... Hovas ?

— Non... vahaza (un blanc) avec filanzana et borizano.

— Un blanc ! fit de Bérioux... ouvre l'œil, mon Pierrot...

Déjà le sous-lieutenant était loin, marchant sur les talons du Sakalave ; de loin, au bout d'une centaine de pas, le jeune homme aperçut au sommet d'un renflement de terrain que surmontaient quelques palétuviers, la silhouette d'un trouper.

Au bas du mamelon, du côté de la rizière, un groupe d'hommes était arrêté, tache claire sur le fond sombre des champs.

— Mon lieutenant, dit le marsouin sans cesser de croiser la baïonnette, voilà des gens que j'ai arrêtés et comme ils ne répondaient pas tout de suite, continuant d'avancer, j'ai tiré dessus... et même y avait un qui a écopé...

— Oui... dit alors en français une voix partie du groupe d'hommes immobiles à quelques pas de là, je me réserve même de porter plainte à l'autorité militaire, pour la manière dont ce soldat exécute la consigne qui lui a été donnée.

La sentinelle grommela un juron et heurtant contre le sol la crosse de son fusil, pour se mettre ensuite au port d'armes.

— Bon sang de bon sang !... grommela-t-il, v'là qu'est fort, mon lieutenant ; j'ai crié : " Qui vive " ? deux fois de suite ; ils ont continué d'avancer ; alors j'ai tiré et ce n'est qu'en en voyant tomber un, qu'ils se sont arrêtés... Mais, pour ce qui est du mot d'ordre, des dattes ; seulement, comme le particulier parle français...

Du groupe, un individu se détacha et s'avança seul vers Pierre qui, la main sur la crosse de son revolver, par prudence, s'était tourné vers lui.

— Mon lieutenant, dit-il en saluant militairement de la main portée à la visière de son casque, puis-je être conduit au commandant en chef ; je suis Français, propriétaire d'une concession dans l'Imérina, que les Hovas ont envahie, pillé, incendiée... C'est un fugitif qui vient se réfugier dans vos lignes.

Pourquoi, tandis que l'individu lui donnait de succinetes expli-

cations, Pierre avait-il tressailli et pourquoi écoutait-il moins qu'il ne cherchait dans ses souvenirs en quelle circonstance il croyait avoir déjà entendu le son de cette voix.

Quand l'autre eut cessé de parler, il dit, tout préoccupé :

— Suivez-moi, monsieur...

Ayant fait quelques pas, silencieux, Pierre demanda :

— Vous n'êtes point de la concession Suberbie ?

— Nullement... moi, c'est bien plus loin... et plutôt du côté de l'autre versant...

— Dans la direction de Tamatave, alors ?...

— Si vous voulez..., lieutenant..., quoique pourtant...

— Pourquoi fuir par ici... en ce cas?... demanda Pierre très naturellement; il eût été plus simple de vous réfugier à Tamatave.

Une seconde s'écoula entre cette observation, fort juste, et la réponse.

— Non..., parce que mes porteurs qui sont des Betsileos, n'auraient jamais consenti à m'accompagner, tellement leur haine est grande des Hovas... Et les Hovas, vous le savez sans doute, tiennent tout le versant jusqu'à la côte...

— Mais, de ce côté-ci, cependant...

— De ce côté-ci ce ne sont point aux Hovas que vous avez affaire encore; ils se réservent pour défendre la frontière de l'Imérina, se contentant de vous opposer en ce moment leurs tributaires... C'est pourquoi j'ai pu passer.

Ces explications avaient été fournies d'un ton naturel, sans que rien ne vint altérer l'apparente franchise, sauf cependant cette courte hésitation, lorsque Pierre avait demandé pourquoi son interlocuteur avait plutôt dirigé sa fuite vers Majunga que vers Tamatave...

Et, sans doute, craignit-il que son silence eût produit mauvaise impression, car, revenant sur ce point, il dit :

— Et puis... je croyais vous rencontrer bien plus haut dans le pays... Que vous est-il donc arrivé ?...

En ce moment, on atteignait l'endroit où, l'arme au pied, les soldats du poste attendaient le retour de l'officier.

— Sergent Lauvard, commanda-t-il, vous pouvez rompre...

Et indiquant de la main la porte demeurée grand'ouverte de la hutte où la lampe fumeuse avait continué de brûler, il dit à son compagnon :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer...

Mais à peine l'étranger eut-il franchi le seuil, le visage éclairé en plein par la lueur de la lampe, que Pierre s'exclama :

— Mais je ne me trompe pas !... c'est monsieur Fabian !...

Le nouveau venu s'arrêta net, les poings crispés, les traits de la face soudainement contractés et le front barré d'un pli profond...

— Tout à l'heure, poursuivit Pierre, en vous entendant parler, je me disais : " Mais voilà une voix que je connais... ce n'est pas possible ! je connais cette voix-là... " Vous ne me remettez pas ! c'est l'uniforme qui me change... Rappelez-vous à Constantine... le sergent Fleuret... la mère Briscart, la cantinière du 13^{me}...

— La cantinière du 13^{me} ! s'exclama sourdement l'autre en reculant d'un pas.

— Mais oui ; les enfants de troupe... voyons... Pierre Ladret... Vous ne vous souvenez pas ?...

Un éclair illumina les prunelles de M. Fabian ; par un énergique effort de volonté, il réussit à remplacer par un sourire la moue qui hérissait sa moustache et, tendant ses mains dans un élan amical,

— Comment !... c'est vous, Pierre Ladret... le benjamin à ce vieil ami Sulpice ;... mais oui... je romets vos traits à présent... Seulement, du diable si je vous aurais reconnu !... il est vrai que je ne m'attendais guère à une semblable rencontre...

— Le fait est qu'on est loin de Constantine... Mais vous, ça m'étonne moins de vous voir par ici, car je me rappelle avoir entendu dire que vous faisiez des affaires à Madagascar...

— Et quelles affaires ! soupira Fabian.

Alors, s'étant assis sur le coin de la cantine, après avoir été présenté à de Bérioux qui l'examina, silencieux et attentif, le concessionnaire raconta à nouveau ses malheurs. Depuis huit ans, il avait éprouvé déception sur déception, jusqu'au moment où il s'était associé à un Mauricien concessionnaire de vastes terrains aurifères ; l'autre fournissait l'argent et Fabian s'occupait de la surveillance de l'exploitation. Cela commençait à marcher convenablement, lorsque, crac ! cette maudite guerre avait éclaté, et alors, patatras...

— Vous savez le reste, ajouta-t-il en terminant ; comme il ne me restait plus que ma peau, j'ai fait le possible pour la sauver... et me voilà...

De son voyage récent en Algérie, du recrutement des indigènes, des pourparlers avec Sulpice, du départ de la cantinière, il n'avait pas soufflé mot...

— C'est encore une chance au milieu de tous vos malheurs, dit alors de Bérioux qui, jusqu'à ce moment, avait paru plus occupé de la fumée de sa cigarette que du récit du pauvre homme, c'est encore

une chance que vous ayez pu éviter les troupes malgaches qui occupent la contrée.

Un imperceptible froncement de sourcils plissa le front de Fabian qui répliqua :

— Mais nullement ; je ne les ai point évitées, je vais vous dire pourquoi ; vous savez... ou vous ne savez pas que, dans ce pays, les fonctionnaires, depuis le premier ministre jusqu'aux gouverneurs de province, sont intéressés dans le produit des concessions accordées aux étrangers ; or, il se trouve que mon Mauricien avait pour associé Ramazombazaha, le gouverneur du Boiné, et que les Faha-valos qui ont pillé la concession étaient commandés par le propre neveu du premier ministre... Ramazombazaha est furieux et m'a facilité mon voyage, au lieu de s'y opposer... Comprenez-vous maintenant ?

De Bérioux inclina la tête, tandis que Pierre s'écriait :

— Mais, en ce cas, vous devez pouvoir nous donner des renseignements sur la marche de l'ennemi.

— C'est bien mon intention ; voilà pourquoi j'aurais voulu parler le plus tôt possible au commandant de la colonne.

Le sous-lieutenant allongea les lèvres.

— A cette heure-ci, répondit-il, ce ne sera peut-être pas facile ; mais demain matin, à l'aube, je vous conduirai à lui ;... en attendant, si vous voulez vous étendre dans un coin... vous serez toujours mieux qu'à la belle étoile...

— Et, supposez-vous que nous rencontrerons de la résistance, monsieur ? interrogea de Bérioux qui roulait une nouvelle cigarette.

— Si j'en juge par la précipitation avec laquelle se retirent les troupes que j'ai rencontrées en chemin, j'ai idée que vous serez obligés d'aller fort loin avant de pouvoir tirer un coup de fusil...

— Cependant, on prétend qu'à Ambato et à Andrato...

— Plus personne... ou du moins, quand je suis passé, les positions étaient abandonnées et je ne suppose pas que l'ennemi revienne sur ses pas pour les occuper ; non, pour moi, vous trouverez la route déserte jusqu'à Suberbiéville...

— Tant pis...

Et le marchis, s'étant étendu à terre, ne tarda pas à s'endormir, tandis que Fabian et Pierre continuaient de causer amicalement ; l'officier se plaignait des lenteurs de la marche, de l'insuffisance des moyens de transport et de ravitaillement, interrompu de temps en temps dans son récit par Fabian qui lui demandait de préciser un détail : combien y avait-il d'hommes par ici ? et par là... étaient-ce des troupes noires ou européennes ?...

Il était près de minuit quand les deux hommes, après une chaude poignée de mains, s'endormirent, ou plutôt quand le sous-lieutenant s'endormit ; car Fabian, lui, après s'être assuré que les ronflements de ses deux compagnons étaient sincères, sortit de sa poche un minuscule papier sur lequel il traça quelques lignes accompagnées de chiffres correspondant exactement à ceux que venait de citer Pierre.

Ensuite, il glissa le papier, roulé si menu qu'à peine il avait le volume d'une cigarette, dans l'une des poches de son vêtement, et s'endormit à son tour.

Quand de Bérioux s'éveilla, il faisait grand jour, et l'ordonnance Morillot le secouait énergiquement par les épaules.

— Faites excuse, marchis ;... mais le capitaine qui commande la grand'garde vous fait demander et...

Le jeune homme fut d'un bond sur ses jambes, et regardant autour de lui, s'aperçut que la case était vide.

— Déjà partis ! s'exclama-t-il.

— Mon lieutenant et le particulier sont allés à Maroway voir le colonel...

De Bérioux se rappela alors ce qui s'était passé la veille et il fronça les sourcils en se rappelant la mauvaise impression que lui avait faite M. Fabian...

— Il se peut que je me trompe, songea-t-il ; mais il sera bon tout de même de l'avoir à l'œil... J'avertirai Pierre...

Il sortait quand Morillot lui dit :

— C'est pas à vous, ça ?

L'ordonnance tendait au cavalier un papier que celui-ci prit du bout des doigts, mauvais chiffon tout froissé qu'il allait jeter à terre, après l'avoir examiné, lorsque frappé soudainement par l'écriture singulière qui y était tracée :

— Oui..., c'est à moi, répondit-il... Où as-tu trouvé ça ?

— Là..., répondit Morillot, en indiquant le coin de la case où avait dormi Fabian...

De Bérioux, une fois dehors, fit quelques pas, tripotant dans ses doigts le morceau de papier, indécis sur ce qu'il devait faire ; puis brusquement, allongeant le pas, il gagna l'endroit où était installée la compagnie de grand'garde, demanda l'interprète, et lui tendant le papier :

— Dis donc, fit-il, c'est du malgache, ça ?...

Cela commençait ainsi :

" S'il vous est possible de vous créer des intelligences dans le

camp des Français, de façon à me faire connaître leurs intentions et leurs mouvements... »

Et comme, s'interrompant, le traducteur le regardait d'un air stupéfait, de Bérioux expliqua :

— J'ai trouvé cela sur le cadavre d'un officier hova.

IX — LES AGISSEMENTS DE M. FABIAN

Depuis le 4 mai, c'est-à-dire depuis le surlendemain de l'occupation de Maroway, la brigade Metzinger était en marche, aux prises avec d'inextricables difficultés matérielles qui lui permettaient de faire à peine une demi-douzaine de kilomètres par jour.

Non seulement les voies de pénétration étaient défectueuses ou plutôt n'existaient pas, mais quand nos soldats n'étaient pas contraints de se hisser par des sentiers de chèvre, étouffés, les yeux brûlés, la gorge desséchée par la poussière rouge que leurs godillots arrachaient au sol, il leur fallait traverser des ruisseaux, des rivières ou encore patauger dans des marais fangeux d'où leur piétinement faisait sortir les fièvres qui les couchaient en vingt-quatre heures sur les cadres des ambulances.

En outre, les moyens de transport faisaient absolument défaut ; c'était déjà beaucoup que les troupes eussent fait depuis Majunga plus de cent kilomètres à pied, sac au dos, alors qu'il avait été déclaré à la tribune de la Chambre qu'on les transporterait, par la voie fluviale, jusqu'au point où ou pourraient remonter les canonniers, c'était beaucoup, ce n'était pas assez.

Les soldats avançaient, il fallait pourvoir à les approvisionner : or, sur les douze canonnières qui devaient faire le service de remorque, une seule était prête à fonctionner le 24 juin ; quant aux quarante chalands, seize seulement étaient montés, trois avaient été perdus, les autres étaient en chantiers.

Jusqu'alors, en utilisant toutes les ressources du pays, boutres, goélettes, etc. ; grâce à un petit vapeur de faible calaison, loué au sultan de Zanzibar, à un autre microscopique navire appartenant autrefois au gouvernement malgache et à la chaloupe à vapeur de la concession Suberbie, on était parvenu à approvisionner les troupes échelonnées depuis Majunga.

Mais à mesure qu'on s'éloignait du point de départ, le nombre des postes augmentait le long de la route, en même temps que croissait le nombre de kilomètres à parcourir et que devenaient plus difficiles les moyens d'accès.

De là, une raison majeure que l'on se gardait bien d'avouer, et pour laquelle on ne pressait guère la marche en avant. A quoi eût-il servi de lancer plus rapidement, sur la route de Tananarive, une colonne que l'on eût peut-être été bien en peine de ravitailler ? Conséquence, des séjours prolongés, sous prétexte de faire reposer les troupes, mais dont le résultat immédiat était de les énerver, de les anémier, de les miner bien plus vite et bien plus sûrement que ne l'eussent pu faire des marches harassantes ou des combats meurtriers.

A peine si de temps à autre, quelques coups de feu, quelques coups de canon venaient troubler la monotonie de la marche en avant ou du cantonnement et rappeler à nos troupiers qu'ils étaient en campagne.

Un moment, l'on avait pu croire que messieurs les Hovas, honteux de leur débandade de Maroway, nous montreraient ce dont ils étaient capables, sous l'habile direction de "Ramasse ton Bazar", aidé de ses conseillers anglais ; et l'on avait eu hâte d'atteindre Androtro ; c'était à ce point, qu'au dire de M. Fabian, les Hovas avaient été emportés par leur fuite épouvantée, et, durant les premiers jours en effet, on n'avait rencontré âme qui vive.

Seuls, des caisses d'approvisionnements, des effets de casernement, des armes mêmes avaient jalonné la route ; aussi marchait-on plein de confiance et aussi bougonnant pas mal de ne pouvoir joindre cet insaisissable ennemi, lorsque soudain, les éclaireurs avaient annoncé la présence d'un fort parti hova ; un prisonnier avait même déclaré qu'il y avait là plus de deux mille hommes avec six pièces de canons, occupant un gué de la rivière Karemba que la colonne française se proposait de franchir.

Les dispositions de combat avaient été prises aussitôt et, dès le lendemain, on avait attaqué avec entrain, enchanté du semblant de résistance que l'on rencontrait, résistance qui permettait de faire pronostiquer un véritable combat.

Mais on en avait été pour une déception de plus, et après un très court, mais très meurtrier engagement à la baïonnette, on avait occupé le village d'Ambato où l'ennemi avait laissé plus de soixante morts et un canon Krupp...

Ensuite, on avait traversé Ambato, Androtro, Ankaboka et tous les points de la contrée que les gens du pays avaient présentés comme des positions stratégiques où nous devions espérer nous heurter à une résistance quelconque ; partout le même abandon, la même fuite précipitée ; les Hovas se retiraient à mesure que nous

avancions, tels des troupeaux de bœufs que les bouviers chassent devant eux.

Et cependant ce n'était pas faute que les retards, les longs stationnements, la lenteur de la marche leur donnassent amplement le temps de se concentrer en force et d'accumuler les moyens de défense.

M. Fabian, qui suivait la colonne, affirmait que les quelques obus à la mélinite dont notre artillerie avait gratifié les Hovas à Maroway et à Manonga avaient frappé l'ennemi d'une insurmontable épouvante et qu'il fuirait ainsi sans résistance, par crainte de s'exposer encore à la mitraille de nos pièces... qu'on pouvait être sans crainte... et avancer sans qu'il fût besoin de faire provision de munitions.

— C'est le pain et la viande qui vous manqueront, peut-être disait-il en plaisantant ; quand aux obus et aux cartouches, inutile de briser les voitures Lefèvre à en charrier depuis Majunga : ce sont là objets de consommation que goûtent peu les Malgaches...

Les gens que l'on rencontrait, rares paysans que les Hovas avaient dépouillés sur leur passage et qui attendaient l'arrivée de nos troupes pour mendier quelque nourriture, prétendaient eux, que le plan du premier ministre consistait à ne point accepter le combat, fuyant toujours jusqu'au moment où, arrivés au cœur même du pays, loin de la côte et de tout ravitaillement, épuisés par l'ennemi et la fièvre nous nous trouverions à sa merci...

Mais c'était une version qui souriait bien moins à notre amour-propre que celle de M. Fabian : les Hovas se proposant de nous amener à merci ! En vérité, cela était si grotesque que, jusqu'aux simples soldats de deuxième classe, tout le monde en haussait les épaules.

Tandis que rien qu'à l'idée que "Ramasse-ton-Bazar" et ses hommes se trottaient devant nous comme des lapins...

Cependant quelque lentement qu'on avançât, on avançait tout de même, et l'on avait laissé derrière soi Marololo, Marovoalovo, Ampapomena, Manganoro, tous jalons d'un long ruban de sentier qui ne mesurait pas moins, depuis Maroway, de quatre-vingt-quinze kilomètres.

On était au 5 juin et Suberbieville, but de notre marche en avant, n'était plus qu'à peu de distance, lorsque, vers le soir, les éclaireurs de notre extrême pointe d'avant-garde furent accueillis, au confluent du Betsiboka et de l'Ikopa, par des coups de feu partis des avant postes Hovas.

On fit halte, on établit le campement et, quand la nuit fut tout à fait tombée, quelques légionnaires furent envoyés de l'autre côté du fleuve pour se renseigner sur les forces et les dispositions de l'ennemi ; mais pour obvier à leur ignorance du terrain et de la langue, M. Fabian offrit très obligeamment au commandant de la colonne, un de ses porteurs, homme brave et sûr, qui servirait de guide aux soldats.

Lui-même se chargea de donner sur la contrée les quelques renseignements topographiques qu'il possédait : une fois la rivière passée, le sentier de Tananarive se divisait à peu de distance de la rive en deux branches, l'une allant à Suberbieville, l'autre à Mevatanana ; or, quelques rapports qu'eussent faits les espions, il ne croyait pas, pour sa part, que les troupes hovas fussent disposées à attendre la colonne dans cette position.

Mevatanana, que l'on représentait comme le centre de l'ultime résistance des Hovas sur la côte, n'avait aucune importance stratégique : c'était un village militaire perché au sommet d'une colline escarpée de 125 mètres d'altitude, aux parois abruptes et ravinées par les pluies : le plateau avait une largeur de cent cinquante mètres sur un kilomètre de long.

— Dans leur lutte contre les Sakalaves de la contrée, armés de mauvais fusils à pierre, conclut dédaigneusement M. Fabian, cette position pouvait très bien servir de réduit ; mais que voudriez-vous, mon colonel, que fissent contre votre artillerie ceux qui seraient assez fous pour vous y attendre ?

Il ajouta au bout d'une seconde, ayant promené son doigt sur la carte :

— D'ailleurs, comme vous pouvez voir, la position est facile à tourner... tenez, par cette petite vallée que voici. Or, comme le principe de ces gens-là est de se ménager toujours une ligne de retraite, vous pouvez être à peu près certain que vous ne trouverez personne à Mevatanana... Ah ! à Suberbieville, par exemple, ça pourrait bien être autre chose... Là, ils peuvent défendre le passage de l'Ikopa et peut-être bien vous immobiliser assez longtemps pour permettre aux courriers de la reine de parvenir jusqu'à vous...

Le colonel regarda d'un air singulier son interlocuteur.

— Les courriers de la reine ! répéta-t-il ; de quels courriers parlez-vous ?

— Le bruit circule que Ranavalo, effrayée par votre marche en avant, désire traiter de la paix...

— Je ne sais où circule ce bruit, mon cher monsieur, fit le colonel d'un ton sec ; en tout cas, il n'est pas venu jusqu'à moi.

Puis, avec un petit rire strident :

—Parbleu ! nous aurons fait, mes troupes et moi, plus de deux cents kilomètres, dans les conditions épouvantables que vous savez, pour nous arrêter sur un caprice de Sa Majesté Ranavaloa. . . Eh bien ! je ne lui conseille pas de déranger ses couriers, car ce serait en pure perte. Si le gouvernement de la République traite avec la reine, ce sera au Palais d'Argent, pas ailleurs.

Et brusquement, donnant congé à Fabian.

—Vous m'excuserez, mon cher monsieur, mais j'ai à m'occuper de la journée de demain. . . merci pour votre obligeance.

L'autre salua et sortit, mais une fois dehors, ses épaules se haussèrent et il gronda entre ses dents.

—Au Palais d'Argent ! . . si tu y arrives.

Et sifflotant une fanfare, il rejoignit sa tente que le commandant de la colonne lui avait permis de faire dresser non loin de celles de l'état-major : sur une table pliante recouverte d'une serviette, véritable luxe en la circonstance. — deux couverts étaient mis, et, dans un seau à glace, deux bouteilles rafraîchissaient ; près de la table, à califourchon sur un pliant, Pierre Ladret fumait un cigare.

—Je vous ai fait attendre, fit Fabien ; mais le colonel a voulu que je lui donne quelques détails. . . maintenant nous pouvons nous mettre à manger.

Il approcha un pliant de la table et donna quelques ordres à un de ses porteurs qui cumulait sans doute avec l'emploi de cuisinier, car, étant sorti de la tente, il revint presque aussitôt avec un plat de riz sur lequel se dressaient en pyramide les membres d'un poulet bouilli.

Après les premiers coups de fourchette :

—Qu'est-ce que vous pronostiquez ? demanda le jeune homme ; pensez-vous qu'on va se cogner un peu ?

—Pour ma part, ainsi que je l'expliquais tout à l'heure au colonel, les Hovas en ont suffisamment comme ça. . . et nous emmèneront, toujours invisibles et insaisissables, jusqu'à Tananarive. . . à moins qu'on ne traite avant. . .

—J'espère bien que non ! s'écria Pierre ; ce serait vraiment pas la peine d'avoir fait ce qu'on a fait jusqu'ici ! puisque la reine nous a obligés, par sa mauvaise foi, à faire la moitié du chemin ; le moins qu'on lui doive, maintenant, c'est de lui rendre visite dans son palais. . .

—Le tout est de savoir si on pourra y arriver, murmura Fabian avec une mélancolie affectée.

Pierre sursauta sur son pliant.

—Êtes-vous fou ! s'exclama-t-il ; ne pas arriver à Tananarive ! . .

—Eh ! si vous n'aviez que ce troupeau de lâches pour vous en empêcher ! . . mais ces lâches sont commandés par deux terribles généraux : le soleil et la fièvre. . . Voyez ce qu'on a déjà semé de monde en route. . . et ce n'est pas fini. . .

Le sous-lieutenant eut dans le regard un éclair de fureur.

—C'est possible. . . mais ne restât-il derrière le général que des fiévreaux, des anémiques, et dussent-ils se traîner sur les genoux, ils arriveront à Tananarive. . .

—C'est bien possible. . . si toutefois on devance la saison des pluies. . .

M. Fabian s'accouda sur la table.

—Voyez-vous, poursuivit-il avec un hochement de tête sentencieux, vous avez eu tort de ne pas croire au proverbe du pays : " Qui remue le sol, dit le Malgache, creuse sa tombe ". Trop de coups de pelles, trop de coups de pioches ! . .

Pierre frappa sur la table.

—Eh ! maugréa-t-il, fallait-il donc porter sur nos épaules ces maudites voitures !

—Non, il fallait les laisser chez le fabricant ; et savoir à l'avance qu'il n'y avait pas dans le pays de routes carrossables. . . c'était élémentaire. . . Enfin ! . .

Il remplit de bière glacée son verre et celui de son convive et les heurtant l'un contre l'autre :

—. . . que cela ne nous empêche pas de boire à votre prompt entrée au Palais d'Argent. . .

Ayant reposé son verre après avoir bu, Pierre demanda :

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles ? . .

—Des nouvelles ? . . interrogea Fabian.

—Oui. . . de Constantine ; votre fille. . . votre fils vont bien ? . .

Un instant surpris par cette question, l'autre se remit presque aussitôt et répondit :

—Oui. . . oui, très bien, je vous remercie. . .

Il plongea son nez dans son verre pour dissimuler une légère rougeur qui, soudainement, avait envahi son visage.

—Et. . . Mlle Pépita ne vous parle pas du sergent Fleuret ni de sa femme ? interrogea le jeune homme.

—Pas un mot, répondit Fabian en secouant la tête ; ils ne vous ont pas écrit ?

—Rien encore par ce courrier ; et cependant aussitôt à Majunga, je les ai avisés que j'étais changé de destination et qu'au lieu de

m'en aller tenir garnison à Tamatave, je rejoignais la colonne. . . Je suis inquiet ; je les ai laissés très ennuyés, très tristes, et je voudrais savoir. . .

Fabian continua de manger silencieusement, se contentant d'indiquer par un signe de tête qu'il prenait part au souci du jeune homme, et le repas s'acheva sans que ni l'un ni l'autre eussent desserré les dents.

—Je vous quitte, fit Pierre, après avoir consulté sa montre : il va être huit heures et il faut que je regagne ma compagnie pour l'appel.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent : une fois seul dans sa tente, Fabian étendit sur la table une carte qu'il avait tirée de sa poche et qu'il se mit à examiner attentivement, consultant des notes écrites sur de minuscules feuilles de papier et pointant certaines positions à l'aide d'un crayon rouge.

Il travaillait ainsi depuis deux ou trois heures, ayant eu la précaution de dissimuler dans une enveloppe de carton le verre de sa lampe, pour que la lumière n'en fût pas visible du dehors, lorsque tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un coup de feu éclata dans le lointain.

Fabian tressaillit et, relevant la tête, écouta, les sourcils froncés, la face inquiète.

Plus rien : dans le camp, autour de lui, nul n'avait bougé ; les troupiers, sous la protection des grand-gardes et des sentinelles, cherchaient dans un repos souvent troublé par les piqûres des moustiques, l'oubli des fatigues et des souffrances de la journée.

—Une fausse alerte ! . . murmura Fabian, qui reprit son travail.

Mais il n'était pas depuis une heure penché à nouveau sur sa carte, qu'il tressaillit une fois encore et prêta l'oreille : un bruit discret, comme un frôlement sur le sol venait d'attirer son attention.

Il se leva, marcha vers le pan de toile qui fermait sa tente, le souleva et regarda au dehors ; autour de lui tout était calme et silencieux ; les tentes, sombres, formaient dans la nuit un amas de monticules, semblables à d'énormes taupinières ; dans l'ombre, un seul point lumineux, celui que faisait à travers la toile de sa tente, la grosse lampe à la lueur de laquelle le général travaillait, préparant la marche du lendemain.

Un long moment, M. Fabian demeura immobile, invisible pour un œil qui eût été aux aguets, car son vêtement de couleur cachoutée se confondait avec la tente même ; puis il rentra, laissa retomber le morceau de toile et se retournant allait gagner sa couchette, lorsqu'il s'arrêta surpris : en face de lui, aplati contre le sol, soulevant l'étoffe de la tente, un buste d'homme apparaissait, nu, luisant, de teinte cuivrée.

—Ramsa ! fit M. Fabian.

L'homme s'aidant des mains, se coula complètement à l'intérieur, vêtu seulement d'un pagne qui lui ceignait les reins, laissant à ses membres toute leur liberté et toute leur souplesse.

—Eh bien ? demanda laconiquement Fabian.

Sans répondre, l'autre se dressa sur ses pieds et titubant, s'approcha de l'Européen sous les yeux duquel il mit son bras, maculé de taches brunes et brillantes.

—Blessé ! s'exclama Fabian ; c'est sur toi que l'on a tiré tout à l'heure ?

—Oui ! au passage du fleuve. . . une sentinelle m'a envoyé un coup de feu ; mais j'ai plongé et j'ai fait sous l'eau une cinquantaine de mètres. . . en sorte que le blanc a cru m'avoir tué. . .

Pendant que l'homme donnait cette explication, Fabian avait sorti de sa cantine une boîte à pharmacie et se préparait à panser sommairement la déchirure assez profonde faite au gras de l'épaule par la balle du Lebel ; ce fut seulement lorsque la blessure, recouverte d'un tampon de charpie, se trouva enveloppée d'une bande de toile qu'il demanda :

—As-tu réussi ? . .

—J'ai vu Ramasombazaha, lui ai remis ton écrit. . .

—Il a compris ? . .

—Il m'a chargé de te dire que ce que tu lui conseillais, il allait le faire ; j'ai vu aussi le vahasa, major anglais qui m'a commandé de t'informer qu'il pointerait lui-même les canons. . .

Un éclair de satisfaction passa dans les prunelles de M. Fabian,

—C'est bien, fit-il ; tu peux te retirer, mais aie soin de t'envelopper dans ton lamba de manière à ce qu'on ne puisse se douter que tu es blessé. . .

L'homme disparut par le même chemin qu'il avait pris pour entrer et M. Fabian, rassuré sur le résultat des opérations du lendemain, se jeta sur sa couchette où il ne tarda pas à s'endormir du profond sommeil que donne une conscience tranquille.

Des corps de feu éclatant soudain l'éveillèrent en sursaut ; il bondit sur ses pieds et se précipita dehors ; il faisait grand jour et, à la position du soleil déjà haut dans le ciel, criblant la terre de rayons brûlants, il estima qu'il ne devait pas être loin de sept heures.

De la place où se trouvait dressée sa tente, il pouvait, la lorgnette aux yeux, suivre à merveille les différentes phases du combat : là-bas, le long de la rive du Betsiboka, qui faisait au milieu des brousses un large ruban argenté, les casques des légionnaires déployés en tirailleurs piquetaient de points blancs la verdure des roseaux et des plantes aquatiques.

De l'autre côté du fleuve, des éclairs brillaient entre les arbres, tandis qu'au-dessus des frondaisons vertes de petits nuages blancs s'élevaient : c'étaient les Hovas qui tiraient, défendant, bien à couvert, le gué par lequel la colonne devait franchir la rivière.

Protégés par le feu des légionnaires, les tirailleurs algériens tentaient d'avancer et de forcer le passage ; mais, bien que mal dirigée, la fusillade ennemie était tellement intense, tellement nourrie que, devant la grêle de balles — inoffensives, d'ailleurs — qui tombaient en avant et autour d'eux, les officiers n'osaient lancer leurs hommes, impatients cependant de jouer de la baïonnette.

Alors, sur un ordre du commandant de la colonne, la canonnière la *Brave* vint à toute vapeur, s'embossa au confluent même du Betsiboka et de l'Ikopa et, prenant en écharpe les tirailleurs ennemis, ouvrit le feu avec ses canons-revolvers.

Mais, en dépit des boulets et des obus qui fouillaient la lisière de la forêt où les Hovas étaient retranchés, rasant les fourrés, abattant des piles entières d'arbres, contrairement à leur habitude de fuite rapide, ils tenaient bon, continuant de couvrir la rivière de projectiles, il ne fallut pas moins d'une cinquantaine de coups de canons pour les faire déguerpir.

Alors, protégés par l'artillerie de la canonnière, les légionnaires et les tirailleurs passèrent l'eau et, tout d'une traite, parvinrent au village de Maralolo où ils entrèrent vers midi.

Pendant les deux jours qui suivirent, et durant lesquels le reste de la colonne passa très péniblement le fleuve, M. Fabian demeura invisible pour tout le monde, enfermé dans sa tente, étendu sur sa couchette pris d'un accès de fièvre.

Le colonel, lui-même, qui cependant eût voulu avoir de lui quelques renseignements, ne pût le voir ; quant au médecin-major, le malade refusa énergiquement de l'admettre à son chevet ; comme on savait que c'était un original, nul n'insista, chacun d'ailleurs ayant autre chose à faire que de se préoccuper de la santé du personnage.

Seul, quelqu'un s'en préoccupa, mais sans en rien dire à personne, obéissant à un secret instinct et à un soupçon né en lui depuis qu'à Maroway, était tombé entre ses mains ce chiffon de papier émanant du premier ministre de la reine.

Ce quelqu'un était de Bériex : pourquoi du premier moment où il avait été mis en présence de M. Fabian, s'était-il senti animé à son égard de sentiments peu sympathiques ? Cela, il n'aurait pu l'expliquer ; mais, ce qu'il y avait de certain, c'est que lorsque l'ordonnance Morillot lui avait tendu ce papier, trouvé à l'endroit même où avait couché Fabian, le marquis avait aussitôt conçu des soupçons contre ce personnage.

Et voilà que le hasard avait voulu que ce fût lui que le colonel chargeât d'aller prévenir M. Fabian qu'il le mandait : or, le jeune homme forçant la consigne en dépit des protestations des porteurs malgaches qui formaient autour de la tente du malade un cordon de sentinelles très serré, était entré quand même.

Cela, il est vrai, ne l'avait pas avancé à grand'chose, M. Fabian ayant pu à peine, lui dire d'une voix éteinte qu'il était incapable de bouger ; mais, durant que, le nez dans la couverture, Fabian murmurait quelques mots inintelligibles, les regards du jeune homme s'étaient machinalement arrêtés sur une tache d'un brun rougeâtre qui tranchait sur la poussière grise du sol ; partant de cette tache, il y avait comme une traînée très mince de même teinte qui gagnait le bord de la tente dont la toile paraissait maculée, e. le aussi.

Il suffit que l'on ait le soupçon éveillé sur un individu, pour que rien de ce qui le touche ne vous soit indifférent et instinctivement, il s'établit aussitôt dans l'esprit du jeune homme un rapport entre ces taches et le coup de feu tiré durant la nuit.

Il sortit, rêveur, fit le tour de la tente, constata au dehors les mêmes taches et demeura, durant quelques minutes, à s'apitoyer avec les porteurs malgaches occupés à faire cuire leur riz, sur le sort du maître ; sans en avoir l'air, il les examinait et remarqua que l'un d'eux ne paraissait se servir de son bras droit qu'avec peine : en outre le "lamba" blanc dont il était enveloppé portait à l'épaule une presque imperceptible tache rosée, comme si, en dessous, un linge sanglant eût suinté.

— Ramsa ! appela en ce moment Fabian, dans l'intérieur de la tente.

L'homme au lamba se leva et disparut.

Alors de Bériex s'éloigna rêveur, se demandant si l'instinctive antipathie que lui avait inspiré ce M. Fabian, ne l'entraînait pas vers d'in vraisemblables soupçons.

X — ON A DES NOUVELLES DE MAMAN NAÏDE

La veille, toute la brigade de Metzinger, ayant traversé la Betziboka, avait continué sa marche vers Meaventana et, après avoir chassé les tirailleurs ennemis des crêtes de Beratsimana, avait bivouaqué sur cette position, le général ne pouvant poursuivre plus avant, sans connaître le résultat des reconnaissances envoyées sur les talons des fuyards.

Vers le milieu de la nuit, il avait appris que ceux-ci, — suivant leur habitude, — avait rejoint le gros de leur troupe, et, alors, il avait aussitôt rassemblé le chef de corps pour leur donner ses instructions sur l'attaque du lendemain.

A cette espèce de conseil de guerre, M. Fabian avait été convoqué pour donner sur la position occupée par l'armée hova, et sur les moyens d'accès, tous les renseignements qu'il possédait ; selon lui, il l'affirma avec assurance, rien n'était impossible à nos troupes, d'autant plus que, si la position était d'aspect formidable, c'était surtout avec de l'artillerie qu'il était possible de la défendre et de la rendre imprenable ; or, l'artillerie des Hovas, on savait ce qu'elle valait.

Donc, au matin, on s'était mis en marche, les tirailleurs algériens formant tête de colonne, protégés par un peloton de chasseurs d'Afrique en extrême pointe, et suivis immédiatement de la 10^e batterie de montagne. L'état-major venait ensuite, avec les chasseurs à pied, la 16^e batterie et enfin les légionnaires.

Au fur et à mesure que l'on avançait, on voyait se dresser, au milieu de la plaine, la sorte d'éperon rocheux sur lequel se trouve bâtie la ville hova ; en dépit des affirmations de M. Fabian, l'accès devait en être des plus rudes et chaque mètre fait en avant permettait de distinguer plus nettement les fortifications accumulées par l'ennemi, fossés, épaulements garnis de canons, enchevêtrements de cactus et de fils de fer ; si bien que les officiers qui, avec leur lorgnettes, se rendaient compte de ce qui attendait leurs hommes, fronçaient les sourcils, et mâchonnaient leurs moustaches.

Heureusement, une fusillade assez nourrie qui accueillait soudain la colonne, comme elle traversait le gué de la Mandroja, vint faire diversion à ces légitimes appréhensions ; durant que l'artillerie prenait position sur un mamelon, en arrière de la rivière, pour fouiller de ses projectiles les bois dans lesquels les éclaireurs ennemis se tenaient embusqués, la colonne commençait son déploiement ; les chasseurs, l'arme au pied, protégés par leur ligne de tirailleurs, égaillés dans les brousses, tandis que le régiment d'Afrique, allongeant les jambes, gagnait grand train, à travers les rizières, sa place de combat.

Le mouvement terminé, tout le monde fit halte pour souffler un peu, pendant que l'artillerie abandonnait la position du haut de laquelle elle avait facilité le passage du gué pour gagner une crête de laquelle il lui était facile de bombarder Meaventana.

Ah ! le rude chemin qu'il leur fallut prendre et quel mal ils eurent à hisser leurs pièces jusque-là : en vain, les mulets renâclaient, ruant, s'abattant ; en vain les roues enfonçaient jusqu'au moyeu et les caissons se renversaient, les canons montaient tout de même, tirés, poussés, soulevés, pour ainsi dire portés à bras.

Enfin, la voici en batterie, la 15^e, la hausse est mise à 2,000 mètres et le feu commence sur la ville.

Aussitôt, les hauteurs de Meaventana se couronnent de fumée, des détonations éclatent, et des obus viennent tomber en avant de nos pièces, s'enfonçant dans le sol, sans éclater pour la plupart.

Les coups de canons hovas répondent si exactement aux nôtres, avec une régularité telle qu'un loustic, parmi les chasseurs qui attendent en bas, l'arme au pied, le moment de se "lancer dans le bal", prétend que l'on échange des saluts.

Mais voilà que, sur une autre hauteur, une batterie nouvelle se démasque tout à coup et, mieux commandée, elle envoie sur la 15^e une pluie de projectiles.

Les mulets se cabrent, des caissons se brisent..., un commencement de désordre causé par la surprise.

Alors, la 16^e batterie se met à donner de la voix : seulement pour varier un peu les effets, ce sont des obus à la mélinite qu'elle envoie.

Pfttt ! le résultat est merveilleux : on voit sur le plateau en face, une fuite de lambas blancs et la canonnade cesse... pas entièrement cependant. Une pièce continue à tirer, merveilleusement réglée, trahissant par sa précision la présence d'un pointeur européen et les obus arrivent sur la batterie, éclatant à distance.

Un éclat brise une branche à quelque centimètres de la tête d'un servant, un autre éclat brise le casque d'un officier, un autre jette pas un mulet.

Cette fois, aucune émotion : le premier moment de surprise est passé, et les commandements fait d'une voix calme, nette, sont exécutés avec autant de précision que si l'on se trouvait sur un champ de tir.

Enfin, cette entêtée de pièce hova se tait, réduite au silence par

le tir des nôtres, qui, peu à peu, ont fini par rendre la position intenable pour les servants et les officiers : à l'aide des lorgnettes, on aperçoit dans l'herbe des corps blancs étendus à côté des canons, démontés pour la plupart.

Alors, à travers champs, on voit subitement une multitude qui galope éperdument : ce sont les troupes hovas de première ligne qui ont tenu bon tant qu'elle se sentaient appuyées par l'artillerie, mais qui se croient perdues maintenant et qui lâchent pied, poursuivies par les feux de salve de nos compagnies.

Le moment est venu de donner l'assaut : dans la plaine maintenant silencieuse il se fait un cliquetis d'acier : ce sont nos hommes qui, sur un commandement répété de bouche en bouche, mettent baïonnette au canon et, en un clin d'œil, c'est un hérissément d'éclairs scintillant au grand soleil.

Un coup d'épaule pour relever le sac, un coup de reins pour rajuster le ceinturon et en avant ! Toute la colonne s'ébranle d'un pas accéléré, les hommes portant le fusil d'une main, de l'autre tenant le fourreau du sabre-baïonnette qui, s'empêtrant dans les hautes herbes, gêne leur marche.

Ils vont le buste un peu penché en avant, le cou tendu, la face frissonnante, les yeux fixés sur les officiers qui les précèdent le sabre au poing, accompagnés de la clique prête à emboucher le chéison.

Là-haut, couronnant la hauteur à laquelle on n'accède que par des sentiers de chèvres, se dresse le Rova, silencieux.

Que cache ce silence ? Épouvantée par notre artillerie, la garnison du fort a-t-elle fui avec le reste de l'armée ? Ou bien les conseillers européens de Ramassombazaha l'ont-ils poussé à profiter des fortifications formidables accumulées en cet endroit pour arrêter et anéantir la colonne française ?

Grave question que se posent les officiers, mais à laquelle le troupière, lui, ne songe guère : on va se cogner, on va voir enfin un museau de Hova, depuis si longtemps qu'on languit après ! et, ma foi, tant pis pour les malchanceux qui resteront dans l'herbe avant d'arriver en haut : pourvu qu'on puisse leur fourrer la patte dessus, peu importe le reste.

Après tout, ne vaut-il pas mieux claquer là, au grand soleil, d'une balle, que d'une indigestion de quinine dans quelque ambulance...

Cependant le Rova est toujours muet et plus on avance, plus se distinguent les flancs rocheux, abrupts, escarpés sur lesquels les Hovas ont entassé les épaulements, les fossés, les redoutes, les chevaux de frise.

C'est là-dessus qu'on va s'élaner tout à l'heure, c'est par là qu'il va falloir se hisser à moins qu'une décharge à bout portant, fauchant tout à coup les premiers rangs, ne nous apprenne que l'ennemi est décidé à nous barrer la route.

Mais cette marche relativement lente que les chasseurs exécutent avec autant d'impassibilité et de docilité que s'ils faisaient, en terrain varié, l'école de tirailleurs, les légionnaires eux, d'humeur plus indépendante, non d'un sang plus ardent, mais, de caractère moins discipliné, s'en énervent, et des murmures sourds courent dans les rangs.

Qu'est-ce que c'est que cette bailade ? A-t-on jamais vu ça ? Est-ce pour se promener la canne au poing qu'on leur a fait bouffer, depuis Majunga, des kilomètres... et des kilomètres ? Avait-on l'intention de s'approcher de messieurs les Hovas, le casque à la main, pour leur demander libre passage ?...

Et, de même qu'un cocher qui conduit un cheval de sang est contraint de lui tenir les rênes fermes pour le contenir et l'empêcher de filer en avant, ainsi les officiers de la légion, qui connaissent le tempérament de leurs hommes, sont, depuis un instant, obligés de les retenir ; à tout moment la ligne se brise, une escouade fait un bond en avant, une section menace de s'emballer au pas gymnastique ; bref, les légionnaires ne sont plus en main.

Tout à l'heure, si l'on n'y prend garde, les légionnaires chargeraient tout seuls.

Sans compter que le bruit court tout à coup que ce sont les chasseurs qui doivent entrer les premiers dans le Rova : oui, paraît que ça a été réglé comme ça, avant l'attaque... Eh bien ! pourquoi donc les "vitriers" seraient-ils à l'honneur tout seuls ?... est-ce que la légion, elle aussi, n'a pas été à la peine...

En voilà des idées de décider la chose, avant de savoir comment ça se passerait ; et puis, c'est de la justice, ça !... alors comme dans le paradis, les premiers seraient les derniers !

La légion formerait la haie à la porte pour que messieurs les chasseurs leur défilent devant le nez, clairon en tête.

Pas de ça, Lisette, c'est ceux qui arrivent avant les autres qui doivent avoir les honneurs du pas... ou bien, alors, y a rien de fait.

Les hommes, tout en accélérant le pas, bougonnent ainsi, se montant la tête, et, dans ces cerveaux, déjà enivrés de l'odeur de la poudre, des détonations de l'artillerie, il ne faut pas grand'chose pour que l'autorité des chefs soit sur le point d'être méconnue.

Et, chose bizarre, les officiers eux-mêmes commencent à s'énervier, eux aussi : les murmures des hommes leur bourdonnent aux oreilles, leurs raisonnements leur semblent juste : après tout, oui, pourquoi les chasseurs plutôt que la légion, si celle-ci arrive la première ?

Instinctivement, leurs regards se tournent vers l'aile opposée, celle occupée par les chasseurs ; ceux-ci n'ont pas encore terminé leur mouvement, retardés par le passage d'un terrain marécageux et, pour rattraper le temps perdu, ils prennent le pas gymnastique.

Alors, les officiers de la légion, croyant ou plutôt feignant de croire que l'ordre a été donné de charger, font sonner les clairons et, baïonnette basse, les légionnaires s'élancent, tandis qu'à son tour toute la ligne s'ébranle et qu'au silence de tout à l'heure, succèdent les notes affolées des cuivres, les honneurs des hommes, les commandements des officiers.

Mais les légionnaires ont l'avance, ils filent comme des lapins, sans souci des obstacles qui parsèment la plaine ; les voici maintenant au pied des escarpements et, sans tenir compte des difficultés presque insurmontables qui les attendent, ils vont se jeter comme des fous sur les rochers.

—Halte !... sac à terre !... crie une voix.

C'est le capitaine Bulot, de la 3^{me} compagnie, qui vient d'avoir l'idée d'alléger ses hommes pour leur rendre l'escalade plus facile ; là-bas, les "vitriers" arrivent grand train et il ne s'agit pas de se "faire faire la barbe" par eux.

D'ailleurs, avant même que le commandement ne fût fait, une section qui galopait en avant de la ligne, enlevée par un grand diable de sergent, lequel devançait ses hommes de plusieurs mètres, avait jeté son sac au bras de la montée ; le fusil en bandoulière, pour avoir l'usage de leurs mains, s'accrochant aux herbes, aux broussailles, aux arbustes, franchissant les talus, dégringolant dans les fossés, s'écorchant aux haies des cactus, aux pieds des palissades, ils grimpent comme des singes, sans souci des cris des officiers les rappelant en arrière, faisant entre eux une course au clocher, à celui qui atteindra le premier les retranchements.

Mais, à côté du sergent, un clairon ne cesse jamais de sonner la charge, s'époumonnant à envoyer vibrantes et affolées les notes de cuivre...

D'en bas, comme un écho, montent les sonneries de la colonne, qui, maintenant, atteint presque le pied des retranchements.

Mais, tout à coup, le sergent pousse une exclamation furieuse ; il vient d'apercevoir une section de "vitriers" qui grimpent, eux aussi, agiles comme des chats, sur l'autre flanc du mamelon.

—En avant ! hurla-t-il !... la légion, en avant !

Ses hommes bondissent, toujours distancés par le colosse, qui semble avoir des jarrets d'acier et franchit les obstacles comme le pourrait un cheval de course.

Mais, à la brèche que notre artillerie a pratiquée, dans la porte du Rova, il se trouve nez à nez avec un officier de marsouin, tout, poudreux, tout écorché, mais tout vibrant aussi et prêt à disputer, le sabre à la main, le passage que le sergent barre de son énorme carrure.

—Place, sergent ! s'écria-t-il, les "vitriers" à l'honneur !...

Mais l'autre s'est retourné et l'a saisi dans ses bras :

—Pierre... mon Pierrot !...

—Papa Sulpice !...

C'est lui... en effet... c'est le sergent Fleuret ; mais combien changé ! D'abord, il a émondé sa belle barbe, son orgueil, puis deux mois de soleil ont cuit son teint et deux mois de souffrances et de fatigue ont creusé ses joues ; enfin la joie de faire un coup de feu le rajeunit au point qu'il est presque méconnaissable... Et puis, l'uniforme...

Le clairon s'est tu, stupéfait de cette accolade ; en bas, se rapprochant, montent toujours les notes de la charge, plus vives, plus pressées, mettant dans l'air une grisserie...

Les casques de la légion apparaissent... Les "vitriers", eux, sont encore loin en arrière.

Alors, s'arrachant des bras du jeune officier !

—Entre... lui dit-il tout bas, entre le premier !

Et comme Pierre se défend :

—L'honneur sera tout de même pour la légion... mais l'avancement sera pour toi !...

Et au clairon :

—Va, camarade... et envoie-nous ça comme il faut !

Pierre s'élançait, franchit la brèche, et le sabre aux dents, s'aidant des pieds, des mains, parvient au sommet des décombres où debout, le sabre levé, il crie tout vibrant :

—Clairon !... la marche du régiment.

Et, tandis que les notes s'envolent au loin, annonçant à la colonne qui s'avance que la légion est sur la position, la 2^{me} compagnie arrive essoufflée et s'arrête pour présenter les armes au drapeau flottant maintenant à la crête des remparts et que tous les clairons de la colonne saluent de leurs sonneries.

Le soir, à Suberbiéville, dans la maison de briques, bâtie à l'eu-

ropéenne, où, avec un grand nombre d'officiers, Pierre Ladret avait été logé, il y eut, comme bien l'on pense, une interminable causerie entre lui et Sulpice Fleuret.

La stupéfaction qu'il avaient l'un et l'autre éprouvée, en se rencontrant dans la matinée, à la porte du Roval de Méaventana avait été, sur le moment, en partie atténuée par les circonstances mêmes dans lesquelles se produisait la rencontre. Mais l'action terminée, leur griserie s'était envolée et, chacun de son côté, tandis que la colonne filait sur Suberbiéville, abandonné par l'ennemi, n'avait cessé de songer aux singuliers hasards dont la vie est remplie.

Trois mois auparavant, ces deux hommes se quittaient à Constantine; l'un demeurait en Algérie, l'autre traversait les mers et s'en allait aux cinq cent mille diables! et voilà qu'ils se retrouvaient tout à coup... et en quelle circonstance, grand Dieu...

—Pierre!... mon Pierre!

—Papa Sulpice!

C'était par ces mots, tombés, balbutiants, de leurs lèvres, tandis qu'ils s'étreignaient tendrement, que l'entretien avait commencé entre les deux hommes aussitôt que, l'appel terminé, le sergent avait pu se lancer à la recherche de l'officier.

Puis, assis l'un à côté de l'autre, sur un banc, dans le petit jardin qui entourait la maison, au milieu de l'ombre rapidement croissante, alors qu'autour d'eux peu à peu le silence se faisait, ils s'étaient interrogés mutuellement.

Il avait fallu que Pierre parlât le premier et qu'il expliquât comment il se faisait que, partant pour Tamatave, il se trouvait avec le corps expéditionnaire. Oh! parbleu! c'était fort simple; à Suez, un officier d'infanterie de marine, à destination de Majunga où il était affecté à une compagnie de tirailleurs malgaches, avait dû être débarqué, subitement pris de dysenterie.

Payant d'audace, Pierre avait prié le commandant de télégraphier au Ministère de la marine pour demander l'autorisation de permuter avec le malade et de poursuivre sa route sur Majunga: à Diego Suarez, on avait trouvé une dépêche détachant aux tirailleurs malgaches le sous-lieutenant Pierre Ladret... et voilà...

—C'est une véritable veine! dit-il en terminant... et vous... racontez-moi un peu, à votre tour; car enfin, moi, je venais toujours dans le pays... Au lieu que ce soit Tamatave, c'est Majunga et voilà tout... Mais vous que je croyais à Constantine...

Il demanda, baissant la voix, et d'un accent de tristesse:

—Ça n'a donc pas marché avec maman Naïde?...

Sulpice asséna sur le sol un coup de son godillot et grommela:

—Parbleu!... le commandant Guiscard avait raison et toi aussi... Quand on a tiré si longtemps ensemble la même carriole... ça vous semble tout drôle de ne plus être dans les brancards.

—Oui... le 13e vous manque...

—C'est juste... mais pas tant qu'elle!...

Et, surprenant un petit haut-le-corps d'étonnement chez Pierre, le sergent ajouta:

—Oui... ça t'épate, n'est-ce pas?... Eh bien! ça ne t'épate pas

tant que moi, et celui qui m'aurait dit qu'un jour viendrait où je regretterais la vieille... Celui-là, je l'aurais envoyé à Dache, le persequer des sapeurs...

Pierre n'en revenait pas; il demanda:

—Mais, enfin, elle vous a quitté; c'était convenu, puisque vous m'aviez demandé tous les deux ce que vous deviez faire; seulement, je vois que vous n'avez guère suivi mes conseils...

Le vieux eut un hochement de tête.

—Ça ne se pouvait pas... vois-tu; non, ça ne se pouvait pas; et puis, c'est elle qui a voulu que ça s'arrange comme ça, et tu la connais, quand une fois elle s'est collé quelque chose dans la tête... c'est comme si le pape y avait passé...

Le jeune homme comprenait de moins en moins.

—Quoique ayant quitté la caserne, elle pouvait vous voir encore et, au bout de quelque temps, quand la chose aurait été oubliée...

—Mais elle est partie!... oui, elle a quitté Constantine! est-ce que je ne te l'ai pas écrit?... si, parfaitement; tu n'as pas reçu ma lettre alors?

—Je n'ai reçu encore aucune lettre de vous et justement j'en parlais l'autre jour, à Maroway, avec M. Fabian...

Sulpice bondit sur ses pieds:

—Fabian est ici!... Fabian de Constantine!

—Oui... celui qui tenait un établissement de vins dans la rue de la Medjerda...

Le sergent se rassit, les jambes subitement coupées.

—Mais alors, si tu l'as vu, balbutia-t-il, il a dû te donner des nouvelles de ma vieille... puisqu'elle est partie avec lui...

Pierre en tombait de son haut: Mme Fleuret était partie avec Fabian! Mme Fleuret était à Madagascar! et quand lui, Pierre, avait parlé d'elle, il n'en avait pas soufflé mot!

—Voyons, insista Sulpice, tenaillé par l'inquiétude, il n'est pas possible qu'il ne t'ait pas raconté la chose? comme quoi la vieille, ne pouvant supporter l'idée de quitter cette caserne où elle avait vécu durant si longtemps, a voulu s'en aller loin, bien loin, et que l'idée lui est venue d'aller tenir une cantine sur les chantiers de la concession dans laquelle M. Fabian est intéressé. Il ne t'a pas conté ça!...

—Pas un mot...

Sulpice s'empoigna la tête à deux mains, fourrageant rageusement sa perruque grise.

—Ah ça!... ah ça!... c'est-y qu'il lui serait arrivé malheur?

Quoique sentant dans tout cela un mystère incompréhensible pour lui, le jeune homme sentit la nécessité de mentir pour remonter un peu le sergent qui restait là, courbé en deux, les bras ballants, comme cassés.

—Voyons... voyons, fit-il, en voilà des idées: d'abord M. Fabian, ne me connaissant pas, n'avait aucune raison de me raconter ses affaires; et puis, rien ne dit que maman Naïde l'ait accompagné jusqu'ici... Vous savez comment elle est et il se peut très bien qu'à peine partie, elle ait regretté son coup de tête et ait débarqué à Suez ou à Port-Saïd...

—Elle me l'aurait écrit...



«Toi l'avoir échappé belle, ma lieutenant!» fit Marengo en lui tendant son casque qu'une balle avait crevé. (Voir No 41, page 22).

—Une lettre peut s'égarer... voyez la vôtre... l'ai-je jamais reçue ?...

Ce raisonnement parut tranquilliser Sulpice qui, au bout d'un moment, murmura :

—Tu as peut-être raison...

Et reprenant son récit :

—Alors, quand elle a été partie, il s'est fait autour de moi un grand vide... j'ai pris la caserne en horreur; les mioches m'énervaient, me tapaient sur les nerfs... J'ai senti qu'en restant là-bas, je m'en irais par petits morceaux... et, comme y avait un régiment de la légion qui faisait les sacs pour ici... j'ai demandé à en être.

Puis, ressaisi par son angoisse :

—Ah ! ma pauvre vieille !... balbutia-t-il, la voix étranglée...

Ému de cette grosse douleur, Pierre tenta de le reconforter.

—Écoutez donc, pourquoi vous désoler, M. Fabian doit être à Suberbiéville, car il ne quitte pas l'état-major auquel il fournit des renseignements; demain on le verra et il vous donnera des nouvelles...

Ces paroles rassérénèrent un peu Sulpice dont les idées prirent un autre cours.

—Si tu savais quel coup ça m'a donné ce matin, quand je t'ai vu là, devant moi !... Ça été comme une bouffée d'orgueil, qui m'est montée à la tête... J'aurais voulu que toute la colonne fût là pour pouvoir lui crier : "Voyez-vous... ce petit-là, c'est moi qui l'ai élevé... c'est moi qui en ai fait un soldat, un officier qui n'a pas froid aux yeux", et tandis que le clairon sonnait... j'avais des larmes plein les yeux de te voir comme ça à côté du drapeau que tu avais planté...

Il était emballé, le brave Sulpice, et Pierre, tout ému, le regardait avec attendrissement.

Là, là, papa Sulpice, fit-il, tentant de tourner la chose en plaisanterie, voilà-t-il pas une affaire !... Comme s'il n'était pas tout naturel que je l'aime, moi aussi, ce drapeau dont vous m'avez tant parlé, quand j'étais gamin...

Et riant, il ajouta :

Il ferait beau voir qu'un enfant de troupe du 13^{me} ne fût pas toujours au premier rang ?...

Le sergent se caressait les moustaches d'un air perplexe.

—Ah ça !... mais... dit-il au bout d'un instant... il y a une chose que je ne m'explique pas... ce matin, c'était bien une section de chasseurs que tu commandais ?... Te voilà donc "vitrier", à présent ?...

—Non, seulement j'ai accompagné depuis Meaventana un convoi de ravitaillement avec une demi-compagnie de tirailleurs... Alors, curieux de voir ce qui allait se passer, j'ai marché ce matin jusqu'à ce que j'atteigne les premières lignes... Une fois là, je me suis emballé lorsqu'on a sonné la charge et j'ai couru devant moi, comme un fou... voilà.

Il avait raconté cela tout naturellement, sans emphase, comme s'il eût parlé de la chose la plus simple du monde.

Comme il étouffait un bâillement, Sulpice se leva.

—Mais je suis là à bavarder et il est tard ; je vais regagner ma compagnie.

—Je vous accompagne.

Et ils s'en allèrent tous les deux, bras dessus, bras dessous, le sergent se rengorgeant et bombant la poitrine comme si tout le monde l'eût pu voir passer en compagnie de son cher lieutenant; malheureusement, tout le monde dormait, et le silence n'était troublé que par le pas lourd et rythmé des patrouilles.

Comme ils allaient se séparer, s'étant donné rendez-vous pour le lendemain, la porte d'une maison européenne s'ouvrit et, sur le seuil, éclairés par une lampe, parurent deux hommes, l'un les manches toutes galonnées d'or, l'autre vêtu en civil.

Le dernier, prenant congé de l'autre, dit ces mots :

—Voilà, mon colonel, tout ce que je puis vous dire sur Tsarasotra; vous y pourrez très facilement installer une grand'garde sans craindre que l'ennemi vous inquiète. Il ne reviendra certainement pas d'Andriba, où il s'est réfugié, pour récolter des coups de feu... Je crois que la leçon de ce matin lui aura profité...

Et, ayant salué, le civil tourna les talons, la porte une fois fermée, pour se trouver nez à nez avec Pierre et Sulpice.

Du premier coup d'œil, il reconnut ce dernier et il fit un pas en arrière, tandis que la stupéfaction peinte sur son visage se mêlait d'une sorte de mécontentement.

—Le sergent Fleuret ! s'exclama-t-il presque aussitôt en tendant les mains dans un geste amical, en voilà une rencontre !

—Et ma femme, monsieur Fabian ?... Aménaïde ?

—Vous n'en avez pas de nouvelles ? demanda Fabian, avec une sorte d'hésitation en regardant Pierre.

Celui-ci se méprit sur le sens de ce regard.

—Ce pauvre ami se fait sauter la tête, parce lui ayant conté que je vous avais trouvé ici, je n'ai pu lui dire que vous m'aviez parlé de sa femme.

—Je vais vous expliquer...

Mais le jeune homme lui coupa la parole.

—Avant que vous parliez, laissez-moi vous dire si je n'ai pas deviné la vérité; Mme Fleuret, à peine partie, aura regretté Constantine et le 13^e, et vous aura faussé compagnie, en route, pour retourner là-bas où elle sera arrivée après le départ du sergent; est-ce ça ?

Une flamme singulière brilla dans les prunelles de Fabian dont un rictus crispa les lèvres et il murmura :

—C'est cela... C'est bien cela...

Sulpice poussa un gros soupir et secouant avec énergie les mains du personnage.

—Ouf !... me voilà un fameux poids de moins sur la conscience !... C'est que, voyez-vous, je craignais de voir dans votre silence l'indice d'un malheur...

L'autre haussa les épaules.

—Mais non; quel malheur ?... seulement je ne pouvais pas donner des nouvelles de votre femme au lieutenant, puisqu'elle nous a quittés à Suez.

Puis, s'éloignant un peu brusquement.

—Vous m'excusez... mais je suis brisé et je vais tâcher de dormir un peu... à demain, n'est-ce pas, et bonne nuit ?

*On se sépara et chacun s'en alla de son côté.

Le lendemain, il était onze heures, et Pierre s'appêtait à gagner la grande tente où était installée la popote des officiers, lorsqu'il vit arriver Sulpice tout essoufflé.

—Tiens !... lis, fit-il laconiquement en tendant au jeune homme une enveloppe, couvertes de timbres étrangers et maculée par les cachets de la poste : elle portait comme souscription "Monsieur Sulpice Fleuret, sergent au 13^e zouaves, à Constantine, Algérie". Et, à la place de ces mots qu'un trait de plume avait biffés, d'une autre main étaient écrits ceux-ci : "sergent à la légion étrangère, corps expéditionnaire de Madagascar".

C'était une lettre de Mme Fleuret, datée de Vonibohitra : c'était là que se trouvait le point principal de la concession dans laquelle était intéressé M. Fabian : c'était là qu'elle vivait tant bien que mal; plutôt mal que bien, depuis quatre mois; comme elle écrivait difficilement, elle donnait peu de détails sur son existence, se contentant de dire que la cantine rapportait gros et qu'on trouvait des cailloux d'or qui faisaient fort bien dans la tirelire...

Les deux hommes se regardèrent ayant le pressentiment d'un malheur. Pourquoi Fabian n'avait-il pas parlé à Pierre de maman Naïde ? pourquoi la veille au soir, avait-il menti en disant qu'elle l'avait quitté à Port-Saïd, alors qu'en réalité, elle était avec lui, à Madagascar, depuis cinq mois ?

Sans se rien dire, ils se précipitèrent par les rues, s'enquérant du logis qui avait été affecté à M. Fabian; quand ils y arrivèrent, l'ordonnance d'un officier, logeant à côté, leur apprit que M. Fabian était parti avec ses porteurs, à pointe d'aube.

XI — BONNE PRÉCAUTION

La rencontre par M. Fabian d'un homme qu'il supposait à plusieurs milliers de kilomètres de lui, avait produit, durant la première seconde, le même effet qu'un coup de massue lui tombant tout à coup sur le crâne; même, il n'avait pas été éloigné de douter du témoignage de ses yeux, ne pouvant croire que cette silhouette, soudainement sortie de l'ombre, fût bien celle de Sulpice Fleuret.

Cependant, presque aussitôt, il avait repris possession de lui-même et, avec cette extraordinaire force de volonté qui était la caractéristique de sa nature, il avait réussi à faire bonne contenance.

Les quelques mots qu'il avait échangés avec le sergent et son compagnon, l'avaient été d'une voix nette, ferme, sans qu'aucun tremblement trahit le trouble de son âme; seulement quand, inconsciemment, l'autre lui avait appris qu'il n'avait encore reçu aucune nouvelle de la cantinière, il n'avait pu s'empêcher de pousser un petit soupir de satisfaction: de la sorte, il avait devant lui quelques heures pour se retourner et prendre les mesures de précautions que lui demandaient les circonstances.

Durant quelques secondes, il avait tremblé et une sueur froide avait emperlé son front: si, connaissant la présence à Madagascar de Mme Fleuret, son mari lui avait demandé pourquoi il n'en avait pas soufflé mot à Pierre Ladret, quelques jours auparavant, pourquoi à l'instant même il venait de répondre négativement à la question qu'il lui posait ?

Il eut été fort embarrassé de donner quelque explication satisfaisante et peut-être son embarras lui eût-il causé des désagréments: depuis quelques jours, il sentait autour de lui une atmosphère peu sympathique, non pas qu'on n'eût pour lui les égards et la politesse des premiers jours. Mais l'attitude des officiers d'état-major avec lesquels il était en rapport lui paraissait un peu plus raide, le ton un peu plus sec, en même temps que le langage du commandant de

la colonne était plus circonspect, plus laconique... M. Fabian n'osait penser: plus défiant.

Et puis, tout en rendant hommage à l'exactitude scrupuleuse de ses renseignements topographiques, quelques officiers s'étaient permis de railler, —oh! très discrètement— les appréciations morales dont il accompagnait toujours ses renseignements et les prédictions qu'il faisait volontiers sur l'attitude probable de l'ennemi; jusqu'à présent, il s'était trouvé que les événements lui avaient donné, coup sur coup, plusieurs démentis, en ce sens que toutes les positions dont M. Fabian avait par avance affirmé l'abandon par les troupes hovas, s'étaient trouvées défendues, notamment ce jour-là même, à Meaventana.

Or, en campagne, les soupçons sont rapides à naître; il eût suffi peut-être de la position fautive où l'eût placé son étrange attitude vis-à-vis de Sulpice Fleuret et de Pierre Ladret, pour que l'état-major, au lieu de le railler sur la nature des espérances qu'il faisait concevoir, l'en blâmât et, du blâme à un examen plus approfondi de son attitude, il n'y aurait eu qu'un pas... et alors...

Aussitôt que Pierre et Sulpice eurent disparu au milieu de la brume nocturne, notre homme hâta le pas, gagna la tente qu'il avait fait dresser, hors de la ville, non loin de l'Itropa dont les eaux servent à actionner les turbines de l'exploitation Suberbié et réveilla ses porteurs, endormis sur le sol, enveloppés dans leur lamba.

—En route! commanda-t-il.

Moins d'un quart d'heure plus tard, la tente était pliée, les objets de campement emballés et chargés sur le dos des hommes, tandis que M. Fabian, montant dans son filanzana, donnait le signal du départ.

Étant donné le service de renseignements auquel il s'était fait attacher, il était porteur d'un laissez-passer qui lui permettait de circuler librement en tout lieu à toute heure de jour et de nuit: il franchit donc sans difficulté le front de bandière, traversa le fleuve et se lança dans la campagne.

A chaque pas, c'étaient des cadavres qui barraient le sentier, éventrés par les obus à la mélinite dont nos batteries avaient accompagné la fuite des troupes hovas, des armes, des caisses de munitions, des objets de campement; sans ralentir leur allure, les porteurs enjambaient les obstacles, les contournaient, sautant, se coulant, filant avec une prestesse de couleuvre.

De temps à autre, M. Fabian lançait une interjection gutturale pour activer la course des porteurs; puis il retombait dans son mutisme, regardant les rizières succéder aux prairies, les bois succéder aux rizières, tandis que dans sa tête mille pensées tourbillonnaient: le parti qu'il venait de prendre de quitter la colonne était-il le plus sage? n'eût-il pas fait mieux de rester encore? Ramazombazaha trouverait-il qu'il en avait fait assez pour le tenir quitte des engagements pris envers lui, et les concessionnaires anglais dont il était l'associé occulte admettraient-ils qu'il avait tout fait pour protéger leurs intérêts et les siens.

N'aurait-il pas agi, au contraire, plus prudemment, en continuant de jouer le rôle douteux qu'il avait joué depuis deux mois et qui consistait, sous prétexte de fournir à la colonne des indications topographiques, à faire tenir aux chefs hovas des renseignements sur les intentions, la force et la marche des troupes françaises.

Rien ne disait que le sergent Fleuret allait recevoir des nouvelles de sa femme; du moment que la lettre écrite depuis quatre mois n'était pas encore parvenue à son adresse, il fallait qu'elle se fût égarée: or, comme le premier ministre avait fait défense de laisser sortir de l'île aucune correspondance, il n'y avait pas à craindre que la cantinière écrivit à nouveau; donc, il aurait bien pu attendre que la colonne arrivât au mont Andriba où, depuis des semaines et des semaines, se concentraient les troupes et s'accumulaient les moyens de défense.

Andriba était considéré par les stratèges européens, conseillers de la reine, comme les Thermopyles de Tananarive: là devait se livrer l'ultime combat dans lequel se déciderait le sort de l'île, combat dont l'issue n'était pas douteuse, à moins que les prévisions des généraux malgaches fussent trompées du tout au tout.

Dans cette éventualité, qui n'était cependant pas à prévoir, M. Fabian avait, dès le principe, décidé de ne pas quitter la colonne expéditionnaire, afin qu'en cas de victoire il put se réclamer auprès des autorités françaises des services rendus.

Mais, en présence de cette rencontre inopinée, il avait senti toute sa hardiesse s'évanouir, en même temps qu'un pressentiment lui venait de complications probables, imminentes; et il s'en allait.

D'ailleurs, bien des fois, depuis deux mois, il lui était arrivé de filer ainsi, sans tambour ni trompette, sous prétexte d'aller de droite et de gauche reconnaître le terrain; si donc ses pressentiments étaient faux, si les complications redoutées du côté du sergent Fleuret ne se produisaient pas, il lui serait toujours loisible de revenir, afin de ménager, comme par le passé, la chèvre et le chou.

Tout à coup, comme le sentier qu'il suivait à travers la brousse débouchait, après une montée en lacet, sur la crête d'un mamelon,

les porteurs s'arrêtèrent net, si net même que M. Fabian faillit être projeté hors de son filanzana.

Croyant à une alerte, il demanda:

—Que se passe-t-il?

L'un de ses hommes, alors, étendant les bras devant lui, répondit laconiquement:

—Français...

L'autre sauta à terre et, la main sur les yeux, en guise de visière, regarda dans la direction indiquée; effectivement, dans la nuit, s'apercevaient, de manière indistincte, des taches plus claires, se suivant dans un ordre à peu près régulier et formant au milieu de l'étendue sombre des champs comme un chapelet mouvant.

S'agenouillant, il colla son oreille contre le sol et écouta; il y avait au loin, lui arrivant à l'état de frémissement confus, une troupe en marche et même une troupe nombreuse.

Se relevant, il demeura perplexe: que devait-il faire?

Son premier mouvement avait été de s'arrêter quelque temps, de manière à laisser au détachement français le temps de prendre sur lui suffisamment d'avance et de ne se remettre en route que lorsqu'il serait assuré de n'avoir plus de mauvaise rencontre à faire jusqu'au chemin qu'il devait prendre pour gagner Ampasiry.

Ampasiry était le point qui avait été désigné par les généraux hovas comme centre de ralliement pour le cas improbable, selon eux, où ils ne pourraient soutenir le choc des Français à Meaventana.

D'un autre côté, maintenant que M. Fabian avait pris la décision de se mettre à l'abri de toute revendication de Sulpice, en abandonnant la colonne française, il était important pour lui d'apporter à l'ennemi des renseignements certains sur les intentions des Français; ses intérêts étaient étroitement liés au triomphe de Ramazombazaha, et il n'était pas prudent de laisser s'avancer ainsi dans le pays une troupe, sans en connaître la destination.

Il remonta dans son filanzana et donna l'ordre aux porteurs de filer grand train pour rattraper la colonne.

Comme précisément on était arrivé en terrain plat, les hommes se mirent à trotter et atteignirent en moins d'une demi-heure une section de tirailleurs algériens et quelques chasseurs d'Afrique formant l'arrière-garde; bien entendu, le sergent qui commandait interrogea le voyageur qui exhiba son laissez-passer et continua sa course.

Quinze cents mètres plus loin, il rejoignait le gros du détachement et, comme un officier interrogé par lui avait répondu que le commandant marchait en tête, il fit presser le pas à ses porteurs de manière à le rattraper, ce qui était un moyen pour lui de se rendre compte de la force du détachement.

Il y avait là trois compagnies de tirailleurs et une section d'artillerie, pas davantage, avec quelques cavaliers, chargés d'assurer le service de l'arrière-garde et de servir d'éclaireurs.

C'était assurément une quantité négligeable, mais dont l'anéantissement pouvait servir peut-être à redonner du cœur aux troupes hovas et en même temps à augmenter la confiance de la reine, confiance quelque peu ébranlée par la série d'insuccès que ses généraux avaient essuyés depuis la remise en marche de la colonne expéditionnaire.

Les soldats, sac au dos, l'arme à la bretelle, filaient rapidement, silencieux, l'œil au guet instinctivement, comme il arrive la nuit, en pays ennemi; même, défense avait été faite de fumer et les officiers, qui marchaient en serre-file, avaient le sabre au poing, prêts à un coup de chien si besoin était.

Les pièces, en roulant sur le sol sec, soulevaient des nuages de poussière qui étouffait un peu le bruit de ferraille des roues, et les fers des mulets s'amortissaient, faisant jaillir par hasard une étincelle quand ils rencontraient le roc; de temps à autre, le claquement d'un fouet, un juron coupaient le silence; et c'était tout.

En tout cas, on devait être pressé, car tout le monde filait grand train.

Arrivé près du chef de colonne, — un commandant de tirailleurs, — M. Fabian exhiba de nouveau son laissez-passer que l'autre lui rendit en bougonnant dans sa moustache quelques mots railleurs à l'adresse du mode de locomotion du voyageur.

—Je vous affirme, mon commandant, dit M. Fabian en riant, que c'est très pratique, dans un pays où il n'y a pas de bêtes de somme, et où les routes n'existent pas... sans compter que l'on fait beaucoup de chemin très rapidement.

—Possible... mais un peu ridicule, se faire balader ainsi en hamac...

—Je ne dis pas le contraire; mais si le hasard me faisait suivre le même chemin que vous, vous pourriez me prier de retenir votre logement, car du diable si je n'arriverai pas longtemps avant vous.

—Possible, encore, gouailla le commandant; en ce cas, si vous passez à Tsarasaotra, dites aux Hovas de faire le ménage, car nous arrivons: et surtout qu'ils mettent les lits à l'air, car mes hommes n'aiment pas les places chaudes.

— Ah !... c'est à Tsarasaotra que vous allez...

— Vous connaissez ? demanda vivement l'officier ; avec ces cartes et ces guides sakalaves qu'on vous donne, on ne s'y retrouve jamais ; encore loin ?

— Dame, une dizaine de kilomètres environ... vous êtes à moitié chemin de Mevatanana... ; maintenant, vous avez sur votre route une bonne position à occuper, Béhanana...

Le commandant, peu bavard de sa nature et qui sans doute n'aimait pas les conseils, ronchonna.

— Oui... oui... je sais... verrai bien ; bon voyage, monsieur...

Il tourna les talons et cria.

— Halte !...

Il y avait une heure qu'on marchait au pas accéléré et les hommes avaient besoin de souffler ; le piétinement cessa sur la route et le silence ne fut plus troublé que par le trottement des porteurs de M. Fabian, dans la poussière.

Toujours courant, ils dépassèrent un tirailleur qui marchait à cinq cents mètres en avant de la colonne, la reliant au gros de l'avant-garde ; puis, cinq cents mètres encore en avant, ce fut le gros lui-même qu'ils laissèrent en arrière, composé d'une demi-compagnie de tirailleurs ; enfin, mille mètres plus loin un chasseur à cheval, servant d'intermédiaire entre le "gros" et la pointe d'avant-garde.

Celle-ci était composée d'un chasseur et d'un brigadier qui allaient, le mousqueton haut, la crosse sur la cuisse et le doigt sur la détente, prêt au coup de feu, fouillant d'un regard aigu les brousses et les rizières, surveillant le plus imperceptible bruit qui troublait le silence de la campagne.

Ensuite, le sentier redevint désert, et M. Fabian continua sa course rapide, excitant ses porteurs à allonger les jambes, car maintenant, il lui fallait prendre sur la colonne qui s'avavançait, suffisamment d'avance pour que les forces hovas pussent se concentrer en temps utile.

Toutes les deux heures, les porteurs se relayaient : c'est-à-dire que ceux qui portaient les brancards du filanzana sur leurs épaules les passaient sans s'arrêter à ceux qui trottaient à côté d'eux et s'en allaient ensuite, prendre derrière le voyageur place avec les porteurs de rechange.

Comme l'aube allait luire — il était environ deux heures du matin — M. Fabian, sentant que ses hommes avaient besoin de repos, leur fit quitter le sentier et s'enfonça dans la brousse, afin de pouvoir s'arrêter en toute sécurité, pendant quelque temps, sans crainte d'être rejoint par la colonne qu'il avait devancée.

Lui-même se sentait quelque peu moulu par cette course ininterrompue, et ce fut avec un sentiment de vive satisfaction qu'il s'étendit sur l'herbe sèche, tandis que ses porteurs, vautrés autour de lui, s'endormaient.

Lui-même, au bout de quelques instants, les membres engourdis par la fraîcheur de la nuit, la tête cassée de toutes ces combinaisons plus ou moins tortueuses qui s'y agitaient, depuis son départ de Mevatanana, commençait à s'assoupir, lorsqu'il se redressa soudain sur son coude, l'oreille frappée par un bruit de pas dont le sol lui renvoyait l'écho, en même temps parvenait jusqu'à lui le froissement — pas très éloigné — des herbes sèches foulées sous les pas d'un cheval.

Il se mit debout, par précaution, et allongea la tête au-dessus des brousses ; à quinze pas de lui, émergeant des taillis et des arbustes, un buste d'homme planté sur une selle apparut, une lame de sabre en travers de l'arçon faisait, dans la demi-teinte du petit jour, une ligne un peu plus claire et, sur la cuisse, le poing se voyait armé d'un revolver.

Le cavalier s'avavançait au pas, tranquillement, sans appréhension aucune, regardant de droite et de gauche avec assurance ; même Fabian entendait le susurrement que faisait, passant entre ses lèvres plissées, un refrain de café concert siffloté en sourdine.

Quelques pas encore et les traits du visage de celui-ci qui arrivait pouvaient être distingués, et Fabian reconnut le sous-officier dont il avait fait connaissance dans la tente de Pierre Ladret, le soir où il avait rejoint la colonne française.

Plusieurs fois, dans l'espace des deux mois qui venaient de s'écouler, les deux hommes s'étaient rencontrés et — avec cet instinct spécial qui ne trompe pas — M. Fabian avait compris qu'il n'avait pas la sympathie de Bériex : en temps ordinaire il n'y eût point prêté attention ; peu lui importait en effet les sentiments dont ce sous-off pouvait être animé à son égard. Nous devons même, pour être franc, dire qu'il ne s'en était guère préoccupé jusqu'alors, se bornant à opposer froideur à froideur et à faire la sourde oreille aux mots peu aimables que de Bériex ne manquait aucune occasion de lui décocher.

Mais, brusquement, à l'instant même où il avait reconnu les traits du jeune homme, s'étaient présentés, d'un bloc, à son esprit, les mille petits détails de ces deux mois écoulés et il lui parut qu'un danger se dressait devant lui.

Que devait-il faire ? demeurer — si possible — caché dans la brousse et laisser passer le sous-officier... ou bien — si l'autre le découvrirait — jouer la comédie et lui faire bon visage, ou bien...

Sa physionomie, en cet instant, avait une expression peu rassurante et traduisait de très nette façon la pensée qui venait de lui traverser la cervelle ; en même temps, sa main cherchait dans la gaine de cuir suspendue à sa ceinture, un revolver sur la crosse duquel se crispait ses doigts.

Mais ce premier mouvement n'eut pas de suite ; les doigts lâchèrent l'arme et l'éclair qui avait brillé dans la prunelle disparut ; derrière de Bériex, M. Fabian venait de voir apparaître la chechia rouge d'un tirailleur, et elle avait suffi à le rappeler à des idées plus saines.

Se courbant, il toucha du doigt l'un des hommes étendus dans l'herbe qui s'éveilla aussitôt et auquel il dit rapidement quelques mots dans un jargon anglais mélangé de quelques expressions malgaches.

L'homme se haussa sur les poings, regarda dans la direction où venait de Bériex, puis se coulant dans la brousse, avec autant de prestesse qu'eût pu le faire une couleuvre, disparut du côté opposé, suivi d'un autre porteur qu'il avait éveillé en passant.

Cela fait, M. Fabian s'enveloppa dans sa couverture et reprit sa place dans l'herbe, au milieu de ses hommes, dans l'attitude d'un homme qui dort profondément, mais en laissant cependant filtrer à travers ses paupières closes, un regard suffisant pour le renseigner sur ce qui se passait.

C'est ainsi qu'il vit de Bériex arrêter soudain son cheval dont les pieds effleuraient le corps de l'un des dormeurs et, courbé sur sa selle, examiner attentivement ceux en présence desquels ils se trouvaient si inopinément.

— Eh ! parbleu ! ricana le chasseur, c'est ce bon monsieur Fabian !...

Insensible à l'accent avec lequel venaient d'être prononcés ces mots, l'autre ne broncha pas, dormant toujours.

Alors le cavalier, prenant son sabre, s'en servit pour, de la pointe, lui toucher l'épaule, tandis que le tirailleur, qui l'avait rejoint, regardait avec des yeux tout blancs.

Feignant d'être éveillé en sursaut, M. Fabian se souleva sur son coude.

— Tiens ! monsieur de Bériex ! s'exclama-t-il en s'asseyant sur son séant ; ah ça ! diable !... que faites-vous par ici !...

— Eh bien ! et vous ?...

— Moi ! je vais donner un coup d'œil à mes propriétés ; mais ai-je donc dormi si longtemps, que la colonne soit déjà sur nos talons ?

Il s'était levé et, brutalement, avait éveillé ses porteurs, qui, groupés autour de lui, attendaient ses ordres.

De Bériex jouait avec la dragonne de son sabre, dont ses doigts pétrissaient la garde avec un peu de fébrilité, tandis que, sous ses sourcils froncés, ses yeux ne quittaient pas la petite troupe en présence de laquelle il se trouvait.

— Non... non, rassurez-vous, cher monsieur ; la colonne n'est point sur vos talons, je suis seul, avec ce lascar-là, — il désignait le tirailleur, — j'ai piqué une pointe en avant pour reconnaître le terrain.

Ses lèvres avaient des petits mouvements fébriles, et il semblait qu'il eût grand-peine à garder par devers lui quelque chose qui lui brûlait le bout de la langue.

— Notez que votre vue m'a effrayé, expliqua M. Fabian, car j'avais dépassé la colonne fort loin d'ici, et je craignais de m'être attardé.

De Bériex le regardait d'un air railleur.

— Savez vous bien que vous êtes de la dernière imprudence, mon cher monsieur, dit-il, de sommeiller ainsi en pays ennemi, sans vous garder mieux que vous ne le faites.

L'autre comprit l'insinuation malveillante, pour ne pas dire hostile, et répliqua avec beaucoup d'à-propos :

— Un pays occupé par nos troupes n'est pas un pays ennemi, que je sache...

— Oh ! par nos troupes... pas encore...

— Qu'êtes-vous donc ?

— Ah ! vous n'avez pas la prétention de dire que j'occupe le pays, à moi seul, et vous seriez plus près de la vérité en déclarant que vous vous reposez sur la cordialité de vos relations avec votre ami Ramazombazaha.

— Il est un peu trop loin, en ce moment, pour que la cordialité de nos relations puisse être efficace.

Cet échange de ripostes s'était fait rapidement, coup sur coup, d'un ton en apparence plaisant, mais qui cachait mal l'accusation et la défense ; certainement, de Bériex avait fort envie de tirer au clair les soupçons qu'il avait conçus contre le personnage ; mais il se pouvait que la conversation tournât mal, que l'on en vint aux coups, et le nombre d'adversaires auxquels il aurait affaire était

assez sérieux pour lui donner à réfléchir : en toute autre circonstance, peu lui eût importé d'être un contre cinq, contre dix ; mais le rôle d'éclaireur qui lui était confié avait trop d'importance pour qu'il risquât sa vie et il résolut de mettre à plus tard l'explication qu'il voulait avoir.

Quant à M. Fabian, ce qu'il désirait avant tout, c'était d'éviter un coup de feu, susceptible de lui faire tomber sur les bras la pointe d'avant-garde et surtout de le mettre dans une position assez fautive pour rendre impossible son retour éventuel parmi les troupes françaises.

—Et vous allez ainsi demanda-t-il.

—Vers Behanana, répondit le sous-officier en se contenant ; loin encore ?

—Une demi-douzaine de kilomètres encore. . .

—Merci, et au revoir. . ., car nous nous reverrons. . .

Ces derniers mots, de Bérioux les avait prononcés sur un ton de menace très apparente, retourné sur sa selle, les yeux fixés sur M. Fabian.

—Quand vous voudrez ! répondit celui-ci très rapidement.

Le sous-officier s'éloigna, suivi du tirailleur, et bientôt le casque blanc du cavalier eut disparu dans les hautes herbes ; alors, M. Fabian donna l'ordre du départ, et, monté dans son filanzana, s'éloigna dans une direction qui s'écartait, mais peu sensiblement, de celle suivie par de Bérioux.

Les porteurs trottaient grand train depuis une demi-heure et, pendant cette demi-heure, M. Fabian s'était retourné fréquemment, dressé tout droit, la main au-dessus des yeux, interrogeant l'horizon avec impatience : soudain, une ondulation se produisit dans la brousse et, presque aussitôt après, parut l'un des deux hommes, qu'il avait fait partir au moment où arrivait de Bérioux.

—Seul ? . . . interrogea-t-il.

—Le blanc a tué l'autre d'un coup de sabre.

—Alors ? fit Fabian avec inquiétude.

—La chose est faite ; nous les avons étendus à terre d'un coup de sagaie dans le dos, ils sont tombés sans un cri.

Et celui qui venait de répondre montrait son arme dont le fer était tout rouge de sang.

—Ils sont morts, tu en es bien sûr.

—A moins que leur Dieu ne fasse un miracle. . ., oui, ils sont morts. . .

Un éclair de satisfaction brilla dans la prunelle de M. Fabian.

—En route ! dit-il.

Et le filanzana recommença sa course dans la brousse.

Les porteurs s'étaient déjà relayés cinq ou six fois, et, sous le soleil qui ardeait, déjà haut à l'horizon, leurs corps nus, trempés de sucre, luisaient, comme s'ils eussent été passés à l'huile, lorsque, à la lisière d'un bois, soudain, les soldats se montrèrent.

Armés les uns de fusils, les autres de lances et d'un grand sabre recourbé, rappelant le coupe-coupe des Annamites, ils étaient vêtus d'un mauvais uniforme de drap brun, à passements rouges et portaient sur leurs cheveux crépus une calotte sans visière, semblable à celle de certaines troupes anglaises.

Aux cris qu'ils poussèrent, M. Fabian avait fait arrêter ses porteurs, puis, descendant de son filanzana, il s'était dirigé seul vers un individu de haute taille, tout vêtu de rouge, passémenté d'or et coiffé d'un chapeau tricorne, empanaché de plumes multicolores ; à un ceinturon doré qui lui sanglait la taille, un sabre pendait, traînant à terre, rebondissant sur les pierres du chemin avec un terrible bruit de ferraille.

—Ah ! c'est toi ! fit-il quand M. Fabian l'eut rejoint, lui tendant une main qu'il dédaigna de prendre : que viens-tu chercher ? des remerciements ?

—Je viens t'apporter des renseignements qui te permettront d'en finir cette fois avec la colonne française. . ., ou tout au moins d'imposer la paix dans des conditions favorables pour nous. . .

—S'il en est de cette fois-ci comme des autres. . .

M. Fabian s'emporta.

—Est-ce ma faute, à moi, si tes soldats sont des lâches et tes officiers des imbéciles ; avec les positions formidables que vous occupez, la fuite était impossible et, si vous faisiez retraite, au moins auriez-vous dû vous défendre auparavant. . . Si cela continue, ils arriveront à Tannanarive comme ils voudront. . .

La face du chef hova s'était contractée.

—La reine me mande à Tannanarive, dit-il d'un ton affecté ; si j'y vais, je sais le sort qui m'y attend.

—A moins que tu n'y ailles victorieux. . .

L'autre hocha la tête.

—Victorieux ! . . . tu l'as dit toi-même : avec des imbéciles et des lâches. . .

Fabian crut devoir remonter le moral de son associé.

—Ne crains rien : cette fois, je t'apporte les moyens d'arrêter les Français et, si tu veux te fier à moi, te laisser guider par moi pour placer tes troupes. . .

Le chef hova posa la main sur l'épaule de son interlocuteur.

—Jusqu'à présent, dit-il, tu n'as pas été heureux dans tes prédictions ; tu accuses mes soldats et mes officiers, soit. . . mais enfin. . .

—Tu me suspectes ! . . . s'exclama Fabian. . .

—Qui trahit l'un peut trahir l'autre, déclara sentencieusement son interlocuteur. . .

—Mais mon intérêt répond de ma fidélité. . .

—C'est vrai ; mais j'ai trouvé, je crois, une garantie meilleure encore ; j'ai envoyé à Vombohitra chercher ta fille et ton fils.

—Tu as osé ! . . .

—On va me les amener et ils me serviront d'otages ; si tu es fidèle, tu n'as rien à craindre pour eux ; sinon, ils périront devant toi.

XII — SEUL DANS LA BROUSSE

Il est midi : le soleil, au zénith, erible la terre de traits de feu sous lesquels le sol se fendille, et les herbes de la brousse rôtissent, avec un grésillement sourd. Un silence de plomb pèse sur la nature accablée, comme morte : dans l'air embrasé pas un vol d'oiseau, pas un frémissement d'insecte, pas une fuite d'animaux dans la campagne immense : au plus profond de leur retraite, les êtres animés sont tapis, fuyant le soleil.

Au ras du sol, flotte une brume, dernier vestige d'humidité que l'astre étincelant pompe avec avidité ; les rochers brûlent comme des blocs de fer rouge ; les feuillages des arbres, immobiles dans l'atmosphère immobile, semblent métallisés : c'est à peine si sous leur voûte épaisse règne une ombre, non pas rafraîchissante, mais supportable ; . . . de place en place, un rayon solaire, traversant le feuillage, forme sur la mousse une large tache d'or, dont le relief illumine l'obscurité.

En travers du sentier étroit qui circule à travers les troncs gigantesques enchevêtrés de lianes énormes, véritables serpents dont les anneaux puissants enserrant les branches, atrophiaient les racines, formant d'inextricables enchevêtrements, trois hommes sont étendus : c'est d'abord un indigène dont le corps, tombé à la renverse sur une souche énorme, semble cassé en deux, les bras et le buste ballants, la gorge coupée béante, la tête presque détachée du tronc ; puis, l'un sur l'autre, un tirailleur, la face contre terre, et un chasseur d'Afrique, celui-ci tombé en travers de son compagnon : de sa main gauche, il étreint, dans une crispation d'agonie une touffe d'herbe, de la main droite il serre encore la poignée de son sabre, dont la lame est rouge de sang.

Une tache écarlate macule sa veste de toile cachoutée et sa tête est renversée dans une mare brune qu'a formée la poussière du sol avec le sang coulé de sa blessure.

Frappés par derrière, les deux soldats sont tombés l'un sur l'autre ; mais, tandis que le tirailleur a été très vite, de Bérioux a eu l'énergie de se relever sur un genou et d'envoyer un coup de sabre à l'un de ses agresseurs qui, la gorge tranchée, est resté à terre.

Une heure s'est écoulée : le soleil arde, au zénith, et, sous le feuillage sombre, une chaleur effrayante règne : soulain dans le silence profond, ab-or, un gémissement très faible se fait entendre, si faible que le moindre volètement d'oiseau, le plus petit bondonnement d'insecte le rendraient imperceptible.

En même temps, est-ce un jeu de lumière produit par un rayon de soleil perçant la voûte des arbres, est-ce une illusion d'optique, il semble que la main dont de Bérioux a étreint le sol a bougé, que les doigts ont frémi, desserrant un peu leur étreinte.

Un second gémissement suit le premier, la main se déplace et, dans un geste lent, se traîne jusqu'à la poitrine où elle se crispe, les doigts tentant machinalement de déboutonner la veste dont l'étoffe, ample pourtant et légère, oppresse douloureusement la poitrine du blessé.

La plainte de celui-ci s'accroît, sa tête se soulève, puis retombe lourdement dans la boue sanglante où elle git, ses paupières s'entrouvrent, se referment, pour découvrir à nouveau la prunelle vitreuse et qu'une brume embrume, avec un regard éteint, flottant, indécis et sans expression sur les feuilles, les branches, les troncs d'arbre, les haies, se fixant durant quelques secondes sur le poudroiement d'or d'un rayon de soleil, flèche lumineuse qui traverse l'ombre.

Enfin, les lèvres, balbutiantes, murmurent, à peine distinctes, ces paroles :

—A boire ! . . . à boire ! . . .

Dans le silence qui enveloppe la forêt, ces mots retentissent avec une sonorité inquiétante, éveillant un écho qui revient frapper l'oreille du malheureux.

—A boire ! répète-t-il. . .

Peu à peu, la souffrance aiguë qui lancine sa chair depuis qu'il est frappé agit sur son cerveau et le cerveau recommence à agir sur les muscles, sur le système nerveux : la volonté de vivre refoule la

mort dont la grille s'était posée sur lui ; la volonté de ne plus souffrir le fait lutter contre l'engourdissement qui l'immobilise ; la lumière lui fait mal, comme s'il sortait depuis longtemps de l'obscurité ; il contraint ses paupières à demeurer soulevées et sa prunelle à regarder.

Sans lâcher son sabre, auquel ses doigts demeurent instinctivement rivés, il s'araboute sur son poignet, il se redresse un peu et voit, à deux pas de lui, le corps de l'indigène et alors il se rappelle, il comprend.

Sous lui, c'est encore un cadavre auquel ses reins s'appuient, et le souvenir du guet-apens, de l'assassinat lui revenant tout entier, très précis, une colère le prend.

—Tonnerre!... gronde-t-il d'une voix faible, mais qui siffle, rageuse, entre ses dents que la douleur contracte, le lâche!...

Ce n'est point à ceux qui l'ont assailli, qui l'ont frappé qu'il en a, mais bien à celui qui les a poussés contre lui, contre ce Fabian de malheur ; car il ne peut avoir aucun doute, aucune hésitation, les soupçons nés en lui du premier jour où il s'est trouvé en présence de cet homme étaient exacts, mais il a eu l'imprudence de les lui laisser voir et il a agi en conséquence...

Mourir!... oui, il va mourir! c'est clair! il le sent... sa tête est lourde... ses yeux troubles... et les frissons qui le saisissent ne peuvent lui laisser aucun doute. Mais quoi! les soldats, c'est fait pour mourir et il ne regrette rien... Si, une chose cependant, c'est qu'au lieu de ce moribond dont il a tranché la gorge d'un coup de sabre, ce ne soit pas le cadavre de ce traître qui soit là, près de lui, en travers du sentier.

Ce lui serait une consolation et non pas tant parce qu'il le considère comme son véritable assassin que parce qu'il redoute ses agissements pour la colonne expéditionnaire, parce qu'il ne voudrait pas qu'il fit d'autres victimes que lui!

Dressé sur ses deux poings crispés, il regarde autour de lui et soudain, sa poitrine oppressée, sa gorge enflammée, ses lèvres desséchées lui arrachent ces mots douloureux :

—J'ai soif...

Il eut un petit rire strident qui trahissait à la fois sa souffrance et sa rage.

—Oui... oui... soif... tu te crois au café de la Paix... donc!... non, mon vieux, faut claquer là...

Il empoigna sa veste, en fit sauter les boutons dans un geste de fureur et balbutia :

—Mourir de soif!... oh! ce qui me reste à vivre pour un verre d'eau...

Les minutes passent... longues... douloureuses ; la chaleur augmente ; au front du blessé de grosses gouttes de sueur perlent qui finissent par couler le long de ses joues pâlies, en minces ruisselets et il souffre... il souffre...

Et tout à coup...

—Ah! zut!... pourquoi traîner?... autant tout de suite...

De ses doigts tremblants, il cherche son revolver : une balle dans la tête, c'est bien simple... et comme ça, c'est fini...

Mais un juron lui échappe : disparu son revolver! Le croyant mort, son meurtrier l'a dépouillé. Si encore il pouvait atteindre le fusil du tirailleur, tombé là-bas, à quelques mètres, il pourrait.

Alors, se raidissant, réunissant tout ce qui lui reste de force, il se traîne avec une incroyable énergie, il se traîne sur les mains, sur les genoux, s'accrochant aux racines, aux touffes d'herbe ; il peine, il souffre, il souffre surtout intolérablement de sa blessure ; il lui semble que son dos n'est qu'une plaie et qu'une main invisible y promène un fer rouge.

Enfin son bras atteint l'arme, il pousse une exclamation joyeuse ; ses doigts se crispent au canon et lentement, péniblement, attirent à lui l'instrument de sa délivrance...

Mais soudain il s'arrête, immobilisé, la tête dressée, le cou tendu, l'œil dilaté, la face illuminée par un air de surprenante joie ; ne vient-il pas de lui sembler entendre venant de là-bas, de tout là-bas, comme un bruit sourd, un bruit familier à son oreille depuis quelques mois, celui que font sur les mauvais sentiers les pièces d'artillerie et les caissons, en cahotant ?

Il écoute encore, il met toute sa force de volonté à augmenter l'acuité de son ouïe, il veut entendre, et il entend : oui, c'est bien un convoi qui passe, et voilà qu'un coup de fouet sonore éclate tout à coup, crevant le silence avec autant d'intensité que pourrait le faire la détonation d'une arme à feu...

Il semble galvanisé comme par enchantement, et aussitôt s'envole loin de lui la tentation lâche et criminelle à laquelle il a failli succomber ; des camarades sont là, des amis, des sauveurs ! Peut-être, grâce aux soins, pourra-t-il vivre ; en tout cas, s'il doit mourir, il pourra dénoncer le traître qui l'a tué, qui en tuerait d'autres... Ah ! surtout, avant tout, il pourra boire.

Le fusil du tirailleur à la main, comme un bâton, de Bérioux se relève, il avance, se soutenant de l'autre main, aux arbres, aux lianes ; il avance dans la direction d'où lui semble venir le bruit, e

précisément à travers les troncs d'arbres, moins serrés à mesure qu'il chemine, une éclaircie se devine ; il va trouver la lisière du bois, il pourra d'un coup d'œil embrasser la campagne, crier, appeler, se faire voir de ceux qui passent...

Il ne sent plus de souffrance, ou plutôt il ne veut plus la sentir, car alors il n'aurait plus la force, il serait vaincu par elle, et il avance, il avance... Enfin, le voici sur la lisière : devant lui c'est la brousse et, au delà, sur le flanc d'un coteau, suivant un sentier qui serpente, un convoi d'artillerie suit une troupe dont les armes reluisent au soleil : c'est le détachement qu'il avait mission d'éclairer avec le tirailleur qui l'accompagnait, le détachement qui va occuper Tsarasaotra.

Il est sauvé ! il crie, il appelle !... On ne l'entend pas. Vainement il s'égosille, il enfle sa voix, il use ce qui lui reste de forces à hurler ; ses cris, ses hurlements sont trop faibles et ne portent pas...

Malheur !... il va donc mourir là... comme un chien, alors que le salut passe à portée !

Violamment, il applique contre le sol un coup de crosse du fusil qu'il tenait à la main et, soudain, un éclair illumine son visage, une idée vient de lui traverser l'esprit.

Si sa voix est trop faible et ne s'entend pas, une détonation s'entendra, elle, et avec le flegme...

Vivement, il fait jouer le levier de l'arme : Tonnerre de sort ! la culasse est vide... pas de cartouche !

Alors, de rage, il jette le fusil à terre et, adossé à un tronc d'arbre il regarde défilé, s'éloigner, puis disparaître derrière un repli de terrain, ses camarades, ses sauveteurs ; et quand le dernier a disparu il se laisse tomber à terre, harassé, vaincu par la douleur et par la fièvre, le visage sillonné de deux ruisseaux de larmes qui, lentement ont coulé de ses paupières.

Dans l'herbe, maintenant, il demeure immobile, évanoui de nouveau.

Quant il revint à lui, la nuit était tombée et, au-dessus de sa tête, la voûte azurée du ciel scintillait d'étoiles, dont l'extraordinaire éclat répandait une lueur douce, laissant dans une pénombre les silhouettes indistinctes du paysage.

Une grande fraîcheur régnait, d'autant plus grande pour lui qu'il passait, sans transition, de la chaleur de l'après-midi, durant laquelle il avait perdu connaissance, à ces heures nocturnes pendant lesquelles, seules, la nature tropicale respire : dans l'air il y avait des battements d'ailes ; sous les taillis, dans l'enchevêtrement des lianes, s'entendaient des bourdonnements d'insectes, des chants d'oiseaux et, à travers la brousse, des passages d'animaux : même au loin, dominant le silence, des cris de fauves éclataient par instant, animant la nuit.

De Bérioux frissonna et ses dents claquèrent : il avait froid, maintenant, et un grelottement nerveux secouait ses membres ; sur le premier moment, il ne se rappela rien, mais, ayant voulu faire un mouvement, il ressentit, entre les deux épaules, une telle souffrance qu'aussitôt le souvenir des événements lui revint.

Blessé grièvement, sans espoir d'être secouru, il était destiné à crever là, dans la brousse, comme un chien ou comme tous ces malheureux qu'un hasard avait éloignés de la colonne et qui avaient été frappés lâchement,

Mourir ! bast ! en endossant l'uniforme, il avait fait le sacrifice de sa peau et il ne demandait qu'une chose, c'était que l'agonie ne durât pas longtemps, car, brave devant la mort, il craignait d'être lâche devant la douleur.

Maintenant, cependant, un grand apaisement s'était fait en lui et quand ses doigts, tâtonnant machinalement autour de lui, sentirent le fusil du tirailleur qu'il avait jeté à terre, dans un accès de fureur, plus aucun regret ne lui vint de ne pouvoir mettre lui-même un terme à ses souffrances.

Il se raidirait contre la douleur ; si elle devenait trop forte, il crierait, cela le soulagerait peut-être, et, s'il était vaincu par elle, si sa chair était plus faible que sa volonté... eh bien ! il pleurerait, voilà tout.

Il faisait nuit, l'endroit était désert ; personne ne le verrait.

Et, comme pour le mettre sans tarder à l'épreuve, voilà que, dans le dos, par suite d'un mouvement un peu brusque qu'il venait de faire, sa peau, à laquelle le sang s'était coagulé, s'arracha ; la souffrance aiguë qu'il ressentit lui arracha un juron.

Néanmoins, dans la position où il se trouvait, étendu ainsi qu'il l'était, cela était très douloureux ; alors, lentement, imperceptiblement, il se retourna, et quand il fut étendu à plat ventre, au milieu de l'herbe trempée d'humidité et dans laquelle il enfouissait son front brûlant de fièvre, il lui sembla éprouver un grand soulagement.

(A suivre.)

QUAND L'OISEAU CHANTE

(Suite)

chan . . te et qu'à plai . sir Ex . près pour vous s'ouvrent les

ro . ses, Quand l'oi . seau chan . te et qu'à plai . sir Ex . près pour

vous s'ouvrent les ro . ses. Peut . ou ré . ver à d'au . tres

cho . ses? Vou . lez-vous bien ne plus dor . mir!

Ande scherzando.

Mais à qu'on bon . le so . leil, si vos yeux Daignent en fin s'ouvrir pour éclair . rer le

mon . de? Si le ruis . seau se ré . ti . re . tant mieux! Nous ne serons au moins plus jaloux de son

Andando.

ou . de. Si le priu . temps se finit aus . si . . . (Que nous im . por . te sa co .

Andante.

le . re? Prenez sa pla . ce. Dieu mer . ci! Amours et fleurs n'y perdront rien . re!

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 10 mars 1897

Les étoffes destinées à la saison prochaine, commencent déjà à occuper nos grandes maisons de couture ; et bien que le secret des nouveautés charmantes que l'on prépare en vue du renouveau soit fidèlement gardé, ayant réussi à nous introduire dans ces réceptacles de la mode, nous pouvons dire à nos lectrices que la gamme plus jolie et la plus variée en soierie de fantaisie sera choisie de préférence pour combiner corsages et toilettes. Le taffetas fleuri sera le roi de la saison. Il en est de plus coquet, de plus charmant que cette belle étoffe à rayures satinées formant carreaux avec larges fleurs, estompant sur le fond clair, leurs délicates nuances. Dans le moment on se contente d'employer ce taffetas en délicieux corsages de soirées et de diners ; au théâtre on ne voit que lui, jetant sa note claire sur le fond sombre des loges.

Nous avons relevé en ce genre quantité de choses charmantes et d'un inédit absolu,

Voici d'abord un corsage en velours bleu lapis, de forme blouse décolletée en carré sur un empiècement de guipure rebrodée de perles blanches ; autour de l'empiècement, petites bandes de chinchilla et jockeys de velours bordés de chinchilla retombant sur la manche plate en guipure.

Un autre, en taffetas, tel que nous l'avons décrit, est mais avec belles fleurs violettes. Les devants se croisent dans un drapé très réussi, et la taille est serrée par un ruban mais noué de côté d'une façon artistique.

Le noir conserve toujours la préférence marquée qu'il a su conquérir sur maintes autres nuances, et le boléro de tulle criblé de jais ou de corail rose (la fureur du moment), est très recherché par nos mondaines, qui savent apprécier ce qui est joli en même temps que très pratique. Ce boléro, en effet, n'exige pas de jupe assortie, il est aussi bien de mise habillée sur une jupe claire que foncée. Il se fait sans manches, laissant voir le devant du corsage sur lequel court une garniture jabotée en dentelle jaunée.

A citer on ce genre une jolie toilette en crêpe de Chine gris argent, avec corsage boléro en Chantilly noir, sur gilet de satin blanc. Manches en crêpe de Chine à longues mitaines de dentelle. Haute ceinture drapée en ruban de satin blanc. La jupe est légèrement froncée à la taille.

Toutes les jolies choses que nous venons de décrire sont l'apanage de la grande toilette ; nous allons revenir au costume de rue et d'intérieur, plus

à la portée de tout le monde ; pourtant, cette saison, il est difficile de parler des nouveautés sans en énumérer les garnitures qui sont multiples en passementeries, broderies, etc. ; toutes fanfreluches que la mode édite et qui font, à notre frivole époque, partie intégrante de nos costumes. La robe simple, bien faite, ne suffit plus, il faut la parer comme une châsse, lui mettre du brillant partout. Il en est ainsi de cette toilette en cachemire drap gris fer, brodée et pailletée acier. Le corsage tout scintillant de perles est surmonté d'un col Médicis en zibeline, manches en velours gris et veste boléro aussi en velours toute garnie de zibeline.

Nous pouvons citer dans ce même genre d'élégance un collet de loutre richement brodé d'or et de perles sur incrustations de guipure. Bandes d'hermine sur les devants du collet, avec col Médicis doublé à l'intérieur d'hermine royale.

Toutes ces richesses en garniture n'empêchent nullement les accessoires féminins de suivre leur cours progressif, et chaque jour engendre une fantaisie nouvelle sous forme de colliers, de tours de cou, de nœuds gracieux, de cravates de dentelle et de fleurs pour garniture de



ROBE DE FILLETTE DE 12 A 16 ANS EN SERGE LOUTRE. — Jupe unie, corsage froncé devant et dans le dos, sur un empiècement en ottoman laine blanc. Ceinture et col drapé en ruban loutre. Manches d'une seule pièce très enlevées. Matériaux : 5 verges de serge loutre, $\frac{1}{2}$ verge de serge crème, $\frac{1}{2}$ verge de ruban.

robes de bal. C'est un éblouissement continu de gracieuses choses destinées à parer la femme et à la rendre jolie toujours. L'esthétique l'ordonne et l'on doit obéir : c'est un ordre auquel il est facile de se soumettre, car la coquetterie ne peut jamais abdiquer complètement ses droits.

Les dessous se font pour toutes les toilettes simples ou habillées, en

différentes étoffes allant du molair glacé à volants gansés, à la soie la plus riche et à la façon la plus élégante qu'on puisse rêver. Tout naturellement, on approprie ce dessous aux différentes circonstances dans lesquelles il est de mise. Par un jour de pluie, le jupon doit être sombre et non frisotant de dentelle, mais les jours de douce température et de brillant soleil, alors que la toilette est fraîche et jolie, on peut se juponner aussi coquettement qu'il plaît.

On doit, autant que possible, assortir dans la toilette de dessous, tous les accessoires qui la composent. Corse et jupon par exemple s'ils ne sont pas de même étoffe peuvent être de même couleur. Il en est de même en certaines circonstances qui exigent des teintes harmonisées. Les dessous de deuil comportent du noir, du violet et du mauve, suivant les périodes, avec dentelle noire en garniture. Le jupon d'une mariée est blanc en soie brochée, il est garni de mousseline de soie posée en volants doubles relevés par des nœuds de satin. La mousseline de soie est plus jolie, plus nouvelle que la dentelle.

C'est une fantaisie de la mode qu'il faut constater et signaler, puisque nous sommes tenue de renseigner nos lectrices sur les grandes lignes des modes, qui sont en honneur dans le moment.

Si, pour les mariées, des dessous nous passons à la robe, nous dirons que le satin blanc, si doux au visage, si seyant, qui subit toutes les formes et s'accommode de toutes les garnitures, est, et reste le préféré comme étoffe. Jamais il n'a eu un succès aussi vif que cette saison ; il en est de même de la mousseline de soie posée en draperie sur le corsage, retenue à la taille par un bouquet de fleurs d'orange.

Quant à la corbeille de mariage, au sujet de laquelle quelques questions me sont posées, j'y répondrai d'une manière générale, ma réponse pouvant édifier un grand nombre de lectrices.

Les corbeilles d'aujourd'hui sont différentes de celles d'autrefois.

Il n'est plus dans l'habitude de donner des robes en pièces, le futur les offre toutes faites. La jeune femme en reçoit généralement trois de sa mère : la robe de contrat, la robe de mariage et la robe de voyage.

Quant à celles offertes par le mari, le nombre en varie suivant sa position et sa fortune. La mode étant très capricieuse, il est plus raisonnable de ne pas en exagérer le chiffre.

Le vieux point, les dentelles anciennes, conservées dans les familles, trouvent seules place dans la corbeille actuelle. Ces objets comme prix et comme souvenir, ont une valeur qu'on ne peut prodiguer ; et les couturières préfèrent garnir les robes de bal de dentelles copiées, dont l'imitation parfaite joue le vrai à s'y méprendre ; cela permet aussi à la femme de ne pas se rendre esclave de sa toilette.

Ce qui est classique de nos jours dans la corbeille de mariage, c'est la fourrure ; et un collet de zibeline ou une jaquette d'astrakan, est entre tous les vêtements un de ceux que désire le plus posséder une jeune femme élégante, la martre zibeline surtout, car rien ne peut peindre la splendeur, le velouté de cette reine des fourrures ; mais comme cette fantaisie est très coûteuse, très peu de femmes, même les plus fortunées, peuvent seules se la payer.

VICOMTESSE D'AULNAV.

Glissez une ligne de critique dans cent lignes d'éloge sur un livre, l'auteur ne verra que celle-là ; noyez une ligne d'éloge dans cent lignes de critique, ce sera la seule qui compte. — UN PHILOSOPHE.

TROP PARESSEUX

Boulevard. — Taupin m'assure que s'il se marie, il prendra une veuve.

Roulevard. — Ça ne m'étonne pas. Il est bien trop paresseux pour faire sa cour.

AUTANT QUE LES AUTRES

Mlle Antique. — Je crois que je vais bien m'amuser à cette mascarade.

Mlle Caustique. — Vous avez autant de chance que les autres filles, parce que vous y porterez un masque.

La chute des cheveux, soit par l'âge, soit par la maladie, peut être arrêtée et la chevelure redevenue luxuriante en se servant du Rénovateur de la chevelure Hall.



COLLET RÉJANE, en velours du Nord, orné d'appliques de passementerie et jais. Col Médicis doublé Thibet. Matériaux : 3 verges de velours.

LES CRUAUTÉS DE L'AMOUR



(La scène se passe à N... à la porte du seul dentiste de la ville.)

Le patient. — Où pourrais-je bien rejoindre le dentiste? voilà une heure que je suis en route.

Le amoureux. — Oh! vous ne pourrez pas le rejoindre aujourd'hui, pour sûr. Il est allé à la campagne y passer la journée avec sa fiancée.

Le patient. — Oh, Seigneur! Que de choses cruelles sont dues à l'amour!

NUMERO DE PAQUES!

A l'occasion des fêtes de Pâques nous avons décidé de faire sortir un numéro exceptionnel en couleurs à 36 pages.

Le succès qui a accueilli l'apparition de celui de Noël, après tant d'efforts pour réaliser la tâche difficile d'un numéro imprimé en couleurs, sur nos presses et par nos seuls moyens d'action, nous a déterminé à recommencer cette expérience et à offrir à nos lecteurs et abonnés un spécimen plus parfait encore.

Comme d'habitude nous ferons de ce numéro un tirage exceptionnel à 25,000 exemplaires, et afin que ce qui s'est produit pour celui de Noël ne se renouvelle pas, nous prions nos dépôts, tant du Canada que des Etats-Unis, de nous écrire à l'avance en indiquant la quantité d'exemplaires qu'ils désirent, car nous limiterons strictement le tirage à la quantité indiquée ci-dessus.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

"The Pulse of New York", nouvelle édition, est dans nos murs et les amateurs de comédie réaliste et sensationnelle sont dans la jubilation.

Tout est remanié à nouveau, des décors superbes, des costumes, des scènes nouvelles, une troupe de premier ordre dont les étoiles sont : Mlle Stella Maynard et Chris Bruno.

Toutes les classes s'intéresseront à ces représentations où l'on trouve du drame, du vaudeville et même de la farce, et la popularité croissante de cette pièce est le gage de sa valeur réelle.

Il y a des attractions données par des spécialités de haute classe, soigneusement choisies parmi les favoris et favorites des "Jardins aériens" de New-York et des principales villes des Etats-Unis.

Durant la représentation de mercredi 17 courant, l'après-midi, seront annoncées sur la scène les divers péripéties de la lutte Corbett-Fitzsimmons. Mr Sparrow ayant pris des arrangements spéciaux pour que, minute par minute, les divers phases de la lutte qui passionne tous les amateurs de sport soient transmises au public. Avis au public.

QUEEN'S THÉÂTRE

Mr McKee Rankin nous arrive cette semaine avec le dernier succès de New-York : *True to Life*, dans lequel apparaît une des actrices les plus remarquées, Miss Nance O'Neil, qui, dans un seul jour a su se faire la plus enviée des réputations.

La compagnie de Mr McKee Rankin aura, à Montréal, tout le succès qu'elle mérite.

Mercredi 17, une matinée spéciale sera donné, dans les entr'actes de laquelle toutes les péripéties de la célèbre lutte Corbett-Fitzsimmons seront, minute par minute, télégraphiées et transmises aux spectateurs.

PALIADIO.

MARIVAUDAGES.

Patachon. — Il faut avouer que vous avez un drôle de nez, Ripatton!

Ripatton. — Eh bien, il me semble que mon nez n'est pas votre affaire, Patachon!

Patachon. — Très bien, mais il me semble à moi que vous aimez trop à le fourrer dans les affaires des autres.

UN CURIEUX CAS D'HYPNOTISME

Un de mes jeunes amis vient de faire une curieuse, très curieuse expérience d'hypnotisme.

Un soir qu'il était allé rendre visite à la demoiselle qui occupe ses pensées et qu'il se trouvait, seul avec elle, dans le salon paternel, il lui demanda si elle voulait bien se laisser magnétiser, et sur la réponse qu'elle lui fit, qu'elle ne croyait que très faiblement aux phénomènes magnétiques, il lui dit :

"Je m'engage, Mademoiselle, à vous soumettre à ce sommeil et cela en moins d'une minute si vous voulez bien vous engager à accomplir les formalités suivantes : Fixer cette lumière, ne pas appliquer votre esprit à aucune autre pensée qu'à celles que je vous suggérerai, enfin ne pas résister à l'idée de vous endormir. Avec ces trois conditions, acceptées et exécutées de bonne foi, je me fais fort de vous endormir magnétiquement, avant que 60 secondes fussent écoulées à ma montre."

La jeune personne déclara consentir et, s'étant confortablement assise dans un fauteuil, elle fixa la lumière de la lampe tandis que mon ami, tirant sa montre, comptait les secondes. Dix secondes et les yeux du sujet se mettent à papilloter; vingt secondes de plus, ils se ferment irrésistiblement; 40 secondes et le sommeil le plus profond s'est emparé de la jeune fille.

Fier de son succès, le sourire sur les lèvres, l'hypnotiseur amateur prononça ces paroles :

"Dormez, Mademoiselle, je vous le commande, mais dévoilez moi, sans réticence, les secrets de votre cœur, je le veux!"

Et comme la patiente, agitant les lèvres faiblement, ne paraissait pas pouvoir parler, Oscar (c'est le nom de mon ami) lui dit d'une voix ferme :

"Allons, parlez, je le veux. Quel est celui que vous aimez?"

Et, comme un faible murmure, ces mots sortent de la bouche du sujet endormi :

"J'aime Mr Oscar, ... mais... mais... si..."

— Mais... allons, dites toute votre pensée, Mademoiselle.

— ... Mais je l'aimerais mieux s'il n'était pas si pingre. Ainsi, j'aime aller au théâtre au moins deux fois par semaine, et c'est à peine s'il m'y conduit une fois tous les trois mois; j'aimerais à avoir un beau jonc avec un diamant, et il m'en achète un tout petit avec des pierres qui valent bien quatre sous! j'aimerais à aller, deux ou trois fois par semaine, faire avec lui le tour de la montagne en voiture, et c'est à peine s'il m'emmène, une fois par hasard, et en tramway, à Maisonneuve ou à St-Henri; il ne s'aperçoit jamais quand j'ai faim, si nous nous promeons en ville, et ne m'offrira jamais ni une soupe aux huîtres, ni une crème à la glace, il...

— Réveillez-vous, Mademoiselle, je vous l'ordonne, hurlait le magnétiseur terrifié par ce flux de récriminations.

Et quand la demoiselle, enfin réveillée, semblait lui demander ce qu'elle avait bien pu dire qui l'ait ahuri à ce point, il prit son chapeau, salua en hâte et disparut comme un météore.

"C'est égal, se disait la malicieuse petite personne, pendant que le bel Oscar prenait le large, j'ai peut-être été un peu loin, j'aurais dû m'arrêter à la voiture."

KADIO.

ÉNIGME

Lui. — Serais-je assez bon pour vous, ma chère?

Elle. — Non, Georges; mais vous êtes trop bon pour aucune autre.

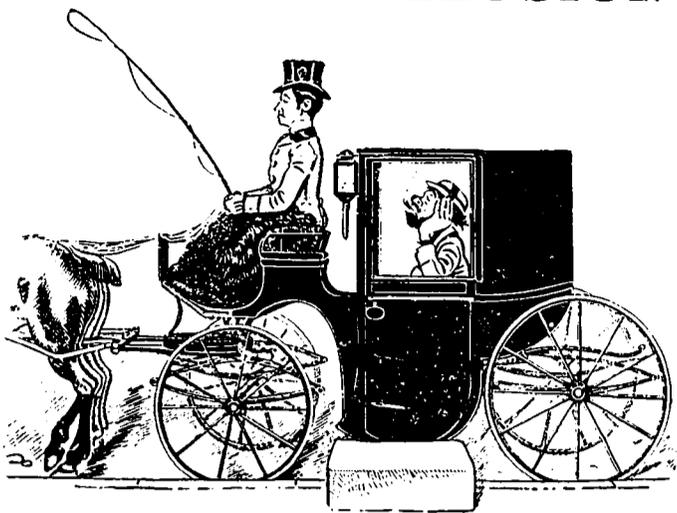
La barbarie n'est que l'ignorance du passé. — VIOLETT-LE-DUC.

DEVINETTE



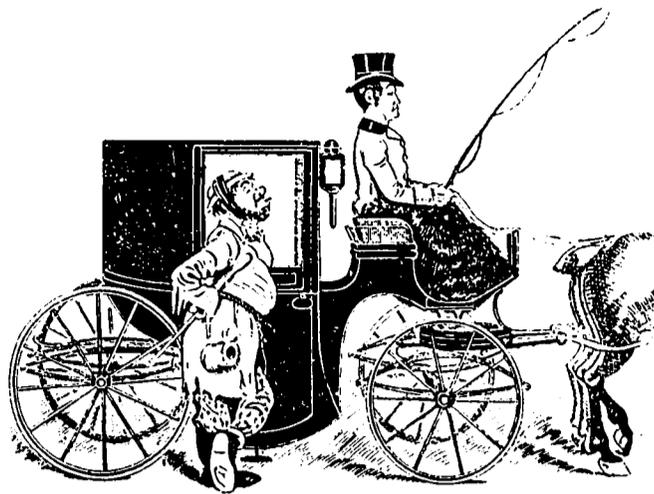
On dit qu'un beau désordre est un effet de l'art.
— Cherchez le maître du logis.

ILLUSION D'OPTIQUE



I

Une drôle de figure, direz-vous, pour se pavaner dans une aussi élégante voiture. Ça doit être un fier original, que ce monsieur.



II

Pour avoir l'explication de ce fait, passez de l'autre côté de l'équipage. Les apparences sont souvent décevantes, n'est-ce pas ?

DORMEZ !

(Pour le SAMEDI)

Sous les sépulcres blancs, ô chers enfermés,
Vous qui, devez avoir assez souffert, dormez !
Dormez silencieux dans votre nuit hagarde,
Les arbres et les fleurs ont un frissonnement,
Et la lune qui monte au front du firmament
Suave et triste, envoie au petit cimetière
Le doux vacillement de sa douce lumière.
Dormez, dormez, dormez, votre sommeil de mort.
Dormez, dans l'univers tout se calme et s'endort.
La nuit a déployé son voile taciturne,
Là le monde est rempli d'une suprême paix,
On peut croire qu'il s'est s'endormi pour jamais.
Fermez dans vos cercueils vos pesantes paupières ;
Amis, n'essayez pas de soulever vos pierres ;

Montréal, 29 Nov. 1896.

Que retrouveriez-vous hors des sombres caveaux,
Sur tous les peuples morts sont des peuples nouveaux.
Ils s'en sont tous allés, et les sœurs et les frères,
Bonheurs, illusions, espérances, chimères
D'épouses et d'amants, de ceux que vous aimez,
Ils sont allés dormir, hélas, où vous dormiez.
Tout se meut, ici bas, tout change, tout s'avance,
Après le rayon d'or arrive une aube immense,
Après l'aube survient un soleil éclatant,
Ainsi de jour en jour et d'instant en instant.
Parmi des inconnus que viendriez-vous faire ?
Vous n'avez plus d'amours sur notre sombre sphère.
Sous les sépulcres blancs, ô les chers enfermés.
Vous qui devez avoir assez souffert, dormez !

HECTOR DEMERS.

plus riche qu'eux tous réunis. C'est à ma mort qu'ils seront surpris !...

Depuis qu'il avait atteint ses soixante dix ans il se préoccupait plus souvent de sa fin, qu'il devinait prochaine, bien que le jeûne à peu près continuél auquel il s'était accoutumé eut maintenu son corps en parfaite santé. En soi, la mort ne lui faisait point peur. Seul, son enterrement l'inquiétait. Par une inexplicable contradiction d'esprit, après avoir vécu si chichement, il désirait des obsèques grandioses, des funérailles dont le luxe princier éblouirait la foule des passants. Il se délectait à l'idée de reposer en une bière confortable, sous un haut catafalque, orné de draperies immenses semées de larmes d'argent, d'aller à l'église entouré du cérémonial le plus pompeux, d'assister à une

messe que célébreraient douze prêtres sous l'étoilement de cinq cents cierges, puis de s'acheminer vers le cimetière dans la plus somptueuse des voitures, disparaissant sous les fleurs et traînée par six chevaux caparçonnés dont les têtes agiteraient de lourds panaches noirs.

Malheureusement, un tel enterrement coûterait cher, et il restait avare, même dans la mort, ne voulant point imposer à ses héritiers une pareille dépense. Plusieurs fois, il s'était rendu chez différents entrepreneurs des Pompes funèbres afin de savoir les prix exacts. Tous faisaient d'analogues réponses :

— Pour l'enterrement que vous désirez, c'est-à-dire une première classe... avec messe chantée, six chevaux, des fleurs, un catafalque... il faut compter quinze mille francs... au bas mot...

— Quinze mille francs ?

— Oui, monsieur.

— Mais c'est horriblement cher.

— Vous voulez du beau, n'est-ce pas ?...

L'ABONNEMENT FUNÉRAIRE

I

— Eh ! Eh ! — pensa M. Coffignon — depuis bientôt trois heures j'ai soixante-dix ans... un bel âge, fichtre !... et toujours solide au poste !...

Bien qu'il essayât de plaisanter, une imperceptible tristesse sourdait en lui, montait du tréfonds inconnu de son être, puis se précisait en l'idée de la mort prochaine. Car elle viendrait terriblement vite. Celle à qui l'on ne se donne point, mais qui vous prend quand même, à la minute précise assignée par le rendez-vous. Serait-ce demain, dans huit jours ou dans huit ans ?... Il ne savait. Et le regret de la vie, l'éternel désespoir de sentir son impuissance à revenir en arrière, jetait son âme en de brusques mélancolies.

Cependant, cette existence à laquelle il s'accrochait si tendrement n'avait guère été féconde en plaisirs. Dès son plus jeune âge il en avait retranché ce qui en fait la joie et la raison d'être. Egoïstement replié sur lui-même, son cœur ne vibrerait à aucune émotion, son cerveau ne nourrissait aucune pensée, sa chair ne tressaillait à aucun contact. Dominé par le plus sale, le plus honteux, le seul inexcusable des vices : l'avarice, il ne songeait qu'à amasser de l'or, en amasser en cachette, sans que personne s'en doutât, afin que tous le crussent pauvre et que lui seul se sut riche. Il avait vécu misérablement se refusant non seulement les apparences du luxe, mais même le nécessaire. Tenant sa famille à l'écart, n'ayant point d'amis, ne fréquentant personne, il passait ses jours à gagner le plus possible dans les trafics les plus extraordinaires, achetant ici pour revendre là, avec un bénéfice, si léger soit-il. La certitude de trouver deux sous lui eut fait traverser tout Paris ; le soir, il se couchait à la nuit tombante pour ne point brûler de lumière.

Favorisé par une chance insolente, cet homme qui n'avait pas besoin d'argent, puisqu'il préférerait vivre en va-nu-pieds plutôt que de dépenser, réalisait les gains les plus imprévus, flairait les occasions les plus avantageuses, opérait avec succès les placements les plus téméraires. Ne jouant jamais il s'était décidé, une fois par hasard, à racheter au rabais un billet de loterie. Trois mois plus tard il gagnait le gros lot de cinq cent mille francs. Après soixante ans d'une pareille existence, il se trouvait possesseur de plusieurs millions. La majeure partie de sa fortune, placée à l'ombre des Banques, s'arrondissait encore dans l'accroissement continu des intérêts superposés. Le reste dormait chez lui dans de vastes armoires soigneusement scellées. Là, sur les étagères, des piles d'or, d'argent, de cuivre, alternaient en un correct alignement, tandis que dans le coffre du bas des liasses de billets bleus s'entassaient, ficelés avec des cordons blancs. Et sa grande joie, son unique jouissance, était d'ouvrir les armoires, d'ajouter une poignée de louis au tas, de recompter le tout et d'en modifier l'harmonie. Puis, la chair émue, le cœur dilaté de bonheur, il caressait d'une main lente ses richesses, en ricanant...

— Eh ! eh !... mes parents me croient pauvre... misérable... et je suis

ELLE LE LUI AVAIT DIT



La maîtresse de la maison. — Mais, que faites-vous donc là, Brigitte, à m'arracher tout cela ?
Brigitte. — Ne m'avez-vous pas dit de descendre les rideaux, madame ? Je les descends !

INFORMATION



*La maman (qui explique au petit Henri quelques passages des Ecritures). — Comme de raison, Aden n'aurait pas dû manger la pomme !
Le petit Henri. — C'était-il une pomme verte, dit maman ?*

— Tout ce qu'il y a de plus beau.

— Alors, il faut y mettre le prix... Voyez-vous, monsieur, dans les Pompes funèbres, comme en toute chose, on n'en a jamais que pour son argent.

Quinze mille francs !... l'énormité du chiffre stupéfiait M. Collignon. Trait-il donc dépenser en quelques heures plus d'argent qu'en dix années ? Non, une telle folie n'était pas possible. Et malgré l'intensité de son désir, il résistait à spécifier par testament de pareilles obsèques. C'était une lutte continuelle entre son avarice forcenée et l'envie tentatrice qui l'aiguillonnait. Mais la première triomphait toujours...

II

Il s'efforçait d'échapper à cette tentation d'un luxe posthume, reportant toutes ses pensées à son or, le caressant plus souvent, s'absorbant en lui, quand un jour, il trouva, glissé sous la porte de son misérable logis, le prospectus suivant :

Maison PAILLARDOT, père et fils et C^e

POMPES FUNÈRES, CONVOIS, TRANSPORTS, ETC...

(Nombreuses médailles à diverses expositions.)

M

La maison Paillardot, père et fils et C^e, si avantageusement connue de sa nombreuse clientèle, a l'honneur de porter à votre connaissance qu'elle inaugurerà, à partir du 1er juillet prochain, un système d'obsèques absolument inédit au moyen de l'Abonnement funéraire.

Quelques grandes que soient les affections familiales, quelque sincère que soit la douleur de nos proches, il faut toujours compter, hélas ! avec l'ingratitude inhérente à la nature humaine. Voilà pourquoi beaucoup de personnes n'obtiennent pas après leur mort les funérailles qu'elles avaient souhaitées de leur vivant. Afin de remédier à cet état de choses, la maison Paillardot, père et fils et C^e, vient de créer l'Abonnement funéraire.

Désormais, chacun pourra s'assurer les obsèques de son goût. Moyennant un versement mensuel ou trimestriel, variant suivant l'âge et la santé, nos clients ont la faculté de s'abonner à leurs propres funérailles et régler par avance, point par point, l'ordonnement de leur convoi, en spécifiant la quantité de fleurs qu'ils désirent. Afin de bien faire comprendre les multiples avantages de notre système, nous citerons un exemple entre tous. Un homme de quarante ans, jouissant d'une santé normale et exempt d'infirmités, aura droit, moyennant un versement trimestriel de 15 francs, à un enterrement de première classe d'une valeur réelle de dix mille francs, et cela quelle que soit l'époque du décès. Nous ajouterons enfin que nos Abonnements funéraires, dûment spécifiés et paraphés sur papier timbré, demeurent valables pour tous les genres de mort : CRIMES, ACCIDENTS OU SUICIDES.

Il est incontestable que les personnes appelées à devenir centenaires perdront dans ce marché, par contre, celles qu'une mort aussi cruelle que prématurée enlève à l'affection des leurs, y trouveront de réels bénéfices. L'Abonnement funéraire devient donc en quelque sorte une loterie ; aussi ne doutons-nous point de notre succès étant donné le fond d'humeur gauloise qui caractérise notre race et nous a valu de tout temps la réputation d'être le peuple le plus spirituel de l'univers.

Dans l'espoir que vous voudrez bien nous honorer de votre confiance,

nous vous prévenons, M..., que nous ferons à nos cent premiers abonnés une réduction de 25% sur les tarifs ordinaires.

Veuillez agréer, M..., nos respectueuses et empressées salutations.

PAILLARDOT, père et fils et C^e.

— Sapristi ! murmura M. Collignon dès qu'il eut pris connaissance du prospectus, voici qui fait mon affaire... et je vais, dès aujourd'hui, courir chez ce M. Paillardot afin de bénéficier de la réduction annoncée.

III

M. Collignon se montra enchanté de l'affaire conclue. Moyennant un abonnement de 50 francs par mois, il s'était assuré de magnifiques obsèques de première classe, avec catafalque, fleurs et messe chantée, d'une valeur réelle de quinze mille francs. Par exemple ce n'avait pas été sans marchander qu'il était parvenu à conclure un marché aussi avantageux. Etant donné son âge et après examen du médecin spécialiste attaché à l'établissement, la maison Paillardot, père et fils et C^e, ne voulait accepter qu'un abonnement mensuel de 100 francs. Mais lui se récria :

— Cent francs !... douze cents francs par an !... mais c'est horriblement cher... c'est positivement hors de prix.

— Songez donc, monsieur, que vous avez soixante-dix ans passés... et de plus vous choisissez comme enterrement tout ce qu'il y a de plus cher !...

— Monsieur, mes parents sont tous morts centenaires et moi-même je jouis d'une excellente santé... jamais un rhume... je peux très bien vivre encore une vingtaine d'années, ce qui fait que je vous aurai payé vingt-quatre mille francs... sans compter l'intérêt de l'argent !...

— Soit, monsieur, mais si, ce que je ne souhaite pas, vous mourez demain... ce sera pour la maison une perte nette de quinze mille francs.

M. Collignon discuta longtemps encore. Finalement, il obtint gain de cause et l'abonnement fut encore abaissé, et comme il avait la chance inouïe d'être le 97^e client, il bénéficia de la réduction annoncée, ce qui réduisit son abonnement à 50 francs par mois.

Il rentra chez lui tout guilleret et serra précieusement le précieux papier à côté des piles d'or et des billets bleus. Le soir, en signe de joie, il s'accorda pour son dîner une demi-bouteille de bon vin, extra qu'il ne s'était permis que deux ou trois fois dans sa vie.

IV

Dès lors, M. Collignon fut l'homme le plus heureux du monde. N'avait-il pas réalisé le rêve de toute sa vie !... Son plus grand plaisir, dans la rue, était de rencontrer un enterrement. Il haussait les épaules, pris de pitié pour le pauvre diable qui s'en allait sous terre aussi misérablement. Seuls, les chars de seconde et de première classe, un peu plus fréquents depuis la géniale invention de la maison Paillardot, père et fils et C^e, obtenaient sa flatteuse approbation. Et pourtant ces funérailles lui paraissaient encore bien mesquines à côté de celles qu'il aurait. Mentalement, il assistait à ses propres obsèques, y rêvant constamment, voyant la foule des badauds se découvrir au passage du corbillard, intrigués par la somptuosité du convoi. C'était là le thème favori de ses pensées et il s'y délectait.

A présent, la mort ne lui faisait plus peur ; au contraire, il avait presque hâte de jouir du seul luxe qu'il se fut permis — un luxe quasiment posthume. Il ne lui restait plus rien à faire ici-bas ; sans doute il pourrait encore gagner quelques milliers de francs, arrondir les millions qui dormaient dans ses coffres-forts. Mais sa fortune était suffisamment imposante et il se réjouissait par avance de la bonne surprise qu'il ferait à ses parents qui le croyaient pauvre. Et que c'était là une joie — posthume également — qu'il était impatient de goûter. Il riait par avance d'un petit rire sec et nerveux, en s'imaginant la stupéfaction de ses proches

DEVINETTE



— Voici la vieille Madelon qui prépare son café sans s'occuper du bruit.
— Ou donc est-elle ?

ouvrant les armoires et apercevant les hautes piles d'or et d'argent, luisantes, immobiles en leurs colonnes alignées.

Cependant, les années passaient et M. Collignon demeurait plus solide que jamais, sortant par tous les temps, mangeant parcimonieusement de grosses nourritures, s'interdisant le vin, ne renouvelant point ses vêtements râpés. Pas le moindre malaise ; il semblait que la mort ne vouût point de lui.

Déjà, en trois ans, il avait payé 1,800 francs d'abonnement. Tous les mois, il extirpait péniblement de ses tiroirs un billet de 50 francs et le portait à la maison Paillardot, père et fils et Co. Et chaque fois ce lui était un véritable crève-cœur ; il souffrait autant que s'il assistait au pillage de sa maison. Un matin, il se rendit à une consultation gratuite d'hôpital, espérant qu'on lui découvrirait quelque maladie dangereuse.

— Quel âge avez-vous ? lui demanda le docteur après une minutieuse consultation.

— Soixante-treize ans, monsieur.

— Eh bien, mon ami, vous pouvez aller comme cela encore une trentaine d'années... vous êtes du bois dont on fait les centenaires...

M. Collignon rentra chez lui absolument furieux. Si ce médecin disait vrai !... s'il allait vivre encore trente ans !... trente ans pendant lesquels tous les mois il devrait verser ses 50 francs, ce qui, au bout du compte, donnerait le joli total de 19,800 francs. Ainsi, au lieu d'avoir presque pour rien des obsèques de première classe, grâce à son abonnement, il les paierait 4,800 francs trop cher. Ah ! mais non, par exemple, cela ne serait pas. Et dans sa peur d'être la dupe du marché conclu, dans sa hâte à jouir enfin du seul argent qu'il eut dépensé dans son existence, dans son désir surtout de déboursier le moins possible pour son enterrement, il décida froidement d'abrèger ses jours.

Et, tandis qu'un réchaud de charbon brûlait au milieu de sa chambre, il s'étendit sur son grabat, souriant à la Mort qui venait, évoquant une fois de plus la riante vision du char majestueux traîné par six chevaux et suivi par les porte-couronnes pliant sous le poids des fleurs, de l'église tendue de noir jusqu'aux orgues avec l'autel incendié par la clarté des cierges, et des douze prêtres clamant pour le repos de son âme les chants liturgiques.

— Eh ! eh ! — ricana-t-il en un dernier hoquet — ces bons messieurs Paillardot, père et fils et Co !

ARMAND CHARPENTIER.

IL Y A TEMPS POUR TOUT



Salutiste. — Achetez le journal *En Avant*, monsieur.
Le monsieur (un peu ému). — En... a... avant... en... avant... c'est bon à dire... ça... mais je me re... poss... un instant avant de... repartir.

LA DIFFÉRENCE

Bouleau — Est ce que c'est l'argent dont il a hérité qui l'a rendu fou ?
Rouleau. — Pas du tout ! Tout le monde vous dira qu'il était fou avant d'hériter.

Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court. — LACORDAIRE

**Le Pectoral
Cerise d'Ayer**

coûte plus que toute autre médecine ; mais il guérit plus que n'importe quelle autre médecine.

La plupart des remèdes contre la toux vendus bon marché atténuent à peine, ils apportent un soulagement local et temporaire. Le Pectoral-Cerise d'Ayer ne fait rien de tout cela. Il guérit.

Asthme, Bronchite, Croup, Coqueluche — ainsi que toute autre affection de ce genre, tandis que d'autres remèdes échouent, céderont devant

**Le Pectoral
Cerise d'Ayer.**

Il a un record de 50 années de guérisons.

Écrivez pour obtenir le "Curebook," — gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

— Qu'aimeriez vous mieux d'un bas bleu ou d'une chanteuse qui serait toujours à son piano ?
— J'aimerais mieux une muette.

Une Recette par Semaine

POUR LAVER LA DENTELLE BLANCHE

Pour laver la dentelle blanche fine, pliez-la et mettez-la dans l'eau chaude avec des fragments de savon, dont la quantité doit être proportionnée à la qualité de dentelle qu'il y a à laver. Laissez tremper toute la nuit.

Pressez la dentelle jusqu'à ce qu'elle soit aussi sèche que possible ; mettez de l'eau chaude et du savon dans une casserole émaillée ou très propre et laissez bouillir pendant cinq ou six minutes et rincez dans de l'eau froide très claire avec une nuance de bleu dedans. Il faut remuer pendant l'ébullition avec une petite baguette.

De cette façon, il n'y aura pas besoin de frotter. Ensuite, roulez-la serrée dans un linge ou épinglez-la et étendez sur une ficelle dans le jardin.

B. DE S

Dans un petit restaurant à prix fixe, un garçon, qui doit être de Saint-Four, fait observer à un client payant son déjeuner que "les chous" étrangers ne passent plus.

— En effet, réplique celui-ci, les chous de Bruxelles que vous m'avez servis me sont restés sur l'estomac !

**

Lu dans les dernières publications de mariage :

" M. Pêcheur et Mlle Goujon. "

A la bonne heure ! cette fois, malgré les mauvaises langues, cela a mordu !

SEL de COLEMAN

Pour l'usage de la table et de la laiterie

... Sans égal pour la qualité ...

THE CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Attends, quelque chose adviendra.

x

La femme est la clef du ménage.

x

Qui a des filles aura des gendres.

SANCHO PANÇA

Trouvé dans un journal cette horrible coquille :

" M. et Mme B... avaient deux enfants..."

UN TRÉSOR

Si vous toussiez, prenez du *Baume Rhumal* ; il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient. En vente partout.

Un axiome extrait du carnet de Calino :

— On court d'autant moins de chances de mourir qu'on est plus avarié en âge. Ainsi c'est tout au plus si, par année, il meurt deux ou trois centenaires.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Monsieur Edmond Hardy, ainsi que les administrateurs de la Société Artistique Canadienne ont tout lieu d'être pleinement satisfaits de l'impulsion qu'a prise leur œuvre et du succès qui, dans toutes les branches de cette institution, la signale aux yeux du public.

Les tirages se succèdent avec régularité ; les cours sont suivis par toute la quantité d'élèves que comportent les salles ; les professeurs se prodigent dans leur œuvre de dévouement ; les administrateurs veillent à ce que rien ne vienne entraver la marche ascendante de la Société, et le public, lui, encourage de son mieux l'utile institution à laquelle nous devons notre Conservatoire National de Musique. Qu'il ne s'arrête pas dans ce patronage bien naturel, pour une Société qui n'a eu en vue que la diffusion de l'enseignement artistique et qui poursuit sa marche courageusement, sans défaillance aucune.



L'Expérience d'un Curé Canadien.

SAINT PAUL, QUE., CAN., Fév. 10, 1890.

Il me fait plaisir de témoigner de l'excellence du Tonic Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse due à la dyspepsie, je suis certain, qu'il s'opéra en moi un grand changement depuis que je prendis votre remède, mes nerfs sont mieux et ma dyspepsie disparut promptement ; des résultats semblables ont été obtenus par beaucoup de mes confrères. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes maladies nerveuses et autres qui en dépendent.

J. E. LAFLECHE, Curé.

Le Rév. J. Marcoux écrit de Wallagrass, Maine, mars, 1891. Le Tonic Nerveux du Père Koenig a été recommandé par moi et a guéri la danse de Saint-Guy et l'épilepsie.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, Québec.

Un homme qui rit toujours est aussi embêtant qu'une femme qui pleure toujours.

TEABERRY FOR THE

HARMLESS **TEETH**
CLEANSING

ZOPESA CHEMICAL CO.
TORONTO 25C.

THEATRE ROYAL

PRINX
Matinée : Semaine commençant le lundi.

10c **15 MARS**
Après-midi et soir

LE GRAND DRAME SENSATIONNEL.

20c **THE PULSE OF NEW-YORK . . .**

Pas plus haut.
Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

Soir, Sièges Réservés : **10c extra.**
La semaine prochaine **MCULIN ROUGE.**

Un observateur prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent dans le monde est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

Entre bicyclistes, à Marseille.
— Une côte de dix kilomètres !... Et tu as pu la grimper ?
— Parfaitement !... Seulement, une fois rendu au bout, je n'avais plus de souliers !

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir eu ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le demandent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 520 Powers Block, Rochester, N. Y.

Le capitaine Pamphile, terminant un récit de chasse :

— J'avais blessé la bête assez grièvement, je la suivais avec la ténacité d'un Indien, pour l'achever "à coup de crosse" ?

— Quelle bête était-ce ?...
— Une alouette !

Le comble de la dèche :
Porter un toast au Mont-de-Piété.

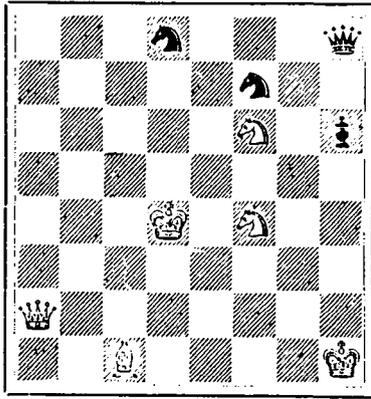
UN IMPRUDENT VOLATILE



Voici un imprudent volatile, qui, ayant passé sa tête dans une palissade est happé par un chien. Est imprudent aussi celui qui se laisse happer par la terrible passion de l'alcoolisme. Il n'y a plus pour lui qu'un seul remède : l'Hospice Auclair ou le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis ou enfin le Dr Letourneau, à St-Hubert (P. Q.).

ECHecs

PROBLÈME No 102
Par E. N. FRANKENSTEIN.
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 101

BLANCS NOIRS
1 - T 2 F | 1 - N'importe lequel
2 - Suivant le C des N | 2 - Echec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 99

MM. G. F. Wilkins, A. Espitalié, A. Barbier (Montréal); O. Gill, F. M. Lupien, McIvory (Québec); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret, E. Guignard, J. Lafourcade (Nouvelle-Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 112

PROBLÈME CHIFFRÉ
— 203 - 011503 - 3617 - 7613 - 089033V V0X017 - 01115018

X

Problème No 113

MOTS HISTORIQUES

Quel est l'Académicien du dix-huitième siècle qui a dit :
"Si je tenais toutes les vérités dans ma main, je ne donnerais rien de garde de l'ouvrir aux hommes."

Problème No 114 - TABLEAU PARLANT



Quel est le personnage représenté dans le Dessin qu'on a sous les yeux ?

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 102 A 106

No 102

No 1. - Tangage - Vapeur - Tête.
No 2. - Anguille - Roche.
No 3. - Parlez - Armes.
No 4. - Boutons - Verger - Épanouis - Pommes - Heurs.
No 5. - Battez - Jeunes.

No 103

LA TOUSSAINT

La Toussaint fut instituée par le pape Grégoire IV, en l'honneur de *Tous les Saints*, et il en fixa la célébration au 1er Novembre. Elle remplaça, chez les Latins, la fête de *Tous les Martyrs*, instituée en 697, par Boniface IV, lors de la dédicace du Panthéon de Rome, converti en Église des Martyrs, et qu'on désigna plus généralement sous le nom de Notre-Dame-de-la-Rotonde.

No 104

LVCVLLVS 205 + S

No 105

LETTRES INCONNUES

A tout péché miséricorde

A T O U T
Lapereau, Serpent, Colombo, Morue, Marto.
P E C H E
Taupe, Tanche, Carpe, Héron, Roitelet.
M I S E R
Martinet, Moineau, Serin, Lievre, Renard.
I C O R R I D E
Lapin, Ciron, Mouton, Ramier, Dinde, Lince.

No 106

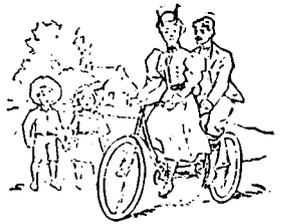
Nuit - Bruit - Village - Feuillage - Chant - Enfant - Vache - Attache - Doux - Tous - Chaudières - Bruyères - Soir - Moustoir - Revivre - Enivre.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 91 à 95.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neil, A. Espitalié (Montréal); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).

Ont trouvé 1 solution: M. J. F. Frey (Ottawa); E. Guignard (Nouvelle-Orléans).
A trouvé 3 solutions: M. J. Lafourcade (Nouvelle-Orléans)

ENVIE !



Le Tandem Stearns excite l'envie partout où il apparaît. Il est si gracieux, roule si légèrement, sans un signe d'effort de ceux qui le montent. Chacun souhaiterait changer de place avec les heureux propriétaires de ces véhicules. La promenade sur Tandem devient, chaque jour, plus populaire, et rien ne l'est plus que le Tandem Stearns.

Le prix est de \$150, mais cela paie toujours, à la fin, de se procurer ce qu'il y a de meilleur.

Catalogue de l'année, sur demande.

E. C. STEARNS & Co., MANUFACTURIERS, TORONTO, ONT. | AMERICAN RATTAN Co., Agts Canadiens pour la vente, TORONTO.

Un rimeur du siècle dernier, Dupuy, publia une épître à la Mode qui commençait ainsi :

Chanter la Mode est un joli projet ;
Je crains pourtant que le choix du sujet
De t'ut cafard, de tout pédant stoïque,
Contre mes vers n'éveille la critique ;
D'ailleurs la Mode a vu de notre temps,
Sur ses autels brûler assez d'encens,
Et cette reine, au goût si fantastique,
A parmi nous assez de partisans
Pour se passer de mon panégyrique ;
Mais toutefois vers ses autels vainqueurs
Avec raison si ses grâces vantées
Ont attiré des flots d'adorateurs,
Ainsi que Dieu la Mode a ses athées.

C'est pourquoi un autre rimeur du même temps s'écriait :

Mode ! je plains beaucoup l'insensé qui te
Mais je plains encor plus l'insensé qui te

Petit dictionnaire :

CAFÉ. Un endroit d'où l'on revient pour la dernière fois - tous les soirs.

Petite Correspondance

Mr A. Gay (Brockville, Ont). - On attend de vous des nouvelles plus fréquentes. Quand de retour à Montréal ?

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00 | Un an 50 cents
Six mois 1 00 | Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

Nouvelle édition du . . . **JEU DE POKER**

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

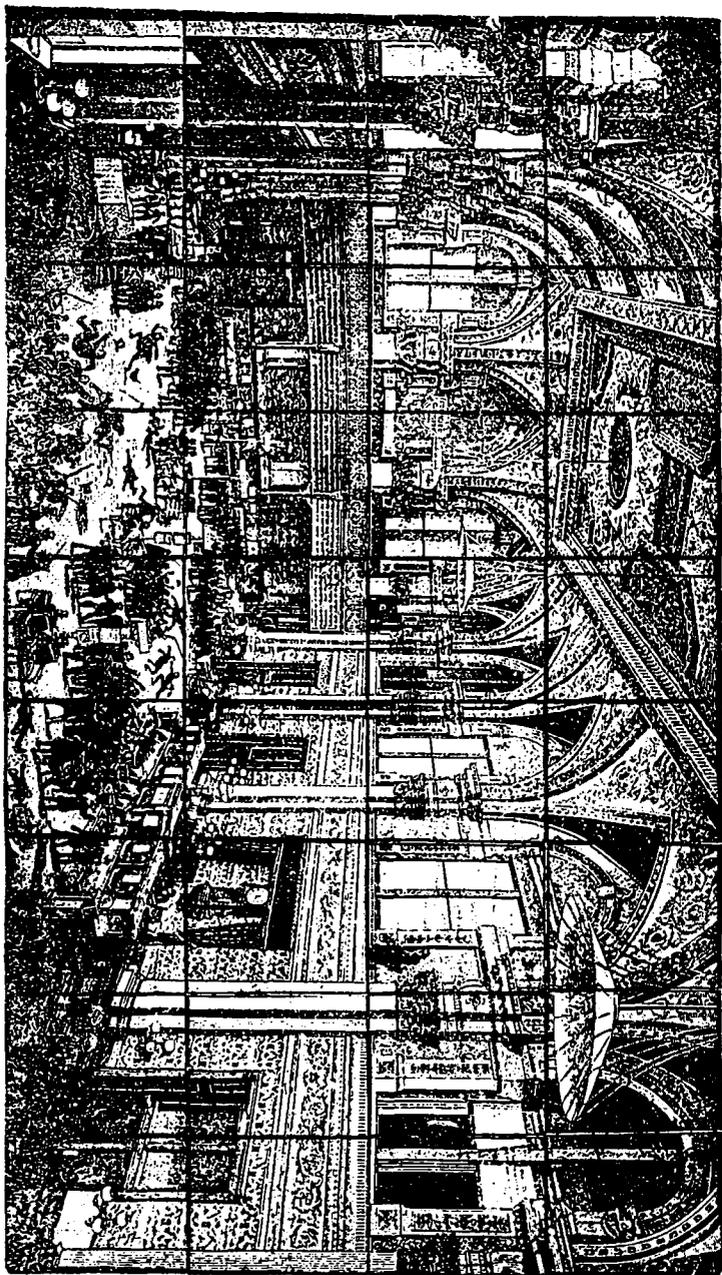
UNE TACHE DANGEREUSE

Elle.— Oh ! Georges, tu m'as dit, bien des fois, que tu risquerais ta vie pour l'amour de moi.

Lui.— Très bien, ma chère, et je le dis encore.

Elle.— Alors, mon chéri, il y a une grosse souris dans l'armoire, mets-y donc un piège pour l'attraper.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 68



AVIS.— Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Roméo E Bonnet, Mme Charpentier, Mme Wilfrid Desjardins, Mme Zéphir Laurin, Mme Joseph Lager, Mme Mose Lord, Mme Aug Provost, Mme J H W Lavoie, Mlle Maud Jobin, Mlle Kilda Turcotte, Ovide Allard, Paul Garsabe, J J Belanger, Louis Bisailon, Edmond Bois, Emile Brosseau, Es N Campenon, J A Clark, M L Conlin, Isidore Crepeau, Arthur Desobles, L E Denis, Wilfrid Delorme, L E Demers, J E Ethier, J Fyriard, J P Frémont, John Hanley, Alfred Laurin, Olivier Mamant, J E Patz, Arthur Payette, Armand Petitclair, Eug T Portelance, A Raymond, Bernard Raymond (6 ans), P O Richard, Ernest Robitaille, Achille Ronette, Mme Art Roy (Montreal), Alfred Gauvin (Aston Vale, Que), Joseph Couture, J Stanislas Poulin (Beauce Junction, Que), Léon Darche (Danville, Que), Mlle Anna Ferras (Hull, Que), Mlle Irène Cooke (Lacrimie, Que), Mlle Bernadette Cusson, Mlle Maria Montreuil, Raymond Beliveau, Alfred Bouchard, E Duparc (Lévis, Que), Mme D Landan (Magog, Que), Mme Honoré Desmarais, Eugène Gagnon (Ottawa, Ont), H N Shomond (Pierreville, Que), F X Lemieux, Mimi LeDroit, Edmond Bessière (Québec, Que), Mlle M Babiu (Pointe Lévis, Québec), Adolphe Gauthier (Rigaud, Que), Mlle Alexandrine Lemieux, Homidas Turgeon (Ste Camégonde, Que), Mlle Eugénie Plante (St Henri de Montreal), George Mailoux (St Hyacinthe, Que), Mme J Lamoureux jr (St Jean Est, Que), Mme A Dion (St Martin, Que), J E P Bergeron, J B Couture, F Dubé (St Roch de Québec), C A Belanger (St Sarron de Québec), Mlle Emma Beausoleil (Trois-Rivières, Que), Mlle Josephine Boiras (Victoriaville, Que), Mme A M Demers (Waterloo, Que), Mlle Annie M. Sénéchal (Augusta, Me),

Mme Omer Allard, Dominique Fortin (Bildeford, Me), Hypolite Thibault (Bridgeport, Conn), Thomas Dionne (Chicopee, Mass), Mlle Phyllis Tétrault, Mlle Exilite Dulresne, Peter Bennack, Auguste Cradock (Cohoes, N Y), Louis Caron, Tassie Dion, Léon Frumier, J G Gagne, Joseph D Massé, Max L Polbinger, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Mlle M Laberge, Israël Dumais (Fitchburg, Mass), Joseph Goulet (Holyoke, Mass), Thomas Hébert, Edmond Jarbeau (Lawrence, Mass), Frank Savary (Lewiston, Me), Mme J S Aubin, Mme Joséphine McLish, Mlle Amanda Cuvier, Mlle Anna Thérien, Mlle Angéline A Fourigny, Evard Chassé, Louis Lambert, Albert Boix, Arthur Simard (Lowell, Mass), Mme Marie Côté, Mme Jérémie Darsablon, Mlle Alice Bellemare (Manchester, N H), Alphonse Paré (New Bedford, Mass), Mme Eugénie Delisle (North Adams, Mass), L Ledue (Northampton, Mass), A Barra, Alex Berles (Nouvelle-Orléans, La), Mlle Eugénie Boyer (Pascoag, P I), Mme Ernest Desjardins (Salem, Mass), J G Roberge, Joseph Routhier (Somersworth, N H), Julien Desnoyers (Waitstillfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de John Hanley, 2166 Aqueshe, Alfred Laurin, 283 St. Dominique (Montreal), Thomas Dionne (Chicopee, Mass), J G Goulet, 61 Susquehan (Fall River, Mass), Joseph Goulet, 531 Bridge (Holyoke, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épiglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

The Promotive of Arts Association (LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. . . . MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	100 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

A l'examen :
Le professeur (montrant une feuille désechée à l'étudiant). — Connaissez-vous cette plante ?
— ? . . .
Le professeur. — C'est une plante dont on fait une consommation énorme.
— . . . ?
Le professeur. — Vous-même, en consommez une grande part tous les jours.
— J'y suis, s'écrie l'étudiant, c'est de l'absinthe !
— Non, réplique d'un ton glacial le professeur, c'est du tabac.

La Première Grande Loi . . .

du bien est la propriété, un établissement de bains qui n'est pas propre en tout et partout n'est pas digne de porter ce nom et d'avoir le caractère de stabilité, car ce des bords du bien est de procurer la propriété physique de l'homme à l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur. Tout est dans et tout.

BAINS LAURENTIENS

Les chambres sont bien éclairées et aérées. Bains durant le jour, de 10 heures à 6 heures.

OUVERT TOUTE LA NUIT

Jour des dames, les LUNDIS au vendredi et les MERCREDIS après-midi.

BAINS LAURENTIENS . .

Angle des rues Craig et Beaudry

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
Anémie, Chlorose, Phtisie,
. Epuisement Nerveux
Aliment indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

M... un noctambule incurable, disait hier :
— Je ne connais qu'un moyen d'éviter les attaques nocturnes ; c'est de ne rentrer chez soi que le lendemain matin

Concerning
Newspaper Advertising
Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
JOHN SUTCLIFFE H. R. STEPHENSON
EUROPEAN OFFICES AMERICAN OFFICES
60 Walling St., London, Eng. 26 King St. E., Toronto, Can.
5 Rue de la Bourse, Paris. Carter Bldg., Boston, U.S.A.

LA
Société Artistique Canadienne
210 RUE ST-LAURENT
PROCHAIN TIRAGE
24 Mars '97
BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS
DISTRIBUTION } Le Numéro 63,190 a gagné le prix de \$1,000.
do do 55,116 do 400.
10 MARS } do 15,784 do 150.
N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

**Nouvelles et Magnifiques Primes
 DU "SAMEDI"**

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, M^r A. E. Charron.

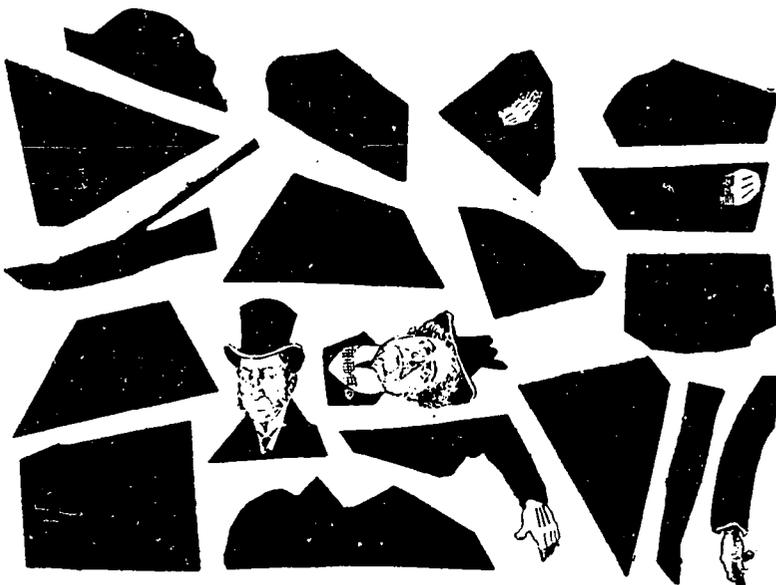
20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 190 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centimes, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
 Rue Craig, 516, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 70



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces trinitées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: M^l DAME TROISCENTS ET MONSIEUR SIXONCES.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 21 mars, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

**Nouvelle Manière de Poser
 les Dentiers sans Palais
 DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal**



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

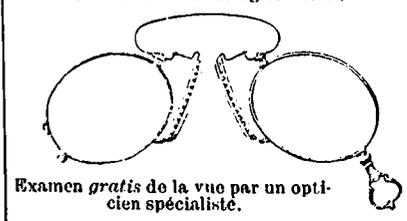
PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
 Près le Palais de Justice
PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
 Médecines Brevetées
 Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
 Parfums et Articles de Toilette, un choix...
 Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.
 Tél. des Marchands 451
 Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
 23 j 8

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules

- THEY -
**CURE HEADACHE,
 DYSPEPSIA,
 CONSTIPATION,
 HEARTBURN,
 DIZZINESS,
 BILIOUSNESS.**
 DRUGGISTS SELL THEM.
 ... And That's All There is to say.
 30 min 37

A. MONGEAU
 NO 42 RUE ST-LAURENT
 (Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen *gratuit* de la vue par un opticien spécialiste.
GOMME du Dr Adam
 Pour le Mal de Dents
 En vente partout, - 10 cts

50 ANS EN USAGE I
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses Torpeur du Foie,
 Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE
 ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez
 AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

30 pour cent
 ... DE ...
COMMISSION
 Pour la vente des Billets de la
Société . . .
Nationale de Sculpture . .
 à des agents responsables
GROS LOT \$1,500.00
PRIX DU BILLET, 10c
 Tirage tous les Mercredis
 104 rue St-Laurent.